Clément Couture
O.M.I.
Coll. spéc

L'Aide Intellectuelle Missionnaire
Avenue des Oblats, Ottawa, Ont.
CANADA.

MO-Csp

PENSÉES

SUR

DIFFERENS SUJETS

DE MORALE

ET

DE PIETÉ.

TIRE'ES DES OUVRAGES

De feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

A PARIS RUE S. JACQUES,

Chez { La VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

MO-Cap
BX
890
.M332
1758

AVERTISSEMENT.

L'On aura remarqué ſans doute, en liſant le P. Maſſillon qu'il eſt ſemé par-tout de penſées & de traits rendus avec cette vivacité d'expreſſion, ce tour heureux & original qui frappe, qui ſaiſit & qui caracteriſe les grands Maîtres. Quelques perſonnes ont deſiré que l'on fit un recueil de toutes ces penſées, & qu'elles fuſſent imprimées ſéparement, rangées ſous différens titres.

C'eſt l'exécution de ce deſſein que nous préſentons au Public. Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers, que les raiſons qui en ont fait naître l'idée, nous ont paru bonnes & ſolides. Nous ne comptons point parmi ces rai-

ſons le goût & l'avidité du Public pour les Ouvrages de caracteres, Ouvrages toujours courus, parce qu'ils ſervent de pâture à la malignité du cœur humain, ravi de pouvoir faire à celui-ci ou à celui-là l'application des différens portraits du vice que l'Auteur n'a tracés que d'après la nature en général. Ce recueil pourra, comme les autres, occaſionner de ces applications odieuſes ſi contraires à la charité *qui ne penſe point le mal*; mais ce ſera contre notre intention; de motifs plus purs & plus Chrétiens nous ont fait entreprendre ce travail.

Il eſt peu de gens du monde qui liſent des livres de piété & de religion. Pour ſe diſpenſer de ce devoir, plus eſſentiel que l'on ne penſe communement,

les prétextes ne manquent jamais. Ce ſont les affaires qui emportent tout le tems, & qui n'en laiſſent point pour ces ſortes de lectures ; c'eſt qu'on eſt incapable d'une plus longue application ; l'eſprit ſe fatigue & ſe perd dès qu'il faut qu'il faut ſuivre le fil d'un diſcours, & un ſuite de raiſonnemens : c'eſt qu'on ne prétend lire que pour s'amuſer ; le ſérieux des Livres de piété ennuie, l'on n'y trouve aucune ſorte d'agrément. Voilà les prétextes ; la vraie raiſon, c'eſt qu'il n'y a ni pieté ni religion dans le cœur de la plupart des hommes ; & l'on n'aime gueres à s'occuper de ce qui tient ſi peu au cœur. Donnez-moi un vrai Chrétien au milieu des embarras du ſiécle, il ſaura,

ſans nuire à ſes affaires, ſe ménager du tems pour les bonnes lectures; & loin que ces lectures le fatiguent, elles lui tiendront lieu d'un délaſſement auſſi agréable qu'utile.

Mais ce n'eſt point ici le lieu d'attaquer ces prétextes, nous voulons même en quelque ſorte y avoir égard. Dans cette vûe, nous préſentons à ceux qui les alléguent une lecture qui demande peu de tems, une application légere, & qui pouvant être d'une grande utilité, a cependant des agrémens qui valent bien ceux de tant de livrets auſſi frivoles que pernicieux dont le Public eſt inondé; livrets auſſi propres à gâter les eſprits, qu'à corrompre les cœurs.

Toutes les penſées qui com-

poſent ce recueil ſont courtes, détachées les unes des autres, & ſans aucune liaiſon néceſſaire entr'elles. l'on peut n'en lire qu'une ou deux à la fois, paſſer d'une matiere à l'autre, revenir ſur ſes pas ſans aucun inconvénient; il n'eſt aucune de ces penſées qui ne contienne ou quelque grand principe, ou quelque réflexion judicieuſe, ou des vérités édifiantes; le tout mis dans le plus beau jour, & revêtu de toutes les graces de l'élocution. Pourrions-nous craindre qu'il y eût quelqu'un aſſez occupé pour ne pouvoir dérober impunément à ſes affaires les inſtans que demande une pareille lecture, quelque tête aſſez peu forte pour en être fatiguée, quelqu'homme aſſez dégouté

du sérieux pour y être insensible ?

A l'égard de ces derniers, qui ne veulent lire que pour s'amuser, nous leur rendrions un grand service, si la lecture que nous leur offrons, en les amusant par ce qu'elle a d'agréable, pouvoit les guérir par sa solidité de ce goût dépravé pour le frivole, qui devient, si l'on n'y prend garde, le goût dominant & distinctif de notre Nation, & dépare étrangement les autres qualités dont nous nous flattons, peut-être un peu légerement.

TABLE

Des Sujets contenus dans ce Volume.

De l'Exiſtence de Dieu p. 1
De la Providence, 8
De la Vérité, 12
De la Religion, 23
Du Culte extérieur, 28
De la Loi de Dieu, 32
Des divines Ecritures, 40
De l'Egliſe, 43
De la Foi, 52
De la Pieté, 63
Du Zéle, 74
De la Mort, 86
Du choix d'un Etat, 93
Des Talens, 104
Des Grands, 109
Du Monde, 123
Des fauſſes Vertus, 137

Des Hommes, 141
Des Paſſions, 145
De l'Orgueil, 148
De l'ambition, 156
De la Vanité, 163
De la Jalouſie, 171
De la Vengeance, 178
De l'Avarire, 183
De l'Amour-propre, 186
De l'Injuſtice, 191
De l'Adulation, 196
De la Diſſimulation, 210
De la Médiſance, 211
De la Volupté, 220
De l'Amitié, 234
De l'Incrédulité, 238
De l'ennui, 260
Du Bonheur, 264
De l'Héréſie, 274
De l'Idolâtrie, 279
Des Eſprits forts, 283
De l'Héroïſme, 293
De l'Affabilité, 296

De la Gloire, 309
Des Bienfaits, 317
De la Conſcience, 322
De l'Agitation, & de l'Inconſtance de la Vie humaine 328
Des Occaſions dangéreuſes, 335
Des Jugemens des hommes, 338
Des Souverains, 347
De la Cour, 361
Des Princes, 363
De la Naiſſance, 366
De l'Education, 368
De la Jeuneſſe, 372
Des Loix, 373
Du Tems, 378
Des anciens Philoſophes, 383
De l'Immortalité de l'Ame, 389
Du Sacerdoce, 397
Des Prédicateurs, 415

Des Prédicateurs, . . . 415

PENSÉES
SUR
DIFFERENS SUJETS.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL lieu de la Terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions par-tout sur nos pas les marques sensibles de l'existence de Dieu, & de quoi admirer la grandeur & la magnificence de son nom ? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que Dieu en avoit gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux la portent écrite en caracteres si ineffaçables & si éclatans, qu'ils sont inexcusables de ne pas l'y reconnoître. Paraphr. du Pſ. VIII.

L'impie a beau se vanter qu'il ne connoît pas Dieu, & qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de son essence infinie ; c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé & dans ses passions, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il retrouvera son Dieu partout ; toute la terre le lui annoncera Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance & de sa sagesse, imprimées sur toutes les créatures ; & son cœur se trouvera seul dans l'Univers, qui n'annonce & ne reconnoisse pas l'Auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom, que les plus simples même ne sçauroient l'y méconnoître. Il ne faut pour cela ni des lumieres sublimes, ni une science orgueilleuse ; les premieres impressions de la raison & de la nature suffisent. Il ne faut qu'une ame qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumiere que Dieu a mis en elle en la créant, & qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténébres des passions, & par les fausses lueurs d'une abstruse & insensée philosophie.

Qu'eſt-il beſoin de nouvelles recherches, & de ſpéculations pénibles, pour connoître ce qu'eſt Dieu ? nous n'avons qu'à lever les yeux en haut. Nous voyons l'immenſité des cieux qui ſont l'ouvrage de ſes mains ; ces grands corps de lumiere qui roulent ſi régulierement & ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, & auprès deſquels la terre n'eſt qu'un atôme imperceptible, Quelle magnificence ! Qui a dit au Soleil : Sortez du néant, & préſidez au jour ? & à la Lune : Paroiſſez, & ſoyez le flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être & le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de ſplendeur le firmament, & qui ſont autant de ſoleils immenſes attachés chacun à une eſpéce de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel eſt l'ouvrier dont la toute-puiſſance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raiſon éblouie ſe perd & ſe confond ? quel autre que le ſouverain Créateur de l'Univers pourroit les avoir opérées ? Seroient-elles ſorties d'elles-mêmes du ſein du haſard & du néant ; & l'impie ſera-t-il aſſez déſeſpéré pour attribuer à ce qui n'eſt pas, une toute-puiſſance

qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, & par qui tout a été fait?

Paraphr. du Pseaume XVIII. Les peuples les plus grossiers & les plus barbares entendent le langage des Cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes & de toutes les Nations ; c'est une voix entendue par-tout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcourre jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, & les plus désertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il étoit : C'est-là où ils étudierent d'abord ce qu'il vouloit leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vûe de ces grands objets, que frappés d'admiration & d'une crainte respectueuse, ils se prosternoient pour en adorer l'Auteur tout-puissant. Il ne leur falloit pas des Prophêtes pour les inf-

truire de ce qu'ils devoient à ſa majeſté ſuprême ; la ſtructure admirable des cieux & de l'univers le leur apprenoit aſſez. Ils laiſſerent cette religion ſimple & pure à leurs enfans ; mais ce précieux dépôt ſe corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté & l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les aſtres qui ne paroiſſoient que pour annoncer ſa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Inſenſés, ils offrirent des vœux & des hommages au Soleil & à la Lune, & à toute la milice du Ciel, qui ne pouvoient ni les entendre, ni les recevoir. Telle fut la naiſſance d'un culte impie & ſuperſtitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur Auteur. Ce ſont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature, qui nous éloignent de lui : nous y fixons notre cœur, & nous le refuſons à celui dont la main bienfaiſante répand ſur nous ſes largeſſes. Ses ouvrages & ſes bienfaits, les biens, les talens du corps & de l'eſprit ſont nos dieux, c'eſt à eux ſeuls que ſe bornent

tous nos hommages. Ils n'étoient deſtinés qu'à élever nos cœurs juſqu'à Dieu, par les ſentimens continuels de l'amour & de la reconnoiſſance ; & l'unique uſage que nous en faiſons eſt de les mettre en ſa place, & de les employer contre lui-même.

Que les impies qui ſe piquent de ſupériorité d'eſprit & de raiſon, ſont mépriſables, de ne pas reconnoître la grandeur de Dieu dans la ſtructure magnifique de ſes ouvrages ! Ils ſont frappés de la gloire des Princes & des Conquérans qui ſubjuguent les Peuples & fondent des Empires ; & ils ne ſentent pas la toute-puiſſance de la main du Seigneur, qui ſeul a pu jetter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'induſtrie & l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des Palais ſuperbes que le tems va dégrader & détruire ; & ils font honneur au haſard de la magnificence des cieux, & ils ne veulent pas reconnoître un Dieu dans l'harmonie ſi conſtante & ſi réguliere de cet ouvrage immenſe & ſuperbe, que la révolution des tems & des années a toujours reſpecté, & reſpectera juſqu'à la fin. Les hommes de tous les ſiécles & de toutes les Na-

tions, instruits par la seule nature, y ont reconnu sa divinité & sa puissance; & l'impie aime mieux démentir tout le genre-humain, taxer de crédulité le sentiment universel, & ses premieres lumieres nées avec lui de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse & incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfans de ténébres; ont forcé sa raison d'acquiescer, & que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres & des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige: il pourroit se persuader que ce sont-là de ces jeux du hasard & de la nature, de ces phénoménes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matiere, & qui formés d'eux-mêmes, & sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons & les motifs de leur formation & de leur usage. Mais ce grand spectacle s'offre a nos yeux depuis l'origine des siécles: la succession des jours & des nuits n'a jamais été interrompue, &

a toujours eu un cours égal & majestueux, depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers & l'utilité des hommes : le premier jour qui éclaira le monde publia la grandeur de Dieu, par la magnificence de ce corps immense de lumiere qui commença à y présider ; & il transmit avec son éclat à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur, & la puissance de son nom : les astres qui présiderent à la premiere nuit, ont reparu & présidé depuis à toutes les autres, & font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoissance de la sagesse & de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

DE LA PROVIDENCE

Avent. Sermon du I. Dimanche.

QUELLE idée aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, si nous ne jugions de sa sagesse & de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle

ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens & les maux seroient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? le juste gémiroit presque toujours dans l'affliction & dans la misére, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisirs & d'abondance; & après des fortunes si différentes, des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel?

Mystéres. Sermon de la Purification.

Que le monde est grand, qu'il est magnifique; que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre & de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure: qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens: qui donne au monde des Princes & des Souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les Peuples; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vûes de sa sagesse: qui donne aux Rois des Ministres sages, ou corrompus; qui dispense les bons ou les

mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui régle le cours des passions humaines, & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes! Que le monde considéré dans ce point de vûe, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie & de magnificence! Mais si on en sépare la Providence, & qu'on le regarde tout seul; si on n'y voit plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement: ce n'est plus qu'un cahos, qu'un théâtre de confusion & de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection & les peines du vice; où les passions sont les seules loix consultées; où les hommes ne sont liés entr'eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événemens; où les bons succès sont rarement la preuve & la récompense de la bonne cause; où l'ambition & la témérité s'élevent aux premieres places, que le mérite craint,

& qu'on refuſe au mérite ; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, ſans en comprendre le ſecret & l'uſage.

Voilà le monde ſéparé de la Providence.

Quelle affreuſe Providence, ſi toute la multitude des hommes n'étoit placée ſur la terre, que pour ſervir aux plaiſirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui ſouvent ne connoiſſent point la main qui les comble de bienfaits ! Petit Carême. Sermon du III. Dimanche.

Les Grands ſeroient inutiles ſur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux beſoins publics ; & loin que les peuples ſoient faits pour eux, ils ne ſont eux-mêmes tout ce qu'ils ſont que pour les Peuples. La Providence ſe décharge ſur eux du ſoin des foibles & des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'eſt l'uſage qu'ils en doivent faire pour ceux qui ſouffrent ; c'eſt le ſeul trait de diſtinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne ſont que les miniſtres de ſa bonté & de ſa Providence ; & ils perdent le droit & le

titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

DE LA VERITE'.

Avent. Sermonde l'Epiphanie.

LA Vérité eſt cette régle éternelle, cette lumiere intérieure, ſans ceſſe préſente au-dedans de nous, qui nous montre ſur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugemens, qui nous approuve ou qui nous condamne en ſecret, ſelon que nos mœurs ſont conformes ou contraires à ſa lumiere; & qui plus vive ou plus lumineuſe en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons ſuivre.

Paneg. de S. Jean-Baptiſte.

Telle eſt la deſtinée de la Vérité: elle eſt preſque toujours odieuſe, parce qu'elle ne nous eſt preſque jamais favorable. Les Grands, ſur-tout, font comme une profeſſion publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïſſables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité,

parce que l'adulation ſeule uſurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux, dans la dépravation de mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui oſent la leur dire ; mais encore plus à plaindre auſſi, de ne la connoître que pour la mépriſer, & de ſe croire au-deſſus de la Vérité, parce qu'ils ſe voyent au-deſſus de tous ceux qui la leur annoncent.

La Vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à ſe défendre : elle force en ſa faveur une raiſon ſaine & épurée ; elle met tôt ou tard un eſprit ſage & élevé dans ſes intérêts. Les paſſions peuvent éblouir pendant quelque tems, les exemples peuvent entraîner, les diſcours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la Vérité perce le nuage & prend la place, dans un bon eſprit ; de tout le frivole qui l'avoit amuſé. Laſſé d'avoir couru long-tems après le ſonge & la chimére, on veut quelque choſe de sûr & de réel ; & on ne le trouve que dans la Religion, dans la vérité de ſes maximes, & la magnificence de ſes promeſſes. Il n'y a qu'un eſprit faux & ſuperficiel qui puiſſe

Carême. Second Serm. du Mercredi des Cendres.

demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion ; le monde ne peut séduire pour toujours, que des hommes sans réflexion & sans caractere : il regarde lui-même comme tels, ceux qui n'ont pas sçu mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelqu'intervalle entre la vie & la mort. Le goût du frivole qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend enfin mépriſables.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Les uns font de la Vérité un sujet de contention & de vaine philosophie ; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, la connoître ; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée.

Carême. Sermon du Vendr. Saint.

La connoissance de la Vérité est rarement pour les Grands une affaire sérieuse : les discours qu'ils tiennent là-dessus, sont plutôt des discours oiseux, que des desirs de s'instruire. S'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions. Les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux,

parce que perſonne ne les aime aſſez pour oſer leur déplaire, & que par les bienfaits dont ils récompenſent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Ce qui fait que la Vérité ſe montre preſque toujours inutilement à nous, c'eſt que nous n'en jugeons pas par les lumieres qu'elle laiſſe dans notre ame, mais par l'impreſſion qu'elle fait ſur le reſte des hommes au milieu deſquels nous vivons. Nous ne conſultons pas la Vérité dans notre cœur, nous ne conſultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainſi, en vain mille fois ſa lumiere nous éclaire, le premier coup d'œil que nous jettons enſuite ſur l'exemple des autres, repand un nouveau nuage ſur notre cœur. Dans ces momens heureux où nous ne conſultons la Vérité que dans notre propre conſcience, nous nous condamnons : un moment après, ne conſultant plus que l'exemple commun, nous nous juſtifions ; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injuſtice, nous la ſacrifions à l'erreur & à l'opinion publique : elle nous devient ſuſpecte, parce quelle nous choiſit tous

Avent, Sermon de l'Epiphanie.

seuls pour nous favoriser de sa lumiere ; & c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats & rebelles.

Paneg. de S. Thomas d'Aquin. Les puissans de la terre veulent être souverains par-tout. On diroit que la Vérité est de leur ressort : il faut qu'elle se trouve, quelque part qu'ils veuillent la placer. Ils ne sçavent pas avoir tort ; & leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on respire auprès d'eux, a je ne sçais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel, qui loin de la grandeur, & dans l'obscurité de la Province, s'applaudit en secret de son désintéressement, ne retrouve plus cette même force & ce même courage, dès qu'il est une fois exposé au grand jour On plie la loi, on l'ajuste au tems, à l'humeur, au besoin : on n'a point de sentimens propres, on n'a que les sentimens de ceux auxquels il est avantageux de plaire.

Petit Carême. Sermon du Vendredi-Saint. On ne mérite les réponses de la Vérité, que lorsque c'est le desir de la connoître qui l'interroge ; & c'est dans le cœur de ceux qui parlent & disputent

disputent le plus sur la Vérité, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. On l'a déja trouvée, quand on la cherche de bonne-foi. Il ne faut pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs, il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes ; un cœur innocent & docile entend d'abord sa voix. Les doutes & les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumiere ; elle aveugle les sages, & les juges orgueilleux de ses mysteres, & ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumieres ; plus on veut raisonner, plus on s'égare : la raison une fois sortie des régles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices.

Un Prince véritablement grand, n'aime que la Vérité dans les autres, & nul intérêt n'entre jamais dans son ame en concurrence avec elle ; elle lui paroît le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laisse aux ames vulgaires les déguisemens & les finesses utiles ; ou pour nous parer d'une gloire que

Oraison funebre du Prince de Conty.

nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ſes paroles ſont dictées par la Vérité même ; il ne trouve de beau dans les hommes que la Vérité. Il ne cherche point ſes amis parmi les flatteurs ; ſon rang même lui eſt ſouvent à charge, par les ménagemens qu'on s'impoſe devant lui ; & tout ſon plaiſir eſt d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont : plaiſir aſſez inconnu aux Grands, qui ne voyent des hommes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

Miniſteres. Sermon de la Pentecôte.

L'eſprit du monde eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement : comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la Vérité qu'autant que la Vérité lui peut plaire : nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'eſt-là notre caractere. Toute notre vie n'eſt qu'une ſuite de ménagemens & de complaiſances ; par-tout nous ſacrifions les lumieres de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la Vérité ; & cependant nous la retenons dans l'injuſtice ; nous applaudiſſons aux

maximes qui la combattent ; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flatterie & au desir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne ; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la Vérité, nous vivons pour les autres & pour la vanité : & de-là vient que dès que la Vérité est en concurrence avec quelques-unes de nos passions, & qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons ; ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples. La complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, & n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres.

Plus on aime la Vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire. La vertu simple & sincére, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre obliquité qui nous instruit à la dé-

Petit Carême Sermon du Dimanc. des Rameaux.

fiance. On eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droiture & de la ſimplicité; & les gens de bien ſont plus expoſés à être ſurpris, parce qu'ils ignorent eux mêmes l'art de ſurprendre.

Ce ſont les Grands, ſur-tout, qui doivent craindre les préjugés & la ſurpriſe : outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt qu'ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen, & l'embarras de la défiance; & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre.

Mais c'eſt l'obſtination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : comment pourroient-ils s'en défendre? tout ce qui les environne preſque, s'étudie à les tromper. Eſt-il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire? l'artifice eſt plus habile & plus perſéverant que la défiance; il prend toutes les formes, & met à profit tous les mo-

mens ; & quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

A nous entendre, nous aimons la Vérité, nous voulons qu'on nous la fasse connoître ; mais une preuve que ce n'est-là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence. Nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde, & prennent des précautions continuelles ; on ne nous parle qu'avec des adoucissemens qui tirent un voile sur notre plaie : nous sommes presque les seuls à ignorer notre misére ; tout le monde la voit, & personne n'oseroit nous la faire voir à nous-mêmes. On sent bien que nous ne cherchons pas la Vérité de bonne-foi, & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réussiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout son mérite auprès de nous, dès

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable, on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance ; mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte, ou eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités ; le zéle n'eſt plus qu'une humeur ; la charité qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire ; la Vérité, qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la Vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche : nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes ; & par une corruption de cœur pire peut-être que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la Vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

Paraphr. du Pſ. XVIII. On n'a pas de peine à ſe ſoumettre à la Vérité quand on l'aime ; mais l'a-

mour de la Vérité est un amour humble & docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumieres à la place de la Vérité; nous croyons l'aimer, & nous n'aimons que nos préjugés & nos propres pensées; nous croyons tout sacrifier pour elle, & nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement.

DE LA RELIGION.

DIEU ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, & ce que les hommes lui doivent; & la Religion n'est proprement qu'une lumiere divine qui découvre Dieu à l'homme, & qui régle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il rempliſſe de son esprit des hommes extraordinaires; la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoissance & la sanctification de son nom dans l'univers, & l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul. Avent. Sermon de la Circoncision.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

L'ancienneté en matiere de Religion, eſt un caractere que la raiſon reſpecte ; & l'on peut dire qu'une croyance conſacrée par la Religion des premiers hommes, & par la ſimplicité des premiers tems, forme déja un préjugé en ſa faveur. Ce n'eſt pas que le menſonge ne ſe glorifie ſouvent des mêmes titres, & qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui ſemblent diſputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine ; mais à qui veut en ſuivre l'hiſtoire, il n'eſt pas mal aiſé de remonter juſqu'à leur naiſſance : la nouveauté ſe trouve toujours le caractere le plus conſtant & le plus inſéparable de l'erreur.

Petit Carême. Sermon du II. Dimanche.

La Religion eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ſur la terre ; tout ce qu'il a fait ici bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit ſervir à ſon aggrandiſſement ; les vertus & les vices, les Grands & le Peuple, les bons & les mauvais ſuccès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des Empires, tout enfin doit coopérer à ſa formation & à ſon accroiſſement. Les Tyrans l'ont purifiée par les perſécutions ; les

ſes incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermiſſent par les ſcandales; les Juſtes ſont les témoins de ſa foi; les Paſteurs, les dépoſitaires de ſa doctrine; les Princes & les Puiſſances, les protecteurs de ſa vérité.

L'hiſtoire de la naiſſance de la Religion des Chrétiens, eſt l'hiſtoire de la naiſſance du monde même. Les autres Religions qui ſe ſont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité, que des récits fabuleux qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'hiſtoire du monde par un cahos de ſiécles innombrables & imaginaires, dont il n'eſt reſté aucun évenement à la poſtérité, & que l'hiſtoire du monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces groſſieres fictions n'ont écrit que pluſieurs ſiécles après les faits qu'ils nous racontent; & c'eſt tout dire que d'ajouter que cette Théologie fut le fruit de la Poéſie, & les inventions de cet art, le plus ſolide fondement de leur Religion. Carême. Sermon du Jeudi apres les Cendres.

Ce ſeroit dégrader l'Evangile & adopter les anciens blaſphêmes de ſes ennemis, de la regarder comme la Religion du Peuple, & une ſecte Petit Carême. Sermon du II. Dimanche.

de gens obscurs. Il est vrai que les Césars & les Puissans du siécle n'y crurent pas d'abord ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvoit que leurs vices. Il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le credit & l'autorité du siécle étoit inutile à une doctrine descendue du Ciel ; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les puissances du siécle en se déclarant contre elle, & en la persécutant, devoient l'affermir ; & que si elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractere qui les rendit ensuite ses disciples.

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

S'il y a une véritable Religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes : elle doit être le premier & le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut être honoré : il faut que ce devoir soit aussi ancien que l'homme ; & comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui : & voilà le caractere qui distingue la Religion des Chrétiens des

ſuperſtitions & des ſectes. C'eſt la plus ancienne Religion qui ſoit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie ſe fût taillé des divinités de bois & de pierre, adorerent le même Dieu que nous adorons, lui dreſſerent des Autels, lui offrirent des ſacrifices, attendirent de ſa liberalité la recompenſe de leur vertu, & de ſa juſtice le châtiment de leur déſobéiſſance.

Suivons l'hiſtoire des ſuperſtitions de chaque Peuple & de chaque Païs; elles ont duré un certain nombre d'années, & tombé enſuite avec la puiſſance de leurs ſectateurs. Rappellons-nous l'hiſtoire de ces premiers Conquérans; ils vainquoient les dieux des Peuples en vainquant les Peuples eux-mêmes; & aboliſſoient leur culte, en renverſant leur domination. La Religion de nos peres, toute ſeule, ſe maintint dès le commencement; ſurvécut à toutes les ſectes; & malgré les diverſes fortunes de ceux qui en ont fait profeſſion, paſſa toujours du pere aux enfans, & ne peut jamais être effacée du ſouvenir des hommes.

Le Peuple fidéle a preſque tou-

jours été foible, opprimé, persécuté. Tantôt esclave, tantôt fugitif, tantôt tributaire, il vit mille fois la Caldée, l'Assyrie, Babylone, les Puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer sa ruine, & l'extinction entiere de son culte. Mais ce Peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis, & captif dans des provinces étrangeres, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines; & son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siécle a fait presque pour le détruire.

DU CULTE EXTERIEUR.

Carême. Serm. du Mecr. de la III. semaine.

NOTRE ame enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministere. Il faut à notre Culte des objets sensibles qui aident notre attention. Telle est la Religion de la terre; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent.

Ce n'eſt pas l'héréſie ſeule qui a prétendu borner tout le Culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques ſenſibles comme des ſuperſtitions populaires ; ou des dévotions inutiles ; on peut dire que cette orgueilleuſe erreur a regné de tout tems dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété eſt dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juſte, ſincere, humain, généreux, ſans lever l'étendard ; ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes dont la ſanté peut ſouffrir, parce que ce n'eſt pas ce qui entre par la bouche qui ſouille l'homme, mais ce qui ſort du cœur ; ſans une exactitude puérile ſur certaines pratiques que les Cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la Religion. Mais comme il eſt viſible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut pour ſe calmer, qu'ils tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'ils ſe retranchent ſur le cœur qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Toute Religion qui se borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, seroit indigne de l'Etre suprême, ne lui rendroit pas la principale gloire & le seul hommage qu'il desire, & devroit être confondue avec ces vaines Religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies bisares qui ne régloient point l'intérieur, & laissoient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvoient ni la guérir, ni même la connoître.

Paraphase du Pseaume XVIII.

Un culte extérieur & superficiel ne seroit pas digne de Dieu, lui qui est le Dieu des cœurs, & qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

Carême. Sermon du Merc. de la III. semaine.

Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empressemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup ? & ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes

que les sentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous ; nous passons même sur l'irrégularité des manieres, pourvu que nous soyons assurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime ; nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; croyons-nous que Dieu soit moins sensible & moins délicat que l'homme ? croyons-nous qu'il se paye d'un vain extérieur & des simples bienséances ?

Tout le Culte extérieur doit se rapporter au renouvellement du cœur, comme à sa fin principale. Toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même.

Les hommes sont si réels & si vrais dans leurs plaisirs & dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies ! c'est-là que le cœur va toujours plus loin que

l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la Religion : c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la realité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de la Loi de Dieu, & à la réalité de ses promesses.

DE LA LOI DE DIEU.

Paraphrase du Ps. XVIII.

DIEU a renfermé dans la pratique de sa Loi tout ce qui pouvoit rendre les hommes heureux sur la terre. Que les préceptes de cette Loi sont purs ! qu'ils sont saints & dignes de l'homme ! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons & des dogmes des Philosophes, qui ne prêchoient que l'orgueil, & ne régloient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. La Loi de Dieu régle le cœur ; elle en corrige les affections vicieuses ; elle change réellement l'homme, & le rend tel au-dedans qu'il paroît au dehors.

Carême. Sermon du Diman. de la Passion.

Envain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la hai-

ne & de la vengeance, nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'est se punir soi-même que de haïr ; & en revenant à nous mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au-dedans de nous un fond d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers panchans ; & qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres, la Loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits & les plus raisonnables de notre cœur, & nous reconcilier avec nous-mêmes.

Les Docteurs d'une science orgueilleuse promettoient la sagesse à leurs disciples. Quelle sagesse, grand Dieu ; qui laissoit à l'homme toutes ses misères, & ne se proposoit que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes. Quelle sagesse ; qui étoit l'ouvrage pénible de l'orgueil & des recherches curieuses & inutiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la Loi de Dieu. Ce ne sont pas les sçavans seuls & les génies subli-

Paraphr. du Pseau. XVIII.

mes qui ont droit d'y prétendre ; elle devint le partage des ſimples & des ignorans, comme des plus doctes ; elle eſt communiquée aux Petits comme aux Grands, aux Souverains comme aux Sujets, au Grec comme au Scythe, aux barbares comme aux Romains & aux Peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promeſſes du Seigneur, & de ſon amour pour les hommes ; & loin que les ſciences & les dignités y donnent plus de droits, il faut devenir humble & petit pour parvenir à cette ſublime ſageſſe, & en être un diſciple accompli.

Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

Nous ſentons au fond de nos cœurs, que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui ne ſoit conforme aux véritables intérêts de l'homme, que rien ne convient mieux à la créature raiſonnable, que la douceur, l'humanité, la tempérance, & toutes les vertus recommandées dans l'Evangile ; que les paſſions interdites par la Loi, ſont la ſeule ſource de tous nos troubles ; que plus nous nous éloignons de la régle & de la Loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur ; & que le Sei-

gneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives & injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tirans & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidéles.

Les doctrines humaines laissoient toujours des doutes & des ténebres dans l'esprit. Elles laissoient au cœur ses inquiétudes & sa tristesse, parce qu'elles y laissoient toutes ses passions : mais la Loi du Seigneur, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble, & y rétablit la tranquillité. L'homme livré à ses passions, est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent & qui le déchirent : son ame est le séjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations. La paix est le fruit de l'innocence seule, & l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour & à la pratique de la Loi de Dieu. C'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, & avec l'ordre, la paix & la joie qui en sont inséparables. Paraphr. du Pl. XVIII.

Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion. Parcourons tous les préceptes de la Loi, nous ſentirons qu'ils ont un rapport néceſſaire avec le cœur de l'homme ; que ce ſont des régles fondées ſur une profonde connoiſſance de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous ; qu'elle ne renferme que les remédes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos panchans les plus juſtes. Les Païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à notre morale. Ils étoient forcés d'admirer la ſageſſe de ſes préceptes, la néceſſité de ſes défenſes, la ſainteté de ſes conſeils, le bon ſens & l'élevation de toutes ſes régles. Ils étoient ſurpris de trouver dans les diſcours de Jeſus-Chriſt, une philoſophie plus ſublime que dans les Ecoles de Rome & de la Gréce ; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les deſirs, les panchans ſecrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ſes diſciples.

Paraphr. du Pſeau. XVIII. Les ſciences humaines engagoient les hommes dans des recherches continuelles & laborieuſes, qui n'aboutiſſoient jamais qu'à augmenter leurs

inquiétudes & leurs doutes. Chaque chef de secte se glorifioit d'avoir trouvé la vérité : ils se la disputoient les uns aux autres, & leurs disputes elles-mêmes montroient assez que nul d'eux ne l'avoit trouvée. Aussi ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit qu'elle étoit promise ; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. La Loi seule du Seigneur pouvoit éclairer tous les esprits La vérité, si long-tems inutilement recherchée, s'y montre au premier coup d'œil ; il ne faut que l'aimer pour la connoître.

Il n'y a de desirable sur la terre, que la docilité humble & constante aux oracles de la Loi de Dieu. La fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant, se change tôt ou tard en opprobre. Tous les trésors de la terre deviendroient le prix de notre indocilité & de nos prévarications, que ce ne seroient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes, & qui saliroient tout l'éclat de nos talens. L'or & les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichis-

ſent par l'ame : les plaiſirs des ſens peuvent nous ſurprendre, mais ils ne ſçauroient nous ſatisfaire ; ils laiſſent toujours un vuide & un aiguillon dans le cœur. Il n'eſt que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre ame une paix & une joie ſupérieures à tous les plaiſirs, & à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient ſans ceſſe ; les diſciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : mais la Loi du Seigneur eſt toujours la même. Le ciel & la terre paſſeront, les ſiécles & les mœurs changeront ; les monumens de l'orgueil ſeront détruits, on en élevera d'autres ſur leurs ruines ; la révolution des tems effacera les titres & les inſcriptions les plus ſuperbes, mais elle n'effacera jamais un ſeul point de la divine Loi. C'eſt le caractere de la ſeule vérité de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours juſtifiée, & la défend contre toutes les entrepriſes de l'erreur & de la nouveauté : elle rend toujours inexcuſables les enfans de rebellion & d'indocilité qui ont abandonné la ſta-

bilité de sa doctrine, & se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flotantes & étrangeres.

Envain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des panchans insatiables de plaisir, nous sentons bientôt que le déreglement nous méne trop loin ; pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujétit & nous tyrannise, renverse l'ordre de notre premiere institution ; & que la Loi, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute son élevation & toute sa noblesse. Carême. Serm. du Dim. de la Passion.

DES DIVINES ECRITURES.

Dans les histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes. Ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les Empires, qui détrônent les souverains, qui s'élevent Carême. Sermon du Jundi après les Cendres.

eux-mêmes à la ſuprême puiſſance ? Dieu n'y paroît nulle part, les hommes en ſont les ſeuls acteurs Mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout ; Dieu ſeul qui fait regner les Rois, qui les place ſur le trône, ou qui les en dégrade : Dieu ſeul qui combat les ennemis, qui renverſe les villes, qui diſpoſe des Etats & des Empires, qui donne la paix & qui ſuſcite les guerres. Dieu ſeul paroît dans cette Hiſtoire divine : il en eſt, ſi je l'oſe ainſi dire, le ſeul Héros ; les Rois & les Conquérans n'y paroiſſent que comme les miniſtres de ſes volontés. Enfin ces Livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu qui ſe cache dans les autres évenemens rapportés dans nos hiſtoires, paroît à découvert dans ceux-ci : & c'eſt dans ce Livre ſeul que nous devons apprendre à lire les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées.

Les Livres ſaints, qui ont conſervé la Religion juſqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choſes. Ils ſont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuſes de l'eſprit humain,

main, qui amuserent si tristement depuis la crédulité des siécles suivans, & comme l'erreur naît toujours de la vérité, & n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouverent leur fondement : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté & à l'autorité de nos saintes Ecritures.

La bonne-foi de Moyse paroît dans la naïveté de son Histoire. Il ne prend point de précautions pour être crû, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans, que pour les en instruire eux-mêmes.

On ne cachoit point mystérieusement au Peuple les Livres saints, de peur qu'il n'en decouvrît la fausseté, comme ces vains Oracles des Sybiles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls Pontifes, & produits de tems

en tems par morceaux pour autoriſer dans l'eſprit du Peuple, ou une entrepriſe périlleuſe, ou une guerre injuſte. Ici les Livres prophétiques étoient la lecture journaliere de tout un Peuple : les jeunes & les vieillards, les femmes & les enfans, les Prêtres & les hommes du commun, les Rois & les ſujets devoient les avoir ſans ceſſe entre les mains ; chacun avoit droit d'y étudier ſes devoirs, & d'y découvrir ſes eſpérances, Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs peres : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs, comme le juſte châtiment de leurs crimes : ils reprochoient aux Rois leurs diſſolutions ; aux Pontifes, leurs injuſtices ; aux Grands, leurs profuſions ; au Peuple, ſon inconſtance & ſon incrédulité, & cependant ces Livres ſaints lui étoient chers ; & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accompliſſement de ceux dont tout l'univers eſt aujourd'hui témoin.

DE L'EGLISE.

ON ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les tems, pour empêcher que les portes de l'Enfer ne prévalussent contre son Eglise. Il ne leur a opposé d'abord que des hommes simples & obscurs, mais remplis de son esprit, de force & de sagesse; & ils ont élevé sur les débris des Autels profanes, soutenus de toute la puissance des Césars, & des Nations les plus formidables répandues dans tout l'univers; ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la Croix, & le signe adorable du salut de tous les hommes. Paraphr. du Pseaume IX.

Un culte impie autorisé par la majesté des loix, par la pompe de ses superstitions & de ses cérémonies, par l'antiquité respectable de ses erreurs, par la science & la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les Peuples, & qui paroissoient avoir pris leur naissance presque avec le monde même;

ce culte impie a disparu de dessus la terre à la vûe de douze pauvres pêcheurs qui sont venus en manifester aux hommes l'extravagance & l'impiété, & qui ont substitué à la place de ces idoles pompeuses, & des dissolutions consacrées à leur culte, le mystere d'un Dieu anéanti, la séverité de son Evangile, & la folie de la Croix. Il falloit qu'une doctrine descendue du Ciel trouvât tout l'univers armé contre elle; qu'elle parût sur la terre sans force & sans secours humain, & triomphât cependant de toutes les doctrines humaines repandues sur la surface de l'univers, pour persuader aux hommes que c'étoit-là l'ouvrage de Dieu seul; que le credit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire, un bras de chair ne l'avoit point établie.

Rappellons-nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant & de merveilleux, pour soutenir les commencemens foibles & timides de son Eglise naissante. L'univers n'étoit peuplé que de Nations fiéres & idolâtres, ennemies de son nom & de son culte; l'empire; la puissance,

les richeſſes, la force, tout étoit entre leurs mains. Les fidéles ne formoient ſur la terre, qu'un petit troupeau de brebis diſperſées au milieu de ces loups furieux, ſans ceſſe expoſées à leur rage, & qui ne pouvoient s'aſſouvir de leur ſang; & cependant le Seigneur a diſſipé comme de la pouſſiere toutes ces Nations idolâtres, ſi nombreuſes & ſi puiſſantes : il n'en reſte plus de veſtiges; il en a éteint & effacé juſqu'au nom de deſſus la terre. L'impie perſécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avoient rougi toutes les contrées de l'Empire du ſang des Martyrs, ont péri, & expié par une mort funeſte & tragique, par des guerres & des calamités qui ont enfin renverſé leur Empire, les maux dont ils avoient affligé l'Egliſe.

Toutes ces nations qui ne ſembloient ſubſiſter que pour s'efforcer d'abolir la ſainteté du culte du Seigneur, & la gloire de ſon nom, ont été exterminées, & il leur a ſubſtitué un Peuple nouveau, qui l'adore en eſprit & en vérité. Le monde, univerſellement plongé dans les ténébres de l'idolâtrie & des diſſolu-

tions les plus monſtrueuſes, eut beau s'élever contre ce Peuple nouveau ; envain proſcrits de tous les lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout ſembloit leur refuſer un azile, le Seigneur devint le réfuge de ces pauvres opprimés. Ils étoient abjects aux yeux du monde, ſans crédit, ſans appui, ſans richeſſes, il attendit que tous parût déchaîné contre eux & lorſqu'il ne paroiſſoit pour eux plus de reſſource, que la perſécution étoit plus générale, que leurs tribulations ſembloient ne devoir finir qu'avec eux, ce fut alors que Dieu rendit à ſon Egliſe la paix & la tranquilité. Il ſuſcita un Prince qui purgea la terre des Tyrans; la pourpre des Céſars, juſques-là rougie du ſang de ſes Serviteurs, devint leur bouclier & leur azile; le ſigne ſacré de la Croix parût à la tête de ces mêmes troupes qui avoient encore les mains ſouillées du ſang & du carnage des Martyrs; le Seigneur redevint le Dieu des armées; les loix de l'Empire s'unirent avec celles de l'Evangile auſquelles elles avoient été juſques-là ſi contraires; les démons furent chaſ-

ſes des Temples ſuperbes & profanes que la ſuperſtition leur avoit élevés, & Dieu rentra dans tous ſes droits; ſon culte ſaint ſortit de l'obſcurité & des ténébres où la fureur des perſécuteurs l'avoit retenu; l'Egliſe de la terre parut revêtue de gloire & de magnificence, & devint une image de celle du Ciel; & l'univers entier fut étonné de ſe trouver Chrétien.

La protection viſible dont Dieu favoriſe ſon Egliſe, la met à couvert de toute variation. Comme Dieu, elle ne connoît point de changement. Des monſtres d'erreur y peuvent naître; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'éleve, s'enfle, & les rejette tôt ou tard, hors de ſon ſein. Dépoſitaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui eſt nouveau lui eſt étranger. La nouveauté a beau ſe couvrir des apparences de la piété, ou d'une auſtere régularité, elle lui arrache tôt ou tard le maſque; & à méſure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préſide à tous ſes jugemens, l'illuſion tombe & s'évanouit: elle peut pour quelque tems ſuſpendre ſes

censures contre l'erreur; mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

Petit Carême Sermon du Dim. des Rameaux.

Les Evêques sont les sujets des Rois; mais ils sont leurs peres selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du Trône; mais sur les Mysteres de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les Princes n'en sont que les premiers enfans, & nos Rois ont toujours regardé le titre de ses Fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ses décrets; & en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres Fidéles.

Paraphr. du Pseau. IX.

En vain chaque siécle a enfanté des docteurs de l'erreur & du mensonge, des esprits rebelles & audacieux qui ont conspiré contre l'Eglise; en vain les siécles à venir en verront encore naître: tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie & qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelques progrès; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil, & qui lui forme des sectateurs; mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage.

ge. La premiere séduction se dissipera peu à peu ; la nouveauté perdra ses charmes, & ne paroîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur & de la rebellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étoient égarés, & l'on verra ses partisans les plus célébres & les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou mépriſés, & disparoître enfin de la face de la terre, avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme reprouvé, cet enfant de ténébres, & fils de l'orgueil & de la fausſe ſcience de leurs maîtres.

Dès que les Princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit reservé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Egliſe, loin d'y remédier. Leurs temperamens ont été de nouvelles plaies, & ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles, & les ramener à l'unité, les ont autoriſés dans leur séparation & leur révolte ; & leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la

Petit Carême Sermon du Dimanc. des Rameaux.

vérité. Le Trône eſt élevé pour être l'appui & l'aſyle de la doctrine ſainte ? mais il ne doit jamais en être la régle, ni le tribunal d'où partent ſes deciſions.

Paraphr. du Pſ. IX. Le glaive que les ennemis de Dieu avoient tenu ſi long-tems élevé ſur la tête de ſes Saints, s'eſt tourné enfin contre eux-mêmes. Laſſés d'immoler ces ſaintes victimes, & leurs mains encore ſanglantes, ils ont vengé ſur eux-mêmes la mort de ſes Serviteurs. La Juſtice divine a ſoufflé au milieu d'eux la diviſion & la guerre; les Fidéles n'ont pas eu beſoin de s'aſſembler pour les détruire. La foi & la patience étoient le ſeul glaive que le Seigneur leur avoit mis entre les mains & les ſeules armes auſſi qu'il oppoſoient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'eſt ſervi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur où les Rois & les nations conjurés les uns contre les autres, ne ſembloient conſpirer, en ſe détruiſant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie & idolâtre qui couvroit alors la ſurface de la terre. C'étoit un nouveau déluge de ſang, dont la ju-

stice de Dieu se servoit pour la punir & la purifier encore.

Ces Villes si célébres autrefois par leur magnificence, par leur force, & encore plus par leurs crimes & leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asyles fameux de l'idolâtrie & de la volupté, furent renversés de fond en comble; ces Statues si renommées qui les embélissoient, que l'antiquité avoit tant vantées, la foiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert, & elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes & de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monumens de l'impieté. Que sont devenus ces Césars qui faisoient mouvoir l'univers à leur gré; ces protecteurs d'un culte profane & insensé; ces oppresseurs barbares des Saints & de l'Eglise? à peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre. Leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous, qu'à la faveur du nom des Martyrs qu'ils ont immolés, & que les fêtes de l'Eglise font passer d'âge en âge jusqu'à la fin des siécles. La gloire & la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur

ambition : leur cruauté, leurs entrepriſes inſenſées avoient fait ſur la terre : ſemblables au tonnerre qui ſe forme ſur nos têtes, il n'eſt reſté de l'éclat & du bruit paſſager qu'ils on fait dans le monde, que l'infection & la puanteur.

DE LA FOI.

Avent. Sermon du III. Diman.

S'IL ne devoit nous en couter que de ſoumettre notre raiſon à des Myſteres qui nous paſſent ; ſi la vie chrétienne ne nous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans le pouvoir comprendre ; ſi la Foi ne nous propoſoit point de devoirs penibles à remplir ; ſi pour changer de vie il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives, & aux attachemens les plus chers ; ſi c'étoit une affaire purement d'eſprit & de croyance, & que le cœur & les panchans n'y ſouffriſſent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre : nous regarderions comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance

des difficultés de pure ſpeculation qu'il ne coute rien de croire, avec une éternité malheureuſe qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La Foi ne nous paroît donc difficile, que parce qu'elle régle les paſſions, & non parce qu'elle propoſe des Myſteres : c'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui nous révolte, plutôt que l'incompréhenſibilité de ſes ſecrets : nous ſommes donc corrompus, mais nous ne ſommes point incrédules.

La Foi eſt une vertu commode pour les eſprits mediocres ; comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coute peu de croire. Leur merite en ce point, eſt un merite tout du cœur. Ils n'ont pas beſoin d'immoler ces lumieres favorites dont leur ame n'eſt jamais frappée : c'eſt un ſacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu, de l'amour & de la ſimplicité, mais il n'y a point de victime. Il n'en eſt pas de même de ces eſprits vaſtes & lumineux ; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment la ſainte obſcurité de celle qui doit adorer. In- Panég. de Saint Thomas d'Aq.

troduits depuis long-tems par un privilege delicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coute pour ne pas franchir cette haie sacrée qui sert comme de barriere à celui de la Foi. On se feroit une religion de toucher à certains articles ; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos peres nous les ait donnés pour impénetrables. Un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte ; on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'est faire écrouler tout l'édifice ; en un mot ; on veut bien subir le joug de la Foi, mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir, & y faire des retranchemens à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies ; les annales de la Religion nous ont conservé le souvenir de leur chute, & chaque siécle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

Avent. Sermon du III. Dim. Malgré nos doutes prétendus sur la Foi, nous sentons que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; nous n'oserions nous y fixer. C'est un sable mouvant sous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous

font horreur, où nous ne trouvons point de consistance, & où nous n'oserions marcher d'un pas ferme & assuré. On convient que quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Notre état est donc plutôt une irresolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la Foi, & une crainte que nous ne perdions nos peines en lui sacrifiant nos plaisirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire, & qui nous condamne. Revenons à notre cœur, reconcilions-nous avec nous-mêmes, laissons parler une conscience qui plaide encore sans cesse au-dedans de nous pour la Foi, contre nos propres déreglemens; en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, & nous serons fidéles.

Myſteres. Sermon l'Incarnation.

La vérité ne nous eſt ici-bas montrée qu'en énigme, & il faut croire pour comprendre. Ce n'eſt pas que la Religion ne nous propoſe que des Myſteres qui nous paſſent, & qu'elle nous interdiſe tout uſage de la raiſon : elle a ſes lumieres comme ſes ténébres, afin que d'une part l'obéiſſance du fidéle ſoit raiſonnable, & que de l'autre elle ne ſoit pas ſans mérite. Nous voyons aſſez pour éclairer ceux qui veulent connoître ; nous ne voyons pas aſſez pour forcer ceux qui refuſent de voir. La Religion a aſſez de preuves pour ne pas laiſſer une ame fidéle ſans aſſurance, & ſans conſolation ; elle n'en a pas aſſez pour laiſſer l'orgueil & l'incrédulité ſans réplique. Ainſi la Religion par ſon côte lumineux conſole la raiſon, & ſon côté obſcur laiſſe à la Foi tout ſon mérite.

Sermon du Jeudi aprés les Cendres.

Tout change ſur la terre, parce que tout ſuit la mutabilité de ſon origine. Les occaſions, les différences des ſiécles, les diverſes humeurs des climats, la néceſſité des tems, ont introduit mille changemens à toutes les loix humaines ; la Foi ſeule n'a jamais changé. Telle que non peres

la reçûrent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est developpée par la suite des siécles, & par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a paru toujours tel. Il est aisé de durer quand on s'accommode au tems & aux circonstances, & qu'on peut ajoûter ou diminuer, selon le goût des siécles & de ceux qui gouvernent; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de soi, & être toujours le même, c'est le grand privilége de la Religion Chrétienne.

Les grandes connoissances ôtent presque toujours quelque chose à la simplicité de la Foi; & par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inseparable d'ordinaire de complaisance & d'orgueil, la soumission qui nous rend fidéles, semble perdre d'un côté ce que les lumieres, qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre; comme si plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foiblesse de la raison, & dans l'incertitude & l'obscurité de ses lumieres. Mystéres Sermon de l'Incarnation.

Petit Carême. Sermon du jour de Pâques.

Il n'eſt que la Foi qui puiſſe nous mettre au-deſſus des évenemens ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe. La raiſon, la philoſopie promettoit la conſtance à ſon ſage, mais elle ne la donnoit pas. La fermeté de l'orgueil n'étoit que la derniere reſſource du découragement, & l'on cherchoit une vaine conſolation en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur ne peut trouver ſon reméde que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les ſentimens naturels, ſans éteindre la nature elle-même : la Foi nous laiſſe ſenſibles, mais elle nous rend ſoumis, & cette ſenſibilité fait elle-même tout le mérite de notre ſoumiſſion ; elle n'eſt pas inſenſible aux peines, mais elle eſt ſupérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les ſouffrances, que de leur en ôter le ſentiment ; & la ſageſſe payenne ne vouloit les rendre inſenſibles, que parce qu'elle ne pou-

voit les rendre soumis & patiens. Elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à surmonter ses sensibilités & ses foiblesses : elle formoit des héros de théâtre dont les grands sentimens n'étoient que pour les spectateurs, & aspiroit plus à la gloire de paroître constant, qu'à la vertu même de la constance. Mais la Foi nous laisse tout le mérite de la fermeté ; & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentimens de la nature, & ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peu en être le remunerateur : elle seule donne de la realité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corompt, & qui n'en fait que des fantômes.

La véritable élevation de l'esprit est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi : les grandes lumieres nous conduisent elles-mêmes à la soumission, & l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés. C'est tout ignorer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhen-

Petit Carême Sermon du II. Dim.

sibles que les Mysteres de la Foi ; & il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir & à se soumettre.

Petit Carême Sermon du jour de Pâques.

Qu'on vante l'élevation & la supériorité de nos lumieres ; qu'une haute sagesse nous fasse regarder comme l'ornement & le prodige de notre siécle : si cette gloire n'est qu'au dehors, si la Foi, qui seule éleve le cœur, n'en est pas la premiere base, le premier échec l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie & de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur, on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, & notre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à notre affliction qui nous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la Foi toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

La philosophie découvroit la honte des passions, mais elle n'apprenoit point à les vaincre ; & ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remède du vice. Il

étoit même nécessaire à la gloire & au triomphe de la Foi, que les plus grands génies, & toute la force de la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les docteurs du monde, & n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs & de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même: mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages; & il falloit que les vains efforts de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la Foi.

C'est elle qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste & tout l'appareil de la raison humaine nous annoncoit depuis si long-tems. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siécle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les Empires, les déserts; & l'univers entier a été pour elle une autre Lycée, où au milieu des places publiques elle a

prêché la sageſſe à tous les hommes. Ce n'eſt pas ſeulement parmi les Peuples les plus polis qu'elle a choiſi ſes ſages ; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe, ont été également appellés à ſa divine philoſophie. Ce n'eſt pas aux ſçavans tout ſeuls qu'elle a reſervé la connoiſſance ſublime de ſes Myſteres, les ignorans eux-mêmes ſont devenus ſes docteurs. Il falloit que la véritable ſageſſe pût devenir la ſageſſe de tous les hommes.

Sa doctrine étoit inſenſée en apparence, & les Philoſophes ſoumirent leur raiſon orgueilleuſe à cette ſainte folie : elle n'annonçoit que des croix & des ſouffrances, & les Céſars devinrent ſes diſciples. Elle ſeule vint apprendre aux hommes que la chaſteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être aſſiſes ſur le Trône, & que le ſiége des paſſions & des plaiſirs pouvoit devenir le ſiége de la vertu & de l'innocence.

DE LA PIETE'.

C'EST se faire une fausse idée de la Piété, de se la figurer toujours foible, timide, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, & une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir, & n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics & ses pieuses frayeurs; & ne faisant usage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre & la régle. Ce sont-là les défauts que les hommes mêlent souvent à la Piété, mais ce ne sont pas ceux de la Piété même: c'est le caractere d'un esprit foible & borné, mais ce n'est pas une suite de l'élevation & de la sagesse de la Religion; en un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence. La véritable Piété éleve l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même. L'hom- Petit Carême Sermon du Dim. des Rameaux.

me de bien eſt capable de tout, dès qu'il a pu ſe mettre par ſa vertu au-deſſus de tout. C'eſt le haſard qui fait les héros; c'eſt une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien: les paſſions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous éleve au-deſſus de nous-mêmes.

Caréme. Serm. du Mercr. de la III. ſemaine. Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de Piété: Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne demande point. Tel eſt ſouvent le goût biſarre de l'homme: le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil, c'eſt un goût forcé & étranger qu'on ne s'eſt point impoſé ſoi-même, qui n'offre que le devoir tout ſeul, toujours triſte & dégoutant, & ſous lequel l'amour-propre a de la peine à plier; mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaiſance, c'eſt un joug de notre façon qui ne nous bleſſe jamais, & ce qu'il pourroit avoir de pénible eſt toujours adouci par le goût qui nous y porte, ou par le plaiſir ſecret que l'on ſent de l'avoir ſoi-même choiſi. N'ajoutons rien du nôtre a la Religion; elle eſt pleine d'une raiſon ſublime, pourvu

vu que nous la laissions telle qu'elle est : mais dès que nous y voulons mêler nos goûts & nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie séche & orgueilleuse qui donne tout à la raison, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zéle superstitieux & bisarre, que la saine raison mépriſe, & que la foi désavoue & condamne.

Les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu. Comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats & des Empires, & lui opposer les intérêts publics, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sageſſe ; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les Etats. La Piété véritable est l'ordre de la société ; elle laisse chacun à sa place, elle ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers ; & elle regarde comme des vices, les vertus qui ne sont pas de notre état. Tout ce qui trouble l'harmonie publique, est un

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

excès de l'homme, & non un zéle & une perfection de la vertu. La Religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs ; & l'on n'est rien devant Dieu, quand on n'est pas ce qu'on doit être. Il y a donc une Piété, pour ainsi dire, propre à chaque état : l'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé ; & le Souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Avent. Serm. de la Concept. de la St. Vierge. D'ordinaire on est soutenu dans un commencement de Piété, par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premieres démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grace, & qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bientôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même, on s'affoiblit, on perd courage ; on regarde derriere soi ; on n'est pas loin d'une rechute ; on retombe : telle est la destinée de

la plupart des ames. Leur piété eſt une piété toute de goût & de ſenſibilité ; un je ne ſçais quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui à toujours bien plus d'empire ſur les ames légéres & inconſtantes. Ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur véritable des Jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur ; & de-là ces triſtes ſcénes qui affligent l'Egliſe, qui deshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux ; de-là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

La nouveauté, le tempérament quelquefois, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des régles ſaintes. Tout s'applanit alors, tout paroît aiſé ; on ſe perſuade aiſement que les ſuites répondront à de ſi heureux commencemens ; que les devoirs auront toujours pour nous le même at-

Tome des Orait. Funeb. II. Serm. d'une Prof. Religieuſe.

trait, & que rien n'affoiblira ce goût sensible qui nous rend d'abord si heureux & si pénétrés de notre bonheur. Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire, cet attrait passe, rien d'humain ni de sensible ne soutient plus dans la pratique de la vertu: on en sent le poids, & les consolations qui l'adouciſſoient sont refusées; les panchans d'abord si dociles, se soulévent contre le joug; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien presque, dans le détail des devoirs, qui le pique & l'intéresse; on marche encore, à la vérité; mais chaque pas est un nouvel effort, mais on marche sans goût & sans consolation; on recherche dans les relâchemens de l'amour-propre, les consolations sensibles qui manquent à la vertu: on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Petit Carme serm. du Dim. des Rameaux.

Le premier écueil de la piété des Grands, est de les retirer des soins publics, & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & la l'amour du répos est le vice ordinaires des Grands, il devient encore plus dangéreux & plus incorrigible,

quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'assoupissement de la paresse ; mais celui qui a pour principe une Piété mal-entendue, est en garde contre la gloire même, & ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur & de respect pour le public, & pour la place qu'on occupe, rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, & rend aux Peuples le Souverain qui se doit à eux : mais quand ce répos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable. On peut rougir d'un vice ; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Quel seroit donc ce fantôme de Piété qui feroit une vertu aux Grands & aux Souverains, de craindre la dissipation des soins publics jusqu'à les négliger ; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuses illusions, & de fuir presque la vûe du reste de la terre. Une Piété oisive & retirée ne

ſanctifie point le Souverain ; elle l'avillit & le dégrade.

Quoi ! tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets, les ſoins publics ſeroient abandonnés, les affaires demeureroient, les ſubalternes abuſeroient de leur autorité, les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence, les Peuples ſeroient comme des brebis ſans paſteurs, tout l'Etat dans la confuſion & dans le déſordre ? La Religion autoriſeroit donc des abus que la raiſon elle-même condamne !

Ce n'eſt pas qu'on prétende autoriſer cette ſageſſe profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de la Religion, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des régles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement & les intérêts de l'Etat. Dieu qui eſt l'Auteur des Empires, ne l'eſt-il point des loix qui les gouvernent ? A-t-il établi des Puiſſances qui ne puiſſent ſe ſoutenir que par le crime ? & les Rois ſeroient-ils

son ouvrage, s'ils ne pouvoient régner sans que la fraude & l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur regne ? N'est-ce pas la Justice & le Jugement qui soutiennent les Trônes ? La Loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du Souverain, comme la premiere loi de l'Empire ? & s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la Loi de Dieu seroit fausse, ou les sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des régles saintes ; que les Empires & les Monarchies ne se ménent point par des maximes de Religion ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, si les maximes du Christianisme conduisoient les affaires publiques ; & qu'il n'est pas possible d'être en même-tems & l'homme de l'Etat, & l'homme de Dieu ! Quoi, la justice, la vérité, la bonne-foi seroient funestes au gouvernement des Etats & des Empires ! la Religion qui fait tout le bonheur

Petit Carême. Sermon du Dim. des Rameaux.

& toute la sûreté des Peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil ! les Peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité, qu'à la fraude & à la mauvaise-foi de ceux qui le gouvernent ; mais les ministres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur salut, le salut de leur patrie ! J'avoue qu'avec un Souverain ambitieux qui médite des entreprises injustes, l'artifice & la mauvaise-foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le Prince soit juste & craignant Dieu, la justice & la vérité suffiront alors pour soutenir un Trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité & dans leur droiture ; on ne donnera plus à la fraude & à la dissimulation, le noms pompeux d'art de régner, & de science des affaires.

Mystères. Serm. de la Passion de Notre Seigneur.

S'il ne falloit, pour être saint, que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en couteroit moins à la plupart des hommes. On trouve

trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment ; toutes les forces de l'ame semblent se réunir alors, & la courte durée du combat en adoucit & en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'est qu'une passion vaincue renaît aussi-tôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pout la vaincre. Il est aisé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coute, c'est d'être par-tout constant & fidéle.

Après les premieres années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à ceux qui commencent, une exactitude trop rigoureuse : on regarde tous les adoucissemens & les petites infidélités, comme le privilége du tems & des années : on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens & de l'amour-propre : on se permet tranquillement des omissions dont on se faisoit autrefois un grand scrupule : enfin on se persuade que le tems de la ferveur est passé, & qu'il ne convient qu'à des commençans, d'obser-

Tome des Oraiſ. Funeb. II. Sermon d'une profession Religieuse.

ver les régles & les saints usages dans toute leur perfection & leur étendue.

DU ZELE.

Tome II. des Conf. Du Zéle contre les vices.

LE véritable zéle prend différentes formes, selon les différens besoins de ceux qui en sont l'objet. Tantôt il ménace, il effraye, il ne montre que des objets terribles & accablans; d'autres fois, il console, il s'insinue, il rassure les défiances il calme les frayeurs; mais c'est toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expressions ou de consolation, ou de terreur; c'est toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une sainte indignation, tantôt celles de la tendresse: c'est sa douceur qui forme toute sa sévérité; & c'est de sa sévérité elle-même que naît toute sa douceur. Les emportemens, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de zéle, elle les desavoue; ce sont des saillies de l'homme, c'est une fougue de tempérament, c'est une imprudence du mi-

niſtre, ce n'eſt pas la fonction ſainte du miniſtere. le Zéle qui veut perdre, deshonorer, rendre publique l'infamie des pecheurs qu'il ne peut corriger, n'eſt pas le Zéle qui prend ſa ſource dans la charité ; tout ce qui peut jetter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ſes freres, lui paroît étranger au Zéle dont elle eſt le principe.

Un miniſtre ſaint ne ſe propoſe de travailler que pour Dieu : il ſait qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Egliſe, & que les plus applaudis ne ſont pas toujours les plus utiles : il ne choiſit pas même le genre de travail le plus conforme à ſon goût, il ſe livre à celui que l'Egliſe lui deſtine : il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités. Auſſi aiſe d'être employé aux fonctions les plus obſcures, qu'aux plus éclatantes ; auſſi zélé quand il faut laiſſer venir à lui les petits enfans, que lorſqu'il s'agit de porter la parole devant les Rois & les Grands de la terre ; ſon unique gloire eſt que Dieu ſoit glorifié, & que lui-même puiſſe être oublié.

Souvent, par un faux prétexte de

Zéle, on ſe croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obſtinés: on ſe livre à leur égard à toute l'impétuoſité d'un zéle ardent; on les décrie dans les entretiens particuliers; on les montre preſque au doigt dans les inſtructions publiques; on les caracteriſe par des traits ſi marqués & ſi frappans, que perſonne ne peut les méconnoître; & l'on s'applaudit, comme ſi un miniſtere de charité & de réconciliation pouvoit devenir, ſans profanation, un miniſtere public d'animoſité & de ſatyre. Par-là on ajoute à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce; en les aigriſſant, on leur fait du crime une eſpéce de point d'honneur affreux: de ſorte que ce n'eſt plus leur fragilité ſeule qui les y retient; c'eſt une oſtentation de rage, & un plaiſir ſecret de morguer & de contriſter celui qui les condamne & qui les cenſure publiquement.

Les travaux ſemblables du Miniſtere, qui devroient, ce ſemble, réunir les ouvriers deſtinés aux mêmes fonctions, les diviſent. On ſe regarde d'un œil jaloux, on exténue, on

mépriſe mutuellement les talens & les ſuccès les uns des autres ; les ſuccès de nos freres ne ſont plus dans notre bouche, qu'une prévention populaire ; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les déſavoue. On ne connoît de bien que celui qu'on fait ſoi-même ; on s'empreſſe, on s'intrigue pour attirer à ſoi ou aux ſiens, les ſuffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu quand on les a ſouſtraits à ceux à qui, ſans nos artificieuſes précautions, ils auroient été deſtinés. On va plus loin ; on ſe déchire, on s'impute mutuellement des excès de rigueur ou de relâchement oppoſés également à la ſainte ſageſſe de l'Evangile : un miniſtere de paix devient un ſpectacle de guerre & de diſſenſion : on répand parmi les Fidéles cet eſprit de diviſion ; & la prévention & la jalouſie des miniſtres paſſent juſquà leurs diſciples.

Le Zéle eſt un ſaint deſir de ſe rendre utile à ſes freres ; mais un deſir rempli de lumiere & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens ; tout ce qui nous paroît bon, ne lui paroît pas pour

cela convenable. Le cœur de la plupart des hommes eſt ſi corrompu, ſi paîtri d'orgueil, de malignité, de perverſité, & par-là, né avec des panchans ſi inalliables avec les régles & le devoir, que le plus léger contre-tems, lorſqu'on s'efforce de les y rappeller, devient pour eux une raiſon de s'en éloigner encore davantage. Il faut, pour ainſi dire, leur en applanir toutes les voies; c'eſt bien aſſez qu'ils ayent à combattre leurs inclinations perverſes, ſans qu'on les oblige encore de pardonner les contre-tems & les imprudences. Si l'on prévoit que le Zéle irritera le malade loin de le guérir, il faut attendre des momens plus favorables, ſans expoſer la vérité au mépris & à la dériſion. On cherche ſouvent à ſe décharger de ſon Zéle, comme d'un fardeau qui péſe, ſans prendre garde ſi le lieu où l'on veut le dépoſer, eſt diſpoſé à le recevoir; n'eſt-ce pas là plutôt chercher à ſoulager ſon impatience, que les infirmités de ſes freres?

La jalouſie, non-ſeulement deſhonore le Zéle, mais le ſuppoſe éteint dans nos cœurs. Ce n'eſt pas

le salut de nos freres que nous cherchons, c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instrumens & les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne. Nous souffrons, que Dieu soit glorifié ; peut--être même verrions - nous avec plaisir périr les pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins & d'autres talens que les nôtres. Nous voulons être seuls, & ne partager avec personne la gloire & le succès du saint Ministere. Tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous est insupportable ; & nous regardons les dons de Dieu dans les autres, comme notre confusion & notre opprobre. On se cache cette bassesse à soi - même, mais elle jette au - dehors des fruits d'autant plus amers, que sa racine est plus profondement cachée dans le cœur: on se la déguise sous les noms spécieux du Zéle & de la charité. Mais quel Zéle, que l'accroissement de la gloire de Dieu, & de la connoissance de son nom remplit de tristesse & d'amertume! qu'elle charité, que les dons de Dieu dans nos freres aigrissent & révoltent !

Il y a des bienſéances & des meſures de ſageſſe dont le Zéle ne doit jamais s'écarter. Il régle ſes inſtructions ſur le caractere de ceux qui l'écoutent ; il choiſit ſes momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : ſon grand objet eſt d'être utile ; & le même Zéle qui forme en nous ce ſaint deſir, eſt toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en aſſurent le ſuccès.

La jalouſie & la témérité dans le Zéle, ſont d'ordinaire les ſuites & les triſtes fruits de l'orgueil. On ſe laiſſe ſouvent également enfler des louanges & des mépris, de la faveur & de la contradiction des hommes : mais un Miniſtre ſaint, qui dans ſes fonctions ne ſe propoſe que le ſalut de ſes freres, ne ſent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'eſpérance, que par rapport à ce ſeul objet. Il ſçait que les applaudiſſemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconſtance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds, l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils

louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu ; que la biſarrerie & le peu de ſolidité de leurs ſuffrages leur ôte tout ce qui pourroit même ſatisfaire l'orgueil ; qu'ils envient ſouvent & mépriſent en ſecret ceux qu'ils ſemblent admirer tout haut ; & qu'il eſt rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche. Mais s'il ne s'enfle point des louanges, il ne s'éleve point auſſi des mépris & des perſécutions. Il eſt vrai qu'elles ſont promiſes à la piété, & propoſées comme la gloire & la récompenſe du miniſtere ; & par-là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il ſemble qu'on eſt en droit de ſe croire marqué du ſceau de l'Apoſtolat. On croit ſuccéder au zéle des premiers hommes Apoſtoliques, parce qu'on ſuccéde à leurs tribulations ; & on ſe perſuade avoir rempli glorieuſement ſon miniſtere, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où ſavons-nous que nous ne devons pas à notre imprudence, plutôt qu'à leur malice, les contradictions que nous eſſuyons de leur part ? L'humeur,

l'emportement, l'indiscrétion, n'ont-ils pas ôté à notre zéle tout ce qu'il auroit eu de respectable, & fait retomber sur nous seuls les mépris & les persécutions que nous rejettons avec complaisance sur notre ministere ? N'est-ce pas la maniere peu décente, ou peu mesurée, d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans notre bouche odieuse ou ridicule ? Nous glorifier de ces contradictions, c'est nous glorifier souvent de l'abus que nous avons fait de notre ministere. Ainsi, ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions, ne doivent pas flatter notre orgueil ; leurs louanges, parce qu'elles ne nous sont point dûes ; leurs mépris, parce que souvent ils nous sont dûs.

On voit tous les jours des Ministres qu'un Zéle inconsidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractere est avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement ; rien ne leur paroît impossible, & rien ne leur semble à la place où il doit être. Ils voudroient tout changer, tout déplacer ; ils com-

mencent par mettre une confusion universelle en tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contens d'eux-mêmes. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes & fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus consommée; & au sortir de cet écueil où ils viennent de se briser, & de donner au public une scene toujours désagréable au Ministere, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de périls, & ne leur promet pas moins de confusion.

Le vrai Zéle n'est point susceptible d'une ambition criminelle, qui est comme la consommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil: on se la dissimule presque toujours à soi-même; mais elle est souvent le motif secret & caché qui anime à notre insçu nos fonctions les plus saintes. On n'est point imposteur en public, les mœurs sont régulieres,

on a horreur du crime, on se livre de bonne-foi aux fonctions du ministere, on se propose d'être utile à ses freres ; mais un point de vûe plus éloigné nous anime & nous soutient. Tant d'autres avant nous ont réussi par cette voie, on ne désespére pas d'atteindre où ils sont parvenus ; on envisage de loin la récompense : on n'ose en convenir avec soi-même ; mais dès que nos espérances sont tombées, & que le fantôme qui nous soutenoit a disparu, le dégoût succéde au zéle, la santé commence à devenir un pretexte qui nous éloigne de nos fonctions, le salut de nos freres ne nous touche plus que foiblement, & l'on cesse d'être zélé, dès que l'on cesse d'espérer & de prétendre.

Le monde est ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jetter dans des extrémités que le simple bon sens désavoue. Il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foiblesse d'esprit dans les invectives contre le vice : il triomphe quand il voit la doctrine sublime de l'Evangile, dont on lui vante tant la sagesse, défigu-

rée par le procédés peu ſenſés du miniſtre ; & confondant la Religion avec le miniſtre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un ſujet affreux de dériſion & de cenſure.

Une ambition aſſez ordinaire dans le miniſtere, eſt celle du ſuccès. On veut réuſſir & entraîner aprés ſoi les Grands & le Peuple : c'eſt la gloire de Dieu & l'utilité publique qui pallient l'orgueil & l'injuſtice de ce deſir. On s'afflige, on ſe rebute quand le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances. Un fruit ſecret & ſolide que Dieu peut opérer par notre miniſtere, ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des applaudiſſemens. Dès que ce ſpectacle de vanité ne nous emporte point, on porte impatiemment le ſilence & la ſolitude qui nous ſuit, on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en ſent plus que le poids & le travail. On s'y cherchoit ſoi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu ſeul, on croit avoir perdu ſon tems & ſes peines.

DE LA MORT.

Avent. Sermon du jour des Morts.

LEs passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant & d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la Mort comme le dernier des malheurs. Toutes leurs passions les attachent à la vie, & cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette Mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Oraison Funébre de M. le Dauphin.

Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit ; le bonheur se montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde & toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change nos vûes, sans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies. Nous formons de nouveaux projets ; nous nous faisons un nouveau plan de Cour, & de mesures ; nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions. Nos

projets échouent sans cesse, & nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés. Au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir.

La mort est presque toujours l'écueil & le terme fatal de la gloire des Grands. Les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne survivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censeurs, qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée de leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien ; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs. De nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on éleve sur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles & de ses vertus celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de

Petit Careme Sermon du jour de Pâques.

consistence assurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Carême. Sermon du Jeudi de la IV. semaine

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumiere, l'arrêt de mort lui est prononcé; & comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Nous portons tous en naissant la mort dans notre sein; il semble que nous avons succé dans les entrailles de nos meres, un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas les uns plus, les autres moins; mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, & nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit. Les alimens nous corrompent, les remédes nous affoiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au-dedans, nous consume; & toute notre vie n'est qu'une longue & pénible agonie.

La gloire de l'usurpateur qui s'est élevé

élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent, & chassé l'héritier légitime pour se mettre en sa place, & se revêtir de sa dépouille, sera ensevelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposoient aux discours publics ses succès & sa puissance étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne. C'est alors que tous les grands motifs de crainte & d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie ; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses que l'adulation avoit tant exaltées, & l'on en exposera l'indignité & la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connoissoit que sur la bonne-foi des éloges publics, & l'on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature & de la société foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuste dont il avoit joui ; on lui rendra l'infamie & la mauvaise-foi de ses attentats, qu'on avoit bien

Mysteres. Sermon du jourde l'Assomption.

voulu se cacher à soi-même. Sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, & son opprobre ne finira qu'avec les siécles. La derniere postérité ne le connoîtra que par ses crimes. Les histoires, fidéles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom & sa honte; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix, de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scene de l'univers, ne feront qu'immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre. La Mort finit toute sa gloire; elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes; elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui: semblables à ceux qui voyent de loin périr un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la Mort, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent; le passé ne lui paroît plus qu'un instant fu-

gitif qui n'a fait que briller & disparoître ; l'avenir est un abîme immense où il ne voit ni fin ni issue, & où il va se perdre & s'engloutir pour toujours ; le monde, qu'ils croyoit éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe ; tout ce qu'il avoit cru réel & solide, s'évanouit ; tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, se montre à ses yeux & se réalise ; & son malheur lui donne de nouvelles lumiéres, mais ne lui donne pas de nouveaux panchans, & un nouveau cœur.

La Mort nous paroît toujours comme l'horison qui borne notre vûe ; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espéce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés, Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes ; comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, & que nous eussions jetté ici-bas des racines éternelles.

Oraison Funeb. de M. le Dauphin.

Carême. Sermon du Jeudi de la IV. semaine.

La mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns voyent croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années ; il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, & qui semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, & celui qui les voit sécher & disparoître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, & cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne songeons point à la Mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie. Si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années, & le jour fatal qui les verra finir, ce point de vûe fixe & certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, & ne nous laisseroit point un moment tranquilles ; nous trouverions toujours trop court, l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégouteroit de tout, nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifferen-

te, le monde entier à charge & ennuyeux : & cette même Mort qui peut arriver chaque jour, chaque instant, nous laisse toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; & parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

DU CHOIX D'UN E'TAT.

Carême. Sermon du Mecr. de la II. semaine.

ON se détermine d'ordinaire pour le choix d'un Etat, dans un âge où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens & des goûts puérils de l'enfance, A peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déja de l'affaire la plus serieuse de la vie ; & ces paroles irrevocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premieres qu'on nous apprend à former, avant même qu'on

nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées ; le choix d'un Etat n'est plus qu'une impression portée de l'enfance. Ainsi avant que nos penchans soient développés, & que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Mystères. Second Serm. de la Purific.

Si on démêle dans un enfant les premieres espérances de ces talens qui font réussir dans le monde ; s'il paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom, on le sépare pour la terre, on le regarde comme destiné & consacré au siécle par sa naissance. En vain mille desirs de séparation & de retraite laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui, on les regarde comme des légeretés de l'enfance : on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, & on lui offre celle du siécle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable ; mais on exige qu'il connoisse le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé : on veut laisser mûrir la raison, & on laisse flétrir l'innocence & for-

tifier les passions : on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution, & on le met dans des occasions qui corrompent son ame. Mais lorsqu'on trouve les mêmes desirs de retraite dans ceux qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talens, se trouvent moins propres au monde, & à seconder la vanité de nos projets, est-on si difficile & si circonspect ? prend-on tant de mesures pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse ? Ah ! loin de nous defier de leur âge & de leur enfance, nous en abusons ; loin de leur représenter les inconveniens d'un choix téméraire, on le leur inspire ; loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur résolution, la grande attention est de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur représenter avec neutralité le siécle & la retraite, on les place dans des situations où tout leur fait entendre ce qu'on n'ose leur dire, on fait de leur éducation une voie qui les conduit à nos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, on dérobe de

bonne heure le monde a des yeux devant lesquels on craint qu'il ne paroisse trop aimable. On ne les traîne pas comme des victimes infortunées à l'autel ; mais peut-être on leur rend la retraite souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de nous.

Panégyrique de St. Agnés.

Y regarde-t-on de si près quand il s'agit d'un établissement qui va assurer un grand rang & une fortune immense ? Les mœurs, la Religion, la piété, decident-elles de nos choix dans le Sacrement de Mariage ? l'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré ? Les biens & les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y sont-elles comptées ? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes, on ne se met point en peine d'assortir les cœurs ; pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte & indissoluble n'a souvent pour tout lien, qu'une opposition secrette de caracteres qui va bientôt la troubler, & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt désunis.

désunis. L'ouvrage des passions ne sçauroit être durable ; on unit souvent, & on unit en vain ce que Dieu avoit separé. Tant de divorces scandaleux sont de foibles leçons, & ne rendent pas les mariages plus saints & plus prudens ; & l'on voit tous les jours les plus grandes Maisons perir & s'éteindre, par le Sacrement même destiné à les soutenir & à les perpétuer.

La honte de nos familles devient souvent le partage du Seigneur. Les vases de rebut que nous n'avons pas trouvé dignes d'être placés dans notre maison, nous les choisissons pour être les vases d'honneur du Temple du Dieu vivant. Ainsi ces pierres inutiles que nous rejettons, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de notre fortune, nous les réservons pour être les pierres de l'angle & les colonnes de la Maison du Seigneur. Mystères. Sec. Serm. de la Purification.

Eh ! quoi, l'art des arts, le gouvernement des ames, demande-t-il moins de talens que les occupations frivoles & les inutilités de la terre ? L'interprétation des Mysteres de la Foi, la défense de la vérité & de la

doctrine, l'inſtruction des Peuples, la diſpenſation des graces de l'Egliſe; des devoirs ſi ſublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des eſprits vulgaires & médiocres? La force pour reſiſter à l'erreur, la lumiere & l'élevation pour la decouvrir & la confondre, le zéle pour combattre le monde avec ſes abus & ſes maximes, la ſainteté pour le corriger, la plenitude de l'eſprit de Dieu pour le toucher, l'éloquence ſainte pour le convaincre, l'intrepidité pour ne pas le ménager, la grandeur d'ame pour être audeſſus de ſes menaces & de ſes promeſſes; ſont-ce-là des Miniſteres vulgaires & rampans? & faut-il pour des fonctions ſi élevées, être né moins heureuſement que pour les amuſemens du monde, & les agitations puériles qui en font les plus ſérieuſes occupations?

Carême. Sermon du Mecr. de la II. ſemaine. On n'a garde de donner à des enfans des inſtructions dont on ſeroit fâché qu'ils fiſſent uſage; on les éloigne même des perſonnes & des lieux où ils pourroient les recevoir. On leur exagere tous les jours les inconvéniens d'un état où les intérêts d'une

maiſon ne les demandent pas : on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine ; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions pour leur inſpirer un choix qui doit les conduire à les combattre. C'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide ; on n'attend point d'autres marques de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune. On ſe perſuade qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du Ciel pour ſuccéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le ſecond rang dans la maiſon de ſon pere, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la Maiſon du Seigneur ; qu'un grand nom & une fortune médiocre, eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour époux.

Myſtères. Second Ser. de la Purification.

Nous exigeons de ceux qui ſont engagés dans les ſaints Miniſteres tant de qualités rares & ſublimes ; nous voulons que leurs mœurs ſoient irréprehenſibles, qu'ils brillent par la ſainteté de leur vie, comme des aſtres au milieu des tenebres & de la corruption générale du monde ; nous voulons qu'ils éclairciſſent nos

doutes, qu'ils redreſſent nos égarémens, qu'ils ſoutiennent notre foibleſſe, qu'ils conſolent nos afflictions; nous voulons qu'ils ſoient les dépoſitaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raiſon de notre Foi, & à humilier toute hauteur qui s'éleve contre la ſcience de Dieu : mais c'eſt nous-mêmes qui les avons donnés à l'Egliſe ; c'eſt de nos mains que le Seigneur les a reçus ; & ſi nous ne préſentons au Temple que ce que nous avons de pire & de plus défectueux, comment y trouverons-nous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent ſur la terre ? Nous faiſons après cela nous-mêmes de leurs déreglemens & de leur ignorance, le ſujet le plus ordinaire & le plus agréable de nos dériſions & de nos cenſures. Mais n'eſt-ce pas l'ouvrage de notre orgueil & de notre intérêt que nous trouvons ſi digne de riſée ? n'eſt-ce pas notre cupidité qui a placé ſur l'autel, ces idoles mépriſables que nous inſultons ? Si le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes, ſeroient-elles ſi indignes de lui ? & les aſyles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſes & de mumures ?

Carême. Sermon du Mecr. de la II. semaine.

Le respect humain préside fort souvent à la décision de nos destinées & nous force à des choix que tous nos panchans desavouent. Tel prend le parti des armes, & suit une route d'où mille raisons de tempérament, de goût, d'intérêt même l'éloignent, parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfére un célibat dangereux, à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'exposer à toutes les suites de la fragilté, que deshonorer son nom par une alliance inégale. Tel sans aucun attrait pour la retraite, s'y consacre par pure fierté, parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, & s'établir convenablement dans le monde, un asyle saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure & rampante. Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde & de ses jugemens qui en décide: en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de

ceux dont on tient la vie ; on n'oſe produire des deſirs qui contrediroient leurs deſſeins, on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres, & de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde, des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait pour la retraite ; ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'immoler à la cupidité de leurs peres, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore. Pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en peine que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu.

Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins à la biſarrerie des arrangemens humains ? Les talens propres d'un état ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles ? Le goût qui nous inſpire le choix, vient-il

avec l'ordre de la naiſſance ; & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes freres ?

Si l'on attend un âge avancé pour ſe choiſir un état, c'eſt le haſard & l'occaſion qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiécle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vûes, nous rengage dans le monde d'où nous venions de ſortir ; notre vocation à l'autel expire à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin de tous les choix, il n'en eſt point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un Etat de vie, & voilà pourquoi il n'en eſt point où la mépriſe ſoit plus ordinaire.

La proſpérité des Maiſons n'eſt pas

toujours dans la fortune, mais dans le caractere & dans la vertu de ceux qui les soutiennent : aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné ; les débauches l'épuisent, il meurt sans postérité, & son nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ses freres. Que de Maisons illustres tombées dans l'oubli, subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient sappé les fondemens, & enseveli leur nom & toute leur grandeur sous leurs ruines !

DES TALENS.

Petit Car. Serm. du Dim. de la Passion.

QUE sont les grands Talens, que des grands vices, si nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? souvent les instrumens des malheurs publics, toujours la source de notre condamnation & de

notre perte. Qu'eſt-ce qu'un ſouverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès ſes plus jeunes ans, ſi la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modere ? un aſtre nouveau & malfaiſant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette ſcience funeſte, plus les miſeres publiques croîtront avec lui. Ses entrepriſes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuoſité de ſa courſe ; il croira effacer, par l'éclat de ſes victoires, leur témerité ou leur injuſtice. L'eſpérance du ſuccès ſera le ſeul titre qui juſtifiera l'équité de ſes armes ; tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime. Il regardera les momens d'un repos ſage & majeſtueux, comme une oiſiveté honteuſe, & des momens qu'on derobe à ſa gloire. Ses voiſins deviendront ſes ennemis, dès qu'ils pourront devenir ſa conquête ; ſes peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur ſang, la triſte matiere de ſes triomphes. Il épuiſera & renverſera ſes propres Etats, pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui

les Peuples & les nations, il troublera la paix de l'univers, il se rendra célébre en faisant des millions de malheureux. Quel fleau pour le genre humain! & s'il y a un Peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Oraison. Funebre de M. de Villeroy.

Dans une revolution d'Etat, c'est une conjoncture bien délicate, de se trouver pourvû de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer sans aveu dans les affaires publiques; on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son merite des moyens de paroître, on procure à son ambition des moyens de crime & de deshonneur; & souvent on abandonne son devoir, sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat & de dignité. La France a vu sur la scene, presque dans tous les tems, de ces hommes capables, nés pour menager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat; mais hélas, souvent chargés de la

haine, comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie, plutôt comme les instrumens de la colére du Ciel, que comme des ministres de la Puissance du siécle : & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zéle qui nous attache au Prince, nous endurcit souvent envers le public ; c'est que le même credit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes mépriſable.

Repassons sur tous les grands Talens qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur Nation & de leur siécle. Les vastes connoissances, empoisonnées par l'orgueil ; ont enfanté ces chefs & ces docteurs célébres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme & de l'erreur, & formé dans le sein même du Christianisme, les sectes qui le déchirent. Ces beaux esprits si vantés, & qui, par des talens heureux, ont rapproché leur siécle du goût & de la poli- Petit Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

teſſe des anciens, dès que leur cœur s'eſt corrompu, ils n'ont laiſſé au monde que des ouvrages laſcifs & pernicieux, où le poiſon preparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs Publiques, & où les ſiécles qui nous ſuivront viendront encore puiſer la licence & la corruption du nôtre.

Comment ont paru ſur la terre ces genies ſupérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les reſſorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier. Les Peuples & les Rois ſont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues. Les diſſenſions civiles & les malheurs domeſtiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talens. Un ſeul homme obſcur, avec les avantages éminens de la nature, mais ſans conſcience & ſans probité, a pu s'élever dans le dernier ſiécle, ſur les débris de ſa patrie; changer la face entiere d'une Nation voiſine & belliqueuſe, ſi jalouſe de ſes droits & de ſa liberté; ſe faire rendre des hommages que ſes citoyens diſputent même à leurs Rois: renverſer le Trône, & don-

ner à l'univers le spectacle d'un Souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets & turbulens, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe & qui les attache, & qui aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter, & faire usage de leurs talens & de leurs forces. Malheur au siécle qui produit de ces hommes rares & merveilleux.

DES GRANDS.

LEs grands ne semblent nés que pour les autres; le même rang qui les donne en spectacle, les propose pour modéles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On suppose que ceux qui méritent nos hommages, ne sont pas indignes de notre imitation. La foule n'a point d'autres loix que les exem-

Petit Carême Sermon de la Purific.

ples de ceux qui commandent ; leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public ; & si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent. Notre Nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses Maîtres, & plus respectueuse envers les Grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne. On est flatté d'une ressemblance qui nous rapproche de leur rang ; tout devient honorable d'après de grands modéles ; & souvent l'ostentation toute seule, nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer, en ne copiant point les mœurs de la Cour ; le citoyen obscur, en imitant la licence des Grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse ; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité le perpétue.

Petit Carême. Sermon du I. Dim. Le plaisir, ce premier écueil de la vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans

les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire : les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage. Dans les Princes & dans les Grands, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment & l'irritent, (car quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ?) les occasions préviennent presque leurs desirs ; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent. L'indécence du siécle & l'avilissement des Cours, honore même d'éloges publics, les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse : un bonheur si honteux est regardé avec envie, au-lieu de l'être avec exécration ; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, les Princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connoissent plus d'autre frein que leurs volontés, & leurs passions ne trouvent pas plus de résistances que leurs

ordres. Ainſi la facilité des paſſions en devient un nouvel attrait : devant eux, toutes les voies du crime s'applaniſſent, & tout ce qui plaît eſt bientôt poſſible.

Petit Carême. Sermon du III. Dim. Telle eſt la deſtinée des Grands qui n'uſent de leur proſpérité que pour la félicité des ſens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur eſt à charge, & ils ſont à charge à eux-mêmes. Leurs projets ſe détruiſent les uns les autres, & il n'en réſulte jamais qu'une incertitude univerſelle que le caprice forme, & que lui ſeul peut fixer. Leurs ordres ne ſont jamais un moment après, les interprétes sûrs de leur volonté ; on déplaît en obéiſſant ; il faut les deviner, & cependant ils ſont une enigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches ſont vagues, incertaines, incompréhenſibles : on a beau s'attacher à les ſuivre, on les perd de vûe à chaque inſtant : ils changent de ſentier, on s'égare avec eux, & on les manque encore : ils ſe laſſent des hommages qu'on leur rend, & ils ſont piqués de ceux qu'on leur refuſe. Les ſerviteurs les plus fidéles les importunent par leur ſincérité,

& ne réuſſiſſent pas mieux à plaire par leur complaiſance. Maîtres biſarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leur caprice & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-mêmes: ils ne ſemblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les ſervent.

L'ambition & l'amour de la fortune, dans les autres hommes, partagent l'amour du plaiſir. Les ſoins qu'elle exige ſont autant de momens dérobés à la volupté. Le déſir de parvenir ſuſpend du moins des paſſions qui de tout tems en ont été l'obſtacle. On ne ſçauroit allier les mouvemens ſages & meſurés de l'ambition, avec le loiſir, l'oiſiveté, & preſque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; & juſqu'ici les plaiſirs ont arrêté bien des eſpérances de fortune, & l'ont rarement avancée. Mais les Grands, qui n'ont plus rien à deſirer du côté de la fortune, ne trouvent rien auſſi qui gêne leurs plaiſirs: la naiſſance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'a jouir, pour

Petit Carême Sermon du I. Dimanch.

ainſi dire, d'eux-mêmes. Leurs ancêtres ont travaillé pour eux; ils ſe repoſent de leur élévation ſur leurs titres, tout le reſte eſt pour les paſſions. Auſſi les enfans des hommes illuſtres ſont d'ordinaire les ſucceſſeurs du rang & des honneurs de leurs peres, & ne le ſont pas toujours de leur gloire & de leur vertu. Héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes. Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume: le ſang & les travaux de leurs ancêtres, deviennent le titre de leur molleſſe & de leur oiſiveté. La nature a tout fait pour eux, elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite; & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre. Les enfans de la gloire & de la magnificence, ſont rarement les enfans de la ſageſſe & de la vertu. Il eſt preſque plus rare de ſoutenir la gloire & les honneurs auſquels on ſuccede, que de les acquérir ſoi-même.

Comme le premier panchant des

Peuples eſt d'imiter les Grands ; le premier devoir des Grands eſt de donner de ſaints exemples aux Peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls ; leurs vices ou leurs vertus ſont obſcures comme leur deſtinée. Confondus dans la foule, s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'eſt également à l'inſçu du public ; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne ; ou du moins leur exemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu, mais il ne ſçauroit impoſer & autoriſer le vice. Petit Carême Sermon de la Purification.

La crainte du public eſt un frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que ſoient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute ſa honte, il reſte encore une ſorte de pudeur publique qui nous force à le cacher ; & le monde lui-même, qui ſemble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une eſpéce de flétriſſure & d'opprobre. Il favoriſe les paſſions, & il impoſe pourtant des bienſéances qui les gênent : il fait des leçons publiques du vice & de la volupté, & il exige pourtant le Petit Carême Sermon du I. Dimanch.

ſecret, & une ſorte de ménagement de ceux qui s'y livrent Mais les Princes & les Grands ont ſecoué le joug. Ils ne font pas aſſez de cas des hommes, pour redouter leurs cenſures, les hommages publics qu'on leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint & qui les reſpecte; & à la honte du ſiécle, ils ſe flattent, avec raiſon, qu'on a pour leurs paſſions les mêmes égards que pour leurs perſonne. La diſtance qu'il y a d'eux au Peuple, le leur montre dans un point de vûe ſi éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas; ils mépriſent des traits partis de ſi loin, & qui ne ſçauroient venir juſqu'à eux; & preſque toujours devenus les ſeuls objets de la cenſure publique, ils ſont les ſeuls qui l'ignorent.

Petit Carême Sermon de la Purific.

Quand l'exemple des Grands ne trouveroit pas dans la vanité ſeule des peuples une imitation toujours ſure, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leur actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces. Ainſi l'ambition, dont les voies ſont

toujours longues & pénibles, eſt charmée de ſe frayer un chemin plus court & plus agréable. Le plaiſir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artiſan & le miniſtre. Les paſſions, déja ſi favoriſées par nos penchans, trouvent encore dans l'eſpoir de la récompenſe un nouvel attrait qui les anime. Tous les motifs ſe réuniſſent contre la vertu; & s'il eſt ſi mal-aiſé de ſe défendre du vice qui plaît, qu'il eſt difficile de ne pas s'y livrer, lorſque de plus il nous honore!

Le Citoyen obſcur vit content dans la mediocrité de ſa deſtinée. Héritier de la fortune de ſes peres, il ſe borne à leur nom & à leur état: il regarde ſans envie ce qu'il ne pourroit ſouhaiter ſans extravagance. Tous ſes deſirs ſont renfermés dans ce qu'il poſſéde; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce ſont de ces chimeres agréables qui amuſent le loiſir d'un eſprit oiſeux; mais non pas des inquiétudes qui le devorent. Au Grand, rien ne ſuffit, parce qu'il peut prétendre à tout: ſes deſirs croiſſent avec ſa fortune? tout ce qui eſt plus élevé que lui, le fait

Petit Carême Sermon du III. Dimanche.

paroître petit à ſes yeux : il eſt moins flatté de laiſſer tant d'hommes derriere lui, que rongé d'en voir qui le précédent. Il ne croit rien avoir s'il n'a tout : ſon ame eſt toujours avide & altérée, & il ne jouit de rien, ſi ce n'eſt de ſes malheurs & de ſes inquiétudes.

Petit Carême Sermon de la Purification.

Ce n'eſt pas à leur nation ſeule que ſe borne l'impreſſion & l'effet contagieux de l'exemple des Grands. Il ſont en ſpectacle à tout l'univers ; leurs actions paſſent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation ; rien n'eſt privé dans leur vie, tout appartient au public ; l'étranger, dans les Cours les plus éloignées, a les yeux ſur eux comme le citoyen ; ils vont ſe faire des imitateurs juſques dans les lieux où leur puiſſance leur forme des ennemis. Le monde entier ſe ſent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils ſont, ſi je l'oſe dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les Peuples ſe paſſent des événemens qui prennent leur ſource dans leurs exemples. Ils ſont chargés devant Dieu de la juſtice ou des iniquités des Nations ; & leurs vices ou leurs

vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire. La France, sur-tout, qui depuis long-tems fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre Nation ; les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées. Nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaisirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, substituer à la langue & aux manieres de leur Nation, la politesse de la nôtre : & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse & la modération, ou sur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit.

Parcourons toutes les passions, c'est sur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste & plus tyrannique. Leurs disgraces sont plus accablantes ; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amere. Leurs haines plus violentes ; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus fu-

Petit Carême Sermon du III. Dimanche.

rieux & plus inexorables. Leurs craintes plus exceſſives ; exempts de maux réels, ils s'en forment de chimériques ; & la feuille que le vent agite, eſt comme la montagne qui va s'écrouler ſur eux. Leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tous ce que les ſens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légere douleur déconcerte leur félicité, & leur eſt inſupportable. Ils ne ſavent uſer ſagement ni de la maladie, ni de la ſanté, ni des biens, ni des maux inſeparables de la condition humaine. Les plaiſirs abrégent leurs jours ; & les chagrins, qui ſuivent toujours les plaiſirs, précipitent le reſte de leurs années. La ſanté, déja ruinée par l'intempérance, ſuccombe ſous la multitude des remédes, l'excès des attentions achéve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaiſirs ; & s'ils ſe ſont defendu les excès, la molleſſe & l'oiſiveté toute ſeule deviennent pour eux une eſpéce de maladie & de langueur qui épuiſe toutes les précautions de l'art, & que les précautions uſent & épuiſent elles-mêmes.

mes. Enfin leurs assujettissemens plus tristes, élevés à vivre d'humeur & de caprices, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable. Loin de la Cour, ils croyent vivre dans un triste exil, sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs & de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter, ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Leur repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont par-tout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pésant à qui veut vivre sans joug & sans régle.

Plus on est grand, plus on est redevable au public. L'élevation qui blesse déja l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévéres & plus éclairés de nos vices. Il semble qu'ils veulent regagner par les censures, ce qu'ils perdent par la soumission. Ils se vengent de la servitude, par la liberté des discours. Les Grands se croyent tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands : ils vivent comme s'ils n'avoient point de spectateurs, & ce- Petit Carême Sermon du I. Dim.

pendant ils ſont tout ſeuls comme le ſpectacle éternel du reſte de la terre.

Petit Carême Sermon de la Purification.

Les exemples des Grands ont un caractere de perpétuité qui intereſſe tous les ſiécles à venir. Les vices ou les vertus des hommes du commun, meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur perſonne, & leurs actions ſont enſevelies & repoſent ſous l'obſcurité du même tombeau que leurs cendres. Mais les Grands ſont de tous les ſiécles ; leur vie liée avec les évenemens publics, paſſe avec eux d'âge en âge. Leurs paſſions, ou conſervées dans des monumens publics, ou immortaliſées dans nos hiſtoires, ou chantées par une poëſie laſcive, iront encore préparer des piéges à la derniere poſterité. Le monde eſt encore plein d'écrits pernicieux qui ont tranſmis juſqu'à nous les déſordres des Cours précedentes. Les diſſolutions des Grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, & l'hiſtoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur ſiécle.

DU MONDE.

QU'EST-CE que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroiſſent enyvrés de ſes plaiſirs, & qui ne peuvent ſe paſſer de lui ? C'eſt une ſervitude éternelle où nul ne vit pour ſoi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiſer ſes fers & aimer ſon eſclavage. C'eſt une revolution journaliere. d'évenemens qui reveillent tour à tour, dans le cœur de ſes partiſans, les paſſions les plus violentes & les plus triſtes ; des haines cruelles, des perplexités odieuſes, des craintes améres, des jalouſies dévorantes, des chagrins accablans. C'eſt une terre de malédiction, où les plaiſirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu laſſe, par ſes fureurs & par ſes caprices ; les converſations ennuyent, par les oppoſitions d'humeur & la contrariété des ſentimens : les paſſions & les attachemens criminels ont leurs degoûts, leurs contre-tems, Avent. Serm. de la Touſſaint.

leurs bruits déſagréables. Les ſpectacles, ne trouvant preſque plus dans les ſpectateurs que des ames groſſierement diſſolues, & incapables d'être reveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le Monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux, où ceux qui n'eſpérent rien ſe croyent encore plus miſérables, où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-tems, & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le Monde; & ce n'eſt pas ce monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence, c'eſt le Monde dans ſon beau, c'eſt le Monde de la Cour.

Oraiſon Funeb. de M. le Dauphin.

Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition préſente, comme il ne fait point d'heureux, il ne ſe feroit point

d'adorateurs. L'avénir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource, & ſa ſéduction inévitable. Il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant nous ſatisfaire par ſes dons; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de ſes bienfaits.

Les hommes parlent tous les jours, ſur le néant des choſes humaines, le langage de la vérité, & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le Monde n'eſt rien, & nous ne vivons que pour le Monde. Sages ſeulement dans les diſcours: inſenſés dans les œuvres; philoſophes dans l'inutilité des converſations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquens à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchiſſons le genoux avec la multitude devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds; & à nos mépris ſuccédent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paroît grand aux yeux du Monde, eſt toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, eſt la ſeule félicité où notre cœur aſpire; ce qu'il van-

te, eſt la ſeule gloire qui nous touche.

Tome des Oraiſons Funébres I. Serm. d'une Profeſſion Religieuſe.

Tout eſt danger dans le Monde. Dangers dans la naiſſance ; elle eſt une eſpéce d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élevation ; elle nous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les ſoins publics ; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des Grands & la miſére des Peuples, allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands biens ; nous avons ſans ceſſe à nous défendre ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous ſommes raſſurés, en trouvant dans les foibleſſes d'autrui une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés ; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs, & par les

douceurs de la société ; on ne peut se passer de delassement ; & le Monde n'en fournit que de funestes à l'innocence, dangers dans les concurrences, on veut s'élever, & il est mal-aisé d'aimer ceux qui nous supplantent, & qu'on nous préfére ; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une société sainte devient une tentation domestique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein : s'échappent malgré nous, & l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le Monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces

vices que le Monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vetu, on s'y cherche bien-tôt ſoi-même.

Voilà le Monde. Si on échappe d'un péril, on vient bien-tôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous ſéduit ; ſi l'intérêt ne nous touche pas ; la gloire & la réputation nous entraînent ; ſi nous nous defendons des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangéreuſes ne nous trouvent pas inſenſibles ; ſi l'inclination nous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance nous y jette, ſi nous ſommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la ſentons revivre pour nos enfans, ſi nous ſommes fidéles à ne pas chercher les occaſions, nous ne ſaurions répondre de celles qui nous cherchent.

Avent. Serm. du II. Dimanche. Voyons toutes ſes ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout ſeul a retirées des plaiſirs, l'a-

mour du Monde ne meurt qu'avec elles, ſous des dehors différens, & que la bienſéance ſeule à changés, nous voyons le même goût pour le Monde, les mêmes panchans, la même vivacité pour les plaiſirs; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaiſance les joies des premieres années, on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté; on regarde avec envie une jeuneſſe floriſſante, & les amuſemens qui la ſuivent, on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le ſérieux de ſon état, on ſe fait des prétextes pour être encore de certains plaiſirs avec bienſéance, & ſans s'expoſer à la riſée publique. Enfin à meſure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long uſage qu'on en à fait, n'a ſervi qu'à nous le rendre plus néceſſaire, & nous mettre hors d'état de nous en paſſer.

Rien n'eſt conſtant dans le monde, ni les fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les Avent. Serm. de la Touſſaint.

faveurs les plus enviées. On y voit une sageſſe ſouveraine qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruines des autres, en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient il n'y a qu'un moment devant eux, en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théâtre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant: en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcénes à l'univers: Les hommes paſſent toute leur vie dans des agitations, des projets, & des meſures: toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à éviter d'être ſurpris: toujours empreſſés & habiles à profiter de la retraite, de la diſgrace, ou de la mort de leurs concurens, & à ſe faire de ces grandes leçons de mépris du Monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs eſpérances, toujours inquiets ou ſur le préſent, ou ſur l'avénir; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

Le Monde tout seul est trop triste & trop dégoutant pour nous plaire & pour nous séduire, il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions, par nos erreurs, l'impuissance de ces attraits. Ainsi ce monde misérable que nous aimons, n'existe nulle part, c'est une chimére qui n'est qu'en nous-mêmes, c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul. Ce sont nos desirs & nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, & qui forment nos seuls plaisirs, & nos passions les plus violentes. Paneg. de Saint Benoît.

Quelle ressource pour un homme, lequel après avoir sacrifié au Monde & à ses maîtres, son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé, après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens, pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune, arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déja tenir, menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il posséde, obligé de plier devant des ri- Avent. Serm. de la Touss. saint.

vaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas cru dignes autrefois de recevoir ſes ordres? Ira-t-il loin du Monde, ſe venger par des murmures éternels de l'injuſtice des hommes? Mais que fera-t-il dans ſa retraite, que laiſſer plus de loiſir, & trouver moins de diverſion à ſes chagrins? Se conſolera-t-il dans l'exemple de ſes ſemblables? Mais nos malheurs, à nos yeux, ne reſſemblent jamais aux malheurs d'autrui, & d'ailleurs, quelle conſolation, de ſentir renouveller ſes peines, à meſure qu'on en retrouve l'image & le ſouvenir dans les autres? Se retranchera-t-il dans une vaine philoſophie, & dans la force de ſon eſprit? Mais la raiſon toute ſeule ſe laſſe bien-tôt de ſa fierté: on peut être philoſophe pour le public, on eſt toujours homme pour ſoi-même. Se fera-t-il une reſſource, en ſe livrant aux plaiſirs & aux infâmes voluptés? Mais le cœur; en changeant de paſſions, ne fait que changer de ſupplices. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la pareſſe, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des eſpérances & des prétentions? Une

conſcience criminelle peut devenir indifférente ; mais elle n'en eſt pas plus tranquille. On peut ne plus ſentir ſes diſgraces & ſes malheurs, on ſent toujours ſes infidélités & ſes crimes.

Le Monde eſt plus ſéduiſant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'eſt pas les faveurs réelles qu'il accorde. Nul preſque de tous ceux que le monde ſéduit & entraîne, n'eſt content de ſa deſtinée, & ſi l'eſpoir d'une condition plus heureuſe n'adouciſſoit les peines de notre état préſent, & ne lioit encore nos cœurs au Monde, il ne faudroit pour nous en detromper, que les degoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous ſommes chacun en ſecret ingénieux à nous ſéduire ſur l'amertume de notre condition préſente. Loin de conclure que le Monde ne ſauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aſpirons, & que le Monde ne ſauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons. Nous charmons nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir

Panég. de St. Benoît.

chimérique, & par une illusion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeller à lui, par des espérances que l'événement dément toujours; mais où nous prenons, de notre mépriſe même, l'occasion de retomber dant des nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos desirs, nous ne jouissons jamais, nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux, c'est ce Monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes: ce n'est pas un bonheur réel, c'est une vaine image après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre: c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, & qui s'évanouit & s'éloigne encore, lorsque nous croyons y toucher & le saisir.

Paraphr. du Pseaume XI. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le desir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le Monde connoît & estime, voilà les vertus auſquelles il

porte ſes partiſans. La droiture y paſſe pour ſimplicité, être double & diſſimulé, eſt un mérite qui honore. Toutes ſes ſociétés ſont empoiſonnées par le défaut de ſincérité. La parole n'y eſt plus l'interprête des cœurs, elle n'en eſt que le maſque qui le cache & qui le déguiſe. Les entretiens n'y ſont que des menſonges affectés, ſous les dehors de l'amitié & de la politeſſe. On ſe prodigue à l'envi les louanges & les adulations, & on porte dans le cœur la haine, la jalouſie, & les mépris de ceux qu'on loue. Loin de ſe regarder tous comme ne faiſant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il ſemble que les hommes ne ſe lient enſemble que pour ſe tromper mutuellement & ſe donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frere contre le frere, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du ſang & de l'amitié, & c'eſt un motif ſi bas qui décide de nos haines & de nos amours. Les beſoins & les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence & de la dureté, même dans les cœurs, lorſqu'on peut le né-

gliger ſans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le ſecourir.

Tome des Oraiſons Funebres 1. Sermon d'une Profeſſion Religieuſe.

Si nous connoiſſions le fond & l'intérieur du Monde ; ſi nous pouvions entrer dans le détail ſecret de ſes ſoucis & de ſes noires inquiétudes, ſi nous pouvions percer cette premiere écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaiſirs, que pompe & magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paroît! Nous n'y verrions que des malheureux; le pere diviſé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouſe, le ſecret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalouſies, des murmures, des diſſenſions éternelles. Les amitiés y ſont troublées par les ſoupçons, par les intérêts, par les caprices. Les liaiſons les plus étroites y ſont refroidies par l'inconſtance. Les engagemens les plus tendres y finiſſent par la haine & la perfidie. Les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrement, par les aſſujettiſſemens qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font ſentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de ſa deſtinée.

née. Les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent par leur rang & par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées ; on les perd de vûe, si haut ils sont placés. Ils paroissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées ; & par la satiété même des plaisirs, & par la gêne des assujettissemens & des bienséances, & par la bisarrerie de leurs desirs, & par l'amertume de leurs jalousies. & par la bassesse qu'ils employent pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en essuyent, ils sont plus bas que le peuple, & plus malheureux que lui.

DES FAUSSES VERTUS

LE monde se vante qu'au milieu de la dépravation & de la decadence des mœurs publiques, il a encore sauvé du débris des restes d'hon- Petit Car. Serm. du Dim. de la Passion.

neur & de droiture ; que malgré les vices & les passions qui le dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fidéles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse, en un mot, partisans du plaisir, & néanmoins sectateurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur & de probité que le monde fait tant valoir. Mais ces hommes vertueux dont il se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidéles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie ; & dans leurs amis ils n'aiment qu'eux mêmes. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien & le seul devoir qui les attache. Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconstance à se dédire, ce

n'eſt pas une vertu qui ſe fait une religion de ſes promeſſes. Vengeurs de l'injuſtice ; mais en la puniſſant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en ſont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la foibleſſe ; mais ils veulent avoir des panégyriſtes de leur généroſité ; & les éloges des opprimés ſont ce que leur offre de plus touchant leur oppreſſion & leur miſére.

On aime le devoir & l'équité, lorſqu'il eſt utile ou glorieux de ſe déclarer pour eux ; qu'on peut compter ſur les ſuffrages publics, que notre fermeté va nous donner en ſpectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défenſe héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la diſſimulation & la ſoupleſſe. Nous cherchons la gloire & les applaudiſſemens dans le devoir, & preſque toujours c'eſt la vanité qui donne des défenſeurs à la vérité. Petit Carême Serm. du Vendredi Saint.

Qu'il s'offre au vertueux du ſiécle une occaſion ſure de décréditer un ennemi, ou de ſupplanter un concurrent, pourvu qu'il conſerve la réputation & la gloire de la modéra- Petit Carême Sermon du Dimanch. de la paſſion.

tion, il ſera peu touché d'en avoir le mérite. Que ſa vengeance n'intéreſſe point ſon honneur, elle ne ſera plus indigne de ſa vertu. Plaçons-le dans une ſituation où il puiſſe accorder ſa paſſion avec l'eſtime publique, il ne s'embarraſſera point de l'accorder avec ſon devoir : en un mot ; qu'il paſſe toujours pour un homme de bien, c'eſt la même choſe pour lui que de l'être.

Les vertus humaines, nées le plus ſouvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux paſſagers, dans le ſecret & dans les ténébres. Appuyées ſur les circonſtances, ſur les occaſions, ſur les jugemens des hommes ; elles tombent ſans ceſſe avec ces appuis fragiles. Les triſtes fruits de l'amour-propre, elles ſont toujours ſous l'inconſtance de ſon empire. Enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne ſont, comme lui, à l'épreuve de rien.

C'eſt la Religion toute ſeule qui aſſure la vertu, parce que les motifs

qu'elle nous fournit ſont par-tout les mêmes. La honte & l'opprobre en ſeroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuſe à l'homme de bien : ſa vie même ſeroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de ſa vertu. Le ſecret & l'impunité ne ſont pas pour lui des attraits pour le vice ; la gloire même, & les acclamations publiques le ſolliciteroient à une entrepriſe ambitieuſe & injuſte, qu'il préféreroit le devoir & la régle qui le condamnent, aux applaudiſſemens de l'univers qui l'approuve.

DES HOMMES.

LEs Hommes, dans les commencemens, n'étoient liés entre eux ni par le culte, ni par une eſpérance commune. Il ſe regardoient preſque comme d'une eſpéce différente. La diverſité des Religions, des mœurs, des païs ; des langages, des intérêts, avoit, ce ſemble, diverſifié en eux la même nature. A

Avent. Serm. du jour de Noel.

peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leurs victoires. On auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leurs querelles, & terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis. Tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entre eux que les passions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leurs discordes.

La guerre & la fureur semblent avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les Rois s'élévent contre les Rois, les Peuples contre les Peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance;

& des Nations entieres vont périr & s'enſevelir ſous ſes murs, pour diſputer à qui demeureront les ruines. La terre n'eſt pas aſſez vaſte pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même ſemble avoir miſes aux Etats & aux Empires. Chacun veut uſurper ſur ſon voiſin ; & un miſérable champ de bataille, qui ſuffit à peine pour la ſépulture de ceux qui l'ont diſputé, devient le prix des ruiſſeaux de ſang dont il demeure à jamais ſouillé. Ce n'eſt pas tout, l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit ſous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections. Les haines, les jalouſies diviſent les citoyens, comme elles diviſent les Nations. Les animoſités ſe perpétuent dans les familles, & les peres les tranſmettent aux enfans comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau déſarmer le bras, elle ne déſarme pas les cœurs: il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement ſon ennemi avec le glaive de la langue. La haine obligée de ſe renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amé-

re ; & pardonner eſt une foibleſſe qui deshonore. L'union, la paix ſemblent bannies du milieu de nous, & les haines partagent la Cour, la Ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienſéances mêmes, que le ſang du moins devroit unir, ſe déchirent, ſe dévorent, voudroient ſe détruire & s'élever ſur les ruines les uns des autres ; & la Religion, qui nous montre nos freres dans nos ennemis, n'eſt plus écoutée. Nous vivons tranquillement dans cet état affreux ; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme ſur l'injuſtice de notre haine & de notre éloignement pour eux ; & ſi nous nous en rapprochons à la mort, ce n'eſt pas que nous les aimions, c'eſt que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'eſt que tous nos ſentimens ſont preſque éteints ; ou du moins, c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance & notre extinction prochaine.

DES PASSIONS.

L'HOMME en proie à ſes paſſions injuſtes & violentes, ſent au-dedans de lui la diſſenſion la plus terrible. Livré aux agitations & aux fureurs de ſon propre cœur, combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ſes panchans déréglés, il ne peut trouver la paix, parce qu'il ne la cherche que dans la ſource même de ſes troubles & de ſes inquiétudes. Les Philoſophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs diſciples; mais le calme univerſel des paſſions qu'ils promettoient à leur uſages, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphaſe, en pouvoit réprimer les ſallies; mais en laiſſoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'oſtentation, elle maſquoit les dehors; mais ſous ce maſque d'appareil, l'homme ſe trouvoit toujours lui-même. Avent. Serm. du jour de Noel.

On n'en vient pas tout à coup à des excès de haine, de mauvaiſe- Paraphr. du Pſ. VII.

foi, de calomnie ; l'humanité, l'honneur, un reſte de droiture, le cœur enfin pas encore familiariſé avec le crime, ſe refuſeroit à ces noirceurs, & en ſeroit effrayé ; ce n'eſt que par dégré que l'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans ſon cœur des ſentimens injuſtes de jalouſie contre ſon prochain : ſes talens, ſa réputation, ſa proſpérité, ſont autant de vers qui nous rongent & nous dévorent en ſecret. Plus ſa gloire & ſa fortune croiſſent, plus notre averſion ſe fortifie & s'allume : elle devient au-dedans de nous comme un poiſon qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur ; ce ſont là comme les douleurs & le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'ame eſt une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans ſon ſein, il ne lui en coute plus rien d'enfanter des monſtres. Elle ſe ſoulage même en produiſant au-dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité & de la haine ; c'eſt-à-dire, l'impoſture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

Carême Sermon du Jeudi de la Paſſion.

On a beau dire que les ſoins des paſſions font la félicité de ceux qui

en ſont épris ; c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience dément. Quel ſupplice pour une perſonne qui veut plaire, que les ſoins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours ! Quelle attention ! quelle gêne ! il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes inclinations, ſur ſes plaiſirs, ſur ſon indolence ! quel ſecret dépit, quand ces ſoins ont été inutiles, & qu'il s'eſt trouvé des attraits plus heureux, & ſur qui tous les regards ont tourné ! Quelle tyrannie que celle des uſages ! Il faut pourtant s'y aſſujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on ſe retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher les retardemens & les délais. Je ne dis rien des ſoins de l'ambition. Quelle vie que celle qui ſe paſſe toute en des meſures, des projets, des craintes, des eſpérances, des allarmes, des jalouſies, des aſſujettiſſemens, des baſſeſſes ! Je ne parle pas d'un engagement de paſſion. Quelle frayeur que le miſtere n'éclate ! que de meſures à garder du côté de la bienſéance & de la gloi-

re ! que d'yeux à éviter ! que de surveillans à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres & les confidens de sa passion ! Quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on sacrifie son honheur & sa liberté, & dont on n'oseroit se plaindre ! A tout cela, ajoutez ces momens cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, & de sentir toute l'indignité de notre état : ces momens où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, & trouve son supplice dans ses dégoûts & dans sa propre inconstance.

DE L'ORGUEIL.

Mysteres. Serm. de l'Incarnation.

L'ORGUEIL a été de tout tems la plaie la plus dangéreuse de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au-dedans de lui ces premieres impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son

cœur je ne sçais quel sentiment de sa propre excellence, il se prêta dabord à des panchans si doux, il ne chercha plus qu'à s'élever de dégré en dégré, & ne rencontrant rien icibas qui pût satisfaire la grandeur de son ame, il monta jusqu'au-dessus des nuées, & se fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vû naître, & qui étoient venus tant de siécles après lui.

Nous nous donnons souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, & que nos ancêtres n'ont jamais eus, & l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une route encore toute fraîche, d'un nom illustre, & recueillir avec affectation, les débris de ces familles antiques & éteintes, pour les enter sur un nom obscur, & à peine échappé de parmi le peuple. Quel siécle fut plus gâté là-dessus que le notre? nos peres ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant. Contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres, & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de

Paneg. de Saint François de Paule.

désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût, & selon l'Evangile & selon le siécle; étudier avec soin ce qui leur est dû, faire des paralleles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien & ses pas, & ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom & de sa qualité.

Carême S. du Jeudi après les Cendres.

L'orgueil est la source secrette de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, & fait qu'il suppose en lui plus de force & plus de lumieres que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Panég. de St. Jean-Baptiste.

Telle est l'injustice de notre orgueil, que malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret, ce vuide & ce néant que nous trouvons en

nous, qui fait que nous nous sommes à charge, & que nous portons par-tout avec nous l'ennui, le dégoût & l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; & le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugemens, & nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos miseres & de nos foiblesses.

L'orgueil a été la premiere source des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'a-t-elle pas allumées sur la terre? De quels torrens de sang n'a-t-elle pas inondé l'univers? Et l'histoire des Peuples & des Empires, des Princes Avent. S. du jour de Noel.

& des Conquérans, l'hiſtoire de tous les ſiécles & de toutes les Nations, qu'eſt-elle, que l'hiſtoire des calamités dont l'orgueil avoit depuis le commencement affligé les hommes? Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette paſſion hautaine & inſenſée donnoit tous les jours les ſcénes les plus ſanglantes. Mais ce qui ſe paſſoit au-dehors, n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui même. Le deſir de s'élever étoit une vertu; la modération paſſoit pour lâcheté. Un homme ſeul bouleverſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coutumes, faiſoit des millions de malheureux, pour uſurper la premiere place parmi ſes citoyens, & le ſuccès de ſon crime lui attiroit des hommages, & ſon nom ſouillé du ſang de ſes freres, n'en avoit que plus déclat dans les annales publiques qui en conſervoient la mémoire, & un ſcélérat heureux devenoit le plus grand homme de ſon ſiécle. Cette paſſion en deſcendant dans la foule étoit moins éclatante; mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe. L'homme

obſcur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter ſur ſes égaux. L'Orateur, le Philoſophe, ſe diſputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les deſirs de l'orgueil ſont inſatiables, l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit auſſi être calme & paiſible. L'orgueil devenu la ſeule ſource de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

Carême. Sermon du Vendredi après les Cendres.

Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudiſſe à nos défauts comme à nos vertus ; & quoique nous ſentions nos foibleſſes, nous ſommes aſſes injuſtes pour exiger que les autres ne les voyent pas, & qu'ils nous faſſent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvriſſent que pour publier nos louanges, & que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ſes maîtres, admirât en nous ce qu'il cenſure dans les autres.

Paneg. de St. Jean-Baptiſte. Mais c'eſt peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons mêmes aux autres celles qu'ils ont. Il ſemble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent ſont des injuſtices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de généroſité, nous ne pouvons la ſouffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus; le mérite nous bleſſe & nous éblouit; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes.

Myſtères. Sermonde l'Incarn. Un des caracteres les plus marqués de l'orgueil, c'eſt cette impoſture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. L'orgueil ſe cache pour être découvert; on ne ſuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous ſuive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honorés; on ne ſouffre le mépris, que

lorſqu'il nous eſt glorieux d'être mépriſés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes ; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patiens, c'eſt parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaiſent, que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaiſſons : nous aimons les opprobres paſſagers, & où notre vanité voit des reſſources promptes ; il faut quelque autre attrait qui nous adouciſſe le mépris, que le plaiſir d'être mépriſé. On pardonne, mais en faiſant ſentir qu'on eſt l'offenſé, & qu'on ſe relâche de ſon droit. On fait une avance de réconciliation ; mais on n'eſt pas faché qu'on ſache que la piété toute ſeule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient; mais c'eſt pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin il eſt difficile de ne pas ſe rechercher ſoi-même, & encore plus dans l'humiliation que dans l'é-

clat, parce que, plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire ensorte qu'il se retrouve.

DE L'AMBITION

Petit Carême Ser. du I. Dimanche.

L'AMBITION, ce desir insatiable de s'élever au-dessus & sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur, & ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues & de toutes les agitations des Cours, qui forme les revolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, & à laquelle rien ne coute, rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure: ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il séche & dépérit au milieu de son abondance: ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même: ni de sa

faveur, elle devient amere, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens : ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille. Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore & le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paroître non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense & on adore l'idole qu'on mépriſe : bassesse de lâcheté ; il faut sçavoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, & ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus surement à leurs graces : enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, & faire servir à l'ambition la Religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des gran-

des ames : c'eſt le caractere d'un cœur lâche & rampant ; c'eſt le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout ſeul peut nous mener à la gloire ; celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractere de honte qui nous deshonnore : elle ne promet les royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-memes. On reproche toujours nos baſſeſſes à notre élévation ; nos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſemens qui les ont méritées ; & les titres de nos honneurs & de nos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

Miſtères. Serm. de la Paſſion de Notre-Seigneur.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'eſt pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine nobleſſe qui inſpire l'amour de l'équité, & qui ſeule fait les grands hommes, les bons ſujets, les Miniſtres fidéles, & les Magiſtrats illu-

ſtres. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a rien de ſur, rien de fixe, rien de grand, ſans principes, ſans maximes, ſans ſentimens ; il prend toutes les formes, il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui ; prêt à tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa protection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames ; on n'eſt grand que par l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Dans l'eſprit de l'ambitieux, le ſuccès couvre la honte des moyens ; il veut parvenir, & tout ce qui le méne là, eſt la ſeule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de romans & de théâtre : & croit que l'élévation des ſentimens pouvoit faire autrefois des héros de la gloire ; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement qui font aujourd'hui ceux de la fortune. Petit Carême. Ser. du I. Dim.

Un homme livré à l'ambition ne

Mysteres. Serm. de la Visitation de la Sainte Vierge.

se laisse point rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ; il se refond, il se métamorphose, il force son naturel & l'assujettit à sa passion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soumis essuyer les caprices d'un Ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un esclave. Vif & ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des anti-chambres, & à la suite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles ; prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil & sur sa santé, de quoi y fournir. Enfin, d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un domestique qui ne soit le prix de ses largesses.

Petit Car. Sermon du I. Dimanc.

Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois ; si le Souverain oubliant

bliant qu'il eſt le protecteur de la tranquillité publique, préfere ſa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ſes peuples : s'il aime mieux conquérir des Provinces que de régner ſur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le deſtructeur de ſes voiſins que le pere de ſon peuple ; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets eſt le ſeul chant de gloire qui accompagne ſes victoires ; s'il fait ſervir à lui ſeul une puiſſance qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes, & qu'il n'éléve l'idole de ſa grandeur que ſur les larmes & les débris des Peuples & des Nations, quel fleau pour la terre ! Sa gloire ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On dreſſera des monumens ſuperbes pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois floriſſantes, mais la déſolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les rui-

nes de tant de murs ſous leſquels des citoyens paiſibles ont été enſevelis ; mais tant de calamités qui ſubſiſteront après lui, feront des monumens lugubres qui immortaliſeront ſa vanité & ſa folie. Il aura paſſé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majeſtueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom ſera écrit dans les annales de la poſtérité parmi les conquérans ; mais l'on ne rappellera l'hiſtoire de ſon régne, que pour ſe ſouvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainſi ſon orgueil ſera monté juſqu'au ciel, ſa tête aura touché dans les nuées, ſes ſuccès auront égalé ſes deſirs ; & tout cet amas de gloire ne ſera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laiſſera après elle que l'infection & l'opprobre.

Myſtéres. Sermon de la Paſſion de Notre-Seigneur.

L'ambition nous rend la juſtice & la vérité odieuſes. On eſt embarraſſé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, euſſent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cauſe ; on cherche les moyens de s'en débarraſſer ; & loin d'embraſſer avec joie l'occaſion de prêter ſon

miniſtere à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe.

Un ambitieux ne connoît de loix que celles qui le favoriſent. Le crime qui l'éléve eſt pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidéle, l'amitié n'eſt plus rien pour lui, dès qu'elle intéreſſe ſa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît eſtimable qu'autant qu'elle lui eſt utile. Le mérite qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public céde toujours à ſon intérêt propre. Il éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place, il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & par les lumieres d'un autre. Petit Carême Sermon du 1. Dim.

DE LA VANITE'

ADMIRATEURS inſenſés de cette viciſſitude de fantômes, ſur quoi roule tout le ſiécle préſent, Oraiſ. Funebre de M. de Villars.

il faut aux hommes des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux; & ce n'est gueres qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite L'innocence des mœurs, la bonne-foi, l'affabilité, la clémence; l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille & d'uni qui ne donne rien aux spectateurs: les merveilles de la Foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir sçu être autre chose qu'homme de bien; la solemnité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue; & il semble qne l'Orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité & la justice.

Mystères. Second Serm. de la Purific. Lorsque désabusé du monde, on revient des égaremens des passions, on ne revient gueres de la vanité & de l'entêtement du rang & de la naissance, & l'on veut que les titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce

qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au Temple, les marques superbes du nom & des dignités en immortalisent la mémoire ; si l'on éléve des asyles de miséricorde, ces maisons deviennent des monumens publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs ; & les signes de la vanité sont presque toujours la premiere chose qui paroît dans les œuvres saintes. Telle est la foiblesse, des Grands sur-tout. Les hommages obscurs ne plaisent pas ; les œuvres de Religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût, il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel, porte le caractere de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans des œuvres de miséricorde ; mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaisse jusqu'aux ministeres les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, & dans cet abaissement même, on fait sentir qu'on est Grand : on se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humilians de la miséricorde, mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité ; & il semble qu'on ne veut pas

courir le risque de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

Oraison Funéb. de M. le Dauphin.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens. La vie des Princes leur paroît vuide & obscure, & ne les frappe plus, dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embelissent les histoires, & auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes. Les vices éclatans passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siécle. Un Prince qui a toujours préferé le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu; il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats, qui renversent l'ordre des successions & de la nature, qui portent par-tout la misére, l'horreur, la confusion, & qui ne ménent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces; mais qu'il est grand de

n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être. La façon de penſer de la plupart des hommes, eſt là-deſſus digne d'étonnement. Il ſemble qu'on n'auroit plus rien à dire, dès qu'on n'auroit plus à louer que des vertus utiles au bonheur des Peuples & à la tranquillité des Empires; & qu'il nous faut, pour le ſuccès de nos louanges, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres, dès qu'ils ſont capables de les admirer.

Toute notre vie eſt une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous diſtinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conſerve encore le ſouvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons ſacrifiés en rompant avec lui. Nous ſommes flattés qu'on faſſe encore valoir par-là tous les jours notre ſacrifice, & qu'on nous faſſe honneur de ce que nous avons jugé

Myſtères. Sermon du jour de l'Aſſompt.

nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en ſecret au-deſſus des autres, comme ſi nous avions plus donné à Dieu ; comme ſi, plus nous paroiſſons nés pour le monde & pour les plaiſirs, plus il n'avoit pas falu que ſa grace qui nous en a dégouté, fût forte & abondante ; comme ſi les miſéricordes du Seigneur pour nous, pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos miſeres. Ainſi ce qui a été l'occaſion de nos chutes & de nos malheurs, devient ſouvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable : ce qui devroit nous rendre plus miſérables à nos yeux, ne ſert ſouvent qu'à nous inſpirer du mépris pour les autres. Ainſi nous voulons participer en même-tems à la gloire du monde & à la gloire de la vertu ; nous voulons qu'on loue en nous, & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité ; & loin de cacher aux yeux des hommes ce que nous ſommes, nous voulons même qu'ils voyent encore en nous ce que nous ſommes fâchés d'avoir été.

Dans les œuvres de miſéricorde, on

on n'a des yeux le plus souvent que pour les miséres d'éclat, & on veut pieusement mettre le public dans la confidence de ses largesses. On prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher; mais on n'est pas fâché qu'une indiscretion les trahisse: on ne cherchera pas les regards publics; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent; & l'on regarde presque comme perdues, les libéralités qui sont ignorées. Nos Temples & nos Autels n'étalent-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms & les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monumens publics de la vanité de nos peres & de la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Pere céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes? Faut-il que du fond du Sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jetter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si nous ne nous proposons que de lui plaire, pourquoi exposer nos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses Ministres eux-mêmes, dans les fonc-

Mystéres. Sermon du IV. Dimanche.

tions les plus rédoutables du Sacerdoce, paroîtront-ils à l'Autel, où ils de devroient porter que les péchés du peuple, chargés & revêtus des marques de notre vanité? pourquoi ces titres & ces inscriptions, qui immortalisent sur des murs sacrés nos dons & notre orgueil? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? pourquoi graver sur le marbre, qui périra, le mérite d'une action que la charité avoit pû rendre immortelle.

Mystéres Serm. du jour de l'Assomption.

Rien de plus rare que de vouloir sincérement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure; nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance; & jusques dans ces asyles saints, où on a mis aux pieds de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main, le vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat

du monde & de la naiſſance ; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les diſtinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde ; & dans le ſanctuaire meme de l'époux, on ſe fait valoir par d'autres titres que par le titre ſublime de ſon épouſe.

L'Egliſe n'a pas aſſez de priviléges pour ſatisfaire la vanité de ſes bienfaiteurs. Leurs places y ſont marquées dans le ſanctuaire ; leurs tombeaux y paroiſſent juſques ſous l'Autel, où ne devroient repoſer que les cendres des Martyrs. On leur rend même des honneurs qui devroient être reſervés à la gloire du Sacerdoce ; & s'ils ne portent pas la main à l'encenſoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brule ſur ſes Autels. Carême. Serm. du IV. Dimanche.

DE LA JALOUSIE.

TOus les traits les plus odieux ſemblent ſe réunir dans un cœur où domine la jalouſie. Il n'eſt point de baſſeſſe que cette paſſion ou ne conſacre, ou ne juſtifie : elle éteint Petit Car. Serm. du Vendredi Saint.

même les sentimens les plus nobles de l'éducation & de la naissance ; & dès que le poison a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, ou la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & servir l'amertume secrete qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils instrumens de notre passion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. On érige en mérite le zéle qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un ministere infâme dont on rougit tout bas soi-même.

Carême Serm. du Vendredi après les Cendres.

Comme la jalousie a quelque chose de bas & de lâche, & qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, & qui nous la rendent méconnoissable. Mais si nous approfondissons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos

côtés, ont le malheur de nous déplaire ; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer ; que tout ce qui nous passe ou nous égale, nous contraint & nous gêne ; & que pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions & nos espérances.

Petit Carême. S. du Vendredi St.

De toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangéreuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui méne à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite & de la vertu ; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice & à l'obscurité ; & il faut être indigne des regards publics, pour mériter ses égards & son indulgence.

Mystéres. Ser. de la Passion de Notre Seigneur.

On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire

ſur ce qu'ils ont d'eſtimable, & nous le fait mépriſer. On eſt ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conſcience, mieux inſtruite, les juſtifie. Anſi le plaiſir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'eſt jamais parfait, parce qu'on ne ſauroit réuſſir à ſe tromper ſoi-même. On ſe glorifie des autres paſſions. Un ambitieux ſe fait honneur de ſes prétentions & des ſes eſpérances; un vindicatif met ſa gloire à faire éclater ſes reſſentimens; un voluptueux ſe vante de ſes excès & de ſes débauches; mais il y a je ne ſai quoi de bas dans la jalouſie, qui fait qu'on ſe la cache à ſoi-même. C'eſt la paſſion des ames lâches; c'eſt un aveu ſecret qu'on ſe fait à ſoi-même de ſa propre médiocrité; c'eſt un aveuglement qui nous ferme les yeux ſur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne. On eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

Petit Carême Ser. du III. Diman. La jalouſie eſt le vice des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas eſt pour eux une tache qui les flétrit & qui les deshonore. Jaloux des gra-

ces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié & de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret & domestique. Les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus ameres qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison est une maison de deuil & de tristesse, tandis qu'une autre triomphe, & reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques: & peu contens d'être insensibles à la gloire des événemens, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions & des censures.

Tout s'empoisonne entre les mains de la jalousie. La piété la plus avérée, n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite: la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite: la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de

Petit Carême Sermon du Vendredi Saint.

prévention que de vérité : les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fond de médiocrité & d'insuffisance : le zéle pour la Patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire : les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bisarrerie du hasard, plus qu'à la sagesse des mesures : la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, & qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours : c'est lui qui lie les sociétés & les commerces : chacun se cache la plaie secrete de son cœur, & chacun se la communique. On a honte du nom de vice, & l'on se fait honneur du vice même.

Mystéres. Ser. de la Passion de Notre-Seigneur. La jalousie se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le Conseil des Princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la Patrie devroit réunir. On cherche à se détruire aux dépens des affaires & des

néceſſités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur ſource dans les jalouſies particulieres. On oublie tout ce qu'on doit à la Patrie & à ſoi-même ; & il n'eſt plus rien de ſacré pour un cœur que la jalouſie aigrit & infecte. Elle fait de la ſociété un théâtre affreux, où les hommes ne ſemblent paroître enſemble que pour ſe dévorer & ſe détruire, & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres.

Le zéle du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de la jalouſie. Il ſemble qu'on ne craint que pour l'Etat, & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant ſur des ſujets incapables ; mais ce n'eſt pas l'intérêt public qui nous pique, c'eſt la jalouſie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choiſis : les places, où nous aſpirons ne ſont jamais, ſelon nous, données au mérite. La faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroiſſent jamais aller enſemble. On ſe donne pour amateur de la Patrie, & on n'en aime que

Petit Carême Ser. du Vendredi St.

les honneurs & les prééminences : on étale le titre de bon citoyen, & on cache dessous celui de jaloux : on a sans cesse l'Etat dans la bouche, & la jalousie dans le cœur : on paroît contristé quand les évenemens sont malheureux, & ne répondent pas aux vues & aux mesures de ceux qui sont en place, & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la Patrie. Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulieres ; faire échouer des entreprises glorieuses à la Patrie, de peur que la gloire n'en rejallît sur leurs rivaux ; ménager des événemens capables de renverser l'Empire, pour ensevelir leurs concurrens sous ses ruines, & risquer de tout perdre, pour faire périr un seul homme.

DE LA VENGEANCE.

Car. S. du Vendredi après les Cendres.

IL n'est gueres de reconciliations qui changent le cœur, & qui ne

ſoient une fauſſe apparence de retour. On ſe reconcilie pour ceder aux inſtances de ſes amis ; pour éviter un certain éclat déſagréable qu'une guerre déclarée attireroit après ſoi, & qui pourroit retomber ſur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines ſociétés dont il faudroit ſe bannir, ſi l'on s'obſtinoit à vouloir être irreconciliable avec ſon frere. On ſe réconcilie par déférence pour les Grands, qui exigent de nous cette complaiſance : pour ſe faire une réputation de modération & de grandeur d'ame : pour ne pas donner des ſcénes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous : pour couper court aux plaintes éternelles, & aux diſcours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impoſe ſilence.

On voit dans le monde des perſonnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore enſemble certaines meſures de bienſéance qu'on ne peut rompre ſans ſcan-

dale, & néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des sentimens publics & déclarés, d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se detruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens & de son aversion; partager le monde, la Cour, la Ville; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public; & établir cette opinion & ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit se détruire mutuellement; qu'on garde encore, à la vérité, les apparences; mais qu'au fond les intérêts & les affections sont pour toujours & sans retour éloignés: & cependant de part & d'autre on vit dans une réputation de piété, & dans la pratique des bonnes œuvres; & les Ministres de la pénitence qui auroient dû être le juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités & dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leurs querelles, & font que le seul reméde destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir

des apparences du bien, & le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le Légiſlateur des Juifs avoit uſé d'une eſpéce d'indulgence & de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenſes; qu'obligé de ménager la foibleſſe d'un Peuple charnel, & d'ailleurs perſuadé que de toutes les vertus, l'amour des ennemis étoit celle qui coutoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance & de lui preſcrire des bornes. Ce n'eſt pas que pour prévenir de grands excès, il eut eu deſſein d'en autoriſer de moindres, cette loi, comme toutes les autres, avoit ſa ſainteté, ſa bonté, ſa juſtice; mais c'étoit plutôt un établiſſement de police, qu'une régle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat; mais elle ne touchoit point au cœur, & n'alloit pas juſqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y propoſoit ſeulement, ou d'arrêter l'aggreſſeur en le ménaçant de la même peine dont il auroit affligé ſon frere, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offenſé, en lui laiſſant

craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'expoſoit à ſouffrir lui-même le ſurplus de ſa vengeance.

Des hommes qui ne laiſſent paroître aucun ſigne de piété, ſe réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis; & eux qui ne ſauroient ſe vaincre ſur les devoirs les plus aiſés de la vie chrétienne, paroiſſent des héros dans l'acompliſſement de celui-ci, le plus difficile de tous. C'eſt que ce ſont des héros de la vanité, & non pas de la charité: c'eſt qu'ils laiſſent de la réconciliation, ce qu'elle a d'héroïque & de pénible devant Dieu, qui eſt l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre ennemi, & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui eſt une apparence de modération, & une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

La morale des Philoſophes avoit mis le pardon des offences au nombre des vertus; mais c'étoit un précepte de vanité plutôt qu'une regle de diſcipline. C'eſt que la vengeances leur ſembloit traîner après elle je ne ſais quoi de bas & d'emporté,

qui eût défiguré le portrait & l'orgueilleuse tranquilité de leur Sage : c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance, & l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous avoient nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser.

DE L'AVARICE.

L'AVARE n'amasse que pour amasser ; ce n'est pas pour fournir à ses besoins ; il se les refuse. Son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vûes, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, & il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable panchant dont il est possédé : car tel est le caractere de cette honteuse passion, de se manifester de

Tome III. des Conf. De la Compassion des pauvres.

tous les côtés, de ne faire au-dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractere, & de n'être un mystere que pour celui seul qui en est possedé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences ; ou les cache aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche autant qu'il est en soi les ténébres ; mais pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à decouvert ; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, & pour ainsi dire sur son front.

L'âge & les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions ; au lieu que l'avarice semblent se ranimer & reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout ces amas sordide doit disparoître, & nous être enlevé, plus on s'y attache ; plus la mort approche, plus on couvre des yeux son misérable tréſor, plus on le regarde comme une précaution

précaution nécessaire pour un avénir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame; & elle se nourrit & s'enflamme par les remédes mêmes qui guérissent & éteignent toutes les autres. On a vû des hommes dans une décrépitude où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur ame, un reste de sensibilité, & pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion: elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens, la regarder encore; & l'infortuné qui meurt, jetter encore des regards mourans qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

DE L'AMOUR-PROPRE.

COMME nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien ce que nous avons: nous nous épuisons en vûes, en prétentions, en projets, en mesures: nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre: ce qui nous manque nous inquiéte plus que ce que nous possedons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déja fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'éten-

dre, nous découvrons de ce nouveau point de vûe, de nouveaux païs & des eſpaces immenſes qui raniment nos prétentions. Plus nous nous élevons, plus nos vûes s'étendent; plus nous nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos deſirs, quand nous y ſommes arrivés, n'eſt plus que la voie qui nous conduit à d'autres; & notre état préſent n'eſt jamais celui qui nous plaît. La deſtinée que Dieu nous fait, n'eſt jamais celle que nous nous faiſons à nous-mêmes. Nous ſommes ingénieux à nous rendre malheureux, nous conjurons ſans ceſſe contre notre propre repos; & pour nous dégouter d'un bien que nous avons long-tems déſiré, il ſuffit que la Providence nous l'accorde.

Si nous ſommes dans l'affliction, nos peines nous paroiſſent toujours exceſſives, par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes; & c'eſt la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos ſouffrances. Nos pertes ne deviennent ſi douloureuſes, que par nos attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; on n'eſt vive- Avent. Ser. du II. Dimanc.

ment affligé, que lorsqu'on est vivement attaché ; & l'excès de nos afflictions, est toujours l'excès de nos amours injustes. Tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours ; cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même-tems qu'elle autorise nos murmures. Nous ne voulons jamais ressembler aux autres ; nous trouvons une maniere de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espéce. Nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes ; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous ; nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi nous, qui ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en

faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs ; que tous les événemens s'accommodassent à nos vûes ; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls : nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événemens qui nous environnent ; & tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos espérances, nous aigrit & nous révolte.

Comme notre amour propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vûes & à nos lumieres dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation & sa censure. Nous voudrions que les places & les dignités fussent dispensées à notre gré ; que nos vûes & nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déja des-

tinées ; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, & nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, & nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage. Les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent, & qu'on nous ravit injustement ; tout ce qui brille au-dessus où à côté de nous, nous éblouit & nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiéte, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissemens qu'ils reçoivent, sont comme des opprobres qui nous humilient : nous tournons contre nous ce qui leur est favorable ; & peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous

faisons encore une infortune du malheur d'autrui.

DE L'INJUSTICE.

L'Homme injuste né dans la boue & dans l'obscurité, & que ses rapines & ses vexations ont tiré de la poussiere, & comblé ensuite d'honneurs & de richesses, se méconnoît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, & de se reprocher tout bas les bassesses & les crimes auxquels il en est redevable ; il la rend encore plus odieuse, par sa fierté & par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur & une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers & piquans, pour ceux que son crédit & sa fortune forcent d'avoir recours à lui ; & s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge & la mauvaise-foi à l'insolence, & achever d'accabler de douleur les malheureux, en ren-

Paraphr. du Psaume XI.

dant leurs sollicitations & leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses, leurs plaintes ne leur attirent que des injures & des imprécations : sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter & les maudire ; & il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité & de bonne-foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent est à sa bienséance ; si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveur des Grands, il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre : il prodigue pour cela en secret ses biens & ses trésors ; il met des hommes puissans d'intelligence avec lui ; & s'il paroît se reposer & ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus ; que la perte de l'innocent est sûre, & qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

L'injuste a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre, pour trouver le

le tems de l'opprimer. C'eſt un lion caché à l'entrée de ſa caverne, qui attend ſa proie avec impatience. Comblé & jamais raſſaſié de richeſſes, il regarde de tous cotés pour découvrir des hommes déſtitués de tout crédit, & qu'il puiſſe opprimer plus sûrement ſans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent ſous ſes yeux; quelque médiocrement partagés qu'ils ſoient des biens de la fortune, ils en ont encore aſſez pour irriter la ſoif de ce lion altéré du ſang des pauvres. Il lui ſuffit qu'ils ſoient ſans appui & ſans défenſe; ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en ſecret, & ils deviennent ſa proie.

Les hommes ſont ſi corrompus, que le deſir d'amaſſer peupleroit la terre de tyrans, ſi une chute ſoudaine, ſi l'écroulement fatal & imprévu de toute leur fortune, ſi un coup frappé par une main inviſible, ne jettoit l'épouvante & la conſternation parmi leurs imitateurs, & n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-deſſus de nous un Etre ſuprême qui préſide aux choſes de la terre. Le monde ne ſeroit bientôt plus

qu'un cahos informe, par le bouleverſement général qu'ils y cauſeroient. Ils en banniroient toute bonne-foi, toute ſureté, toute pudeur, & les ſeuls crimes qu'il ne commettroient point, ce ſeroit ceux qu'ils ſe trouveroient dans l'impuiſſance de commettre. Mais lorſque ſortant de tems en tems de ſon ſecret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, & qu'abbatant ces têtes altieres qui s'élevoient dans les nues, comme pour aller l'outrager juſques dans ſa demeure ſainte, il agit en maître & en ſouverain; alors, le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de malfaire, en ſuſpend du moins les effets: il craint que la foudre qui gronde encore, ne vienne le fraper à ſon tour.

L'homme injuſte, ſent-il qu'il ſeroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ſes freres? il a recours à la ruſe; il n'en eſt aucune dont il ne s'aviſe. Les plus baſſes, les plus indignes ſont employées ſans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ſes deſſeins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le

malheureux, & à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces, & par tous les semblans de l'amitié; il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur & un asyle; il les leurre de mille apparences frivoles: s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ses promesses, & rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, & qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur & d'humanité: ce n'est plus qu'un maître cruel & farouche, qui se croit tout permis sur son esclave; il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir; il l'écrase, & rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.

DE L'ADULATION

Avent Ser. de l'Epiphanie.

SI nous voulons nous suivre nous-mêmes dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens ; nous verrons que tous nos discours, & toutes nos démarches ne sont que des adoucissemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire ; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus deplorables ; & comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Petit Careme Sermon de la Purific.

Les Grands veulent être applaudis ; & comme l'imitation est de tous les applaudissemens le plus flatteur & le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler. Ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de

leurs vices ; & ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Est-il étonnant que les hommes injustes & dissolus oublient Dieu dans la prospérité ? Tout ce qui les environne, les séduit & les endort par des adulations éternelles. Leurs desirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles & mercénaires. On donne à leurs vices les plus crians, les noms respectables de la vertu. Ils se croyent tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Ils s'applaudissent eux-mêmes de leurs passions, & jouissent paisiblement de leur erreur : ils aiment à être séduits ; & la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, & qui peuvent se l'attirer par des récompenses. Paraphr. du Ps. IX.

Quiconque flatte ses maîtres, les trahit. La perfidie qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier Petit Carême. Sermon du I. Dim.

hommage qu'on leur doit. Il n'y a pas loin de la mauvaise-foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, & qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être destinée à l'adulation. La sureté publique doit suppléer aux loix qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices : car il est aussi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur personne sacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité, puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Avent. Serm. de l'épipha. Tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du desir de parvenir, comme des seuls panchans qui font le grands hommes. Nous flattons son orgueil, nous allumons ses desirs par des espérances & par des prédictions flatteuses & chimériques, nous nourrissons l'erreur de son imagination,

en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général, plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, & que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie, & sa conscience.

Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colere; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes. Nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi. Nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner; mais nous n'osons pas ajouter que le premier dégré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables. Nous jettons habilement un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens & de

leurs ſervices ; & par nos menagemens injuſtes, nous aigriſſons ſa paſſion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand ſur ſes rivaux.

Devant un prodigue, ſes profuſions ne ſont plus, dans notre bouche, qu'un air de généroſité & de magnificence, Devant un avare, ſa dureté & ſa ſordidité ne ſont plus qu'une ſage modération, & une bonne conduite domeſtique. Devant un Grand, ſes préjugés & ſes erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On reſpecte ſes paſſions comme ſon autorité, & ſes préjugés deviennent toujours les nôtres.

Petit Carême. Sermon du I. Dimanc. Les conſeils agréables ſont rarement des conſeils utiles ; & ce qui flatte les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets. Par l'adulation, les vices des Grands ſe fortifient ; leurs vertus mêmes ſe corrompent : & quelle reſſource peut-il reſter à des paſſions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue,

puiſque ceux-mêmes que l'on cenſure, trouvent encore au-dedans de nous, non-ſeulement des panchans, mais des raiſons même qui les défendent ? Nous nous faiſons à nous-mêmes l'apologie de nos vices ; l'illuſion peut-elle ſe diſſiper, lorſque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

C'eſt ſervir à la gloire du Prince, que de ne pas ſervir à ſes paſſions. Il eſt beau d'oſer s'expoſer à ſon indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Et ſi les Princes peuvent compter ſur un ami fidéle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont aſſez aimé pour avoir eu le courage d'oſer quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudiſſent ſans ceſſe ſont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne ſe joint point aux adulations publiques, doit leur être reſpectable. Mais cet héroïſme de fidélité eſt rare dans les cœurs. Telle eſt la deſtinée des Souverains ; la même puiſſance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend auſſi les amis plus rares. Petit Carême. Sermon du Vend. St.

L'eſprit du monde n'eſt qu'un com-

Tome I. des Conferen. De la fuite du Monde.

merce de soupleſſes, d'égards, de complaiſances, d'attentions, de ménagemens. Il faut n'avoir point de ſentimens à ſoi, penſer toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort: avoir des ſuffrages toujours prêts, pour ainſi dire, & n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir ſourire à une impiété, applaudir à une obſcénité finement enveloppée, accoutumer ſes oreilles aux traits les plus vifs & les plus cruels de la médiſance, donner des éloges à l'ambition & à l'envie de parvenir. Enfin quand on veut vivre dans le monde, il faut penſer, ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, & ſans s'en appercevoir ſoi-même, dans les prejugés, dans les excuſes, dans les vaines raiſons dont les gens du monde ſe ſervent pour juſtifier leurs abus. A force de les frequenter, on ne les trouve plus ſi coupables; on devient même l'apologiſte preſque de leur molleſſe, de leur oiſiveté, de leur faſte, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalouſies; on s'accoutume de donner, comme le mon-

de, à toutes les passions des noms adoucis : & ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains ; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de moderation, d'élevation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable ; & à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès & de dureté, propre seulement à éloigner du bien, & à rendre la piété odieuse & mépriſable. Ainsi par reconnoissance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs & tous les hommages dus à la prudence : on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus estimables ; on fait plus de grace à ses vices, depuis qu'il a metamorphosé lui-même nos vices en vertus.

Un seul sujet fidéle décide souvent de la felicité d'un régne, & de la gloire du Souverain ; & il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire. En effet, l'adulation enfante l'or- Petit Carême Sermon du 1. Dimanch.

gueil, & l'orgueil eſt toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avoit donnés. Il change en ſources de vices, des panchans qui étoient en eux des eſpérances de vertu. Le courage dégenere en préſomption. La majeſté qu'inſpire la naiſſance, qui ſied ſi bien au Souverain, n'eſt plus qu'une vaine fierté qui l'avilit & le degrade. L'amour de la gloire qui coule en eux avec le ſang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité inſenſée, qui voudroit voir l'univers entier à leur pieds; qui cherche à combattre ſeulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, & qui loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élevation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité

pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puérils de l'enfance.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincerité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hommes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voyent jamais que l'art & la ſurface. Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Quel fleau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des Petit Carême Sermon du I. Dim.

piéges à leur innocence ! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité ! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux ramenent bientôt la paix & l'abondance ; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes ; les gemiſſemens le plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable ; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebellion & la mauvaiſe volonté qui refuſe de ſe ſoumettre.

Petit Carême Sermon de la Purific. Si un amour outré de la gloire enyvre les Princes, tout leur ſouffle la déſolatïon & la guerre. Alors, que

de Peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs ! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens ; leur repentir tout seul pourroit-il désarmer la colere du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles & de malheurs sur la terre ! Si l'amour du plaisir l'emporte en eux sur la gloire, tout sert alors à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilité les succès, tout en réveille les desirs, tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profanes la chantent & l'embellissent, les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talens destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre & à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice.

La Religion toute seule forme des hommes véritables & sinceres ; des hommes qui sont trop touchés des égaremens des Grands pour y applaudir. Ils desirent trop vivement leur salut, pour devenir par des con-

Carême. Sermon du Mardi de la III. semaine.

ſeils flatteurs les complices de leur perte. Ils peuvent bien ſe taire, car il n'eſt pas toujours tems de parler ; mais ils ne ſauroient parler que pour rendre gloire à la vérité ; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſemens artificieux qui le juſtifient. Les Grands apprennent de leur bouche, ce que cette foule d'adulateurs qui les environne leur laiſſe ignorer : eux ſeuls oſent leur contredire, & prendre le parti de la vérité contre eux, parce qu'eux ſeuls ne craignent pas de ſe rendre moins agréables, pourvu qu'ils ſe rendent plus utiles : eux ſeuls n'étudient pas les panchans des Grands pour y accommoder lâchement leurs ſuffrages ; mais ils étudient leurs devoirs pour y ramener leurs panchans, parce qu'eux ſeuls aiment plus leur perſonne que leur élévation, & ſont plus touchés de leur ſalut que de leurs bienfaits.

Petit Carême. Sermon du I. Dim. Les Princes naiſſent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur ſang. La naiſſance nous les donne tels qu'ils devroient être, l'adulation toute ſeule les fait tels

tels qu'ils sont. Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité ; eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devroient connoître. Ils envoyent des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés, & personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur Royaume propre. Les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laissent plus d'accès à la vérité ; ainsi le Souverain est seul étranger au milieu de ses peuples. Il croit manier les ressorts les plus secrets de l'Empire, & il en ignore les événemens les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques, on le joue à force de le respecter ; il ne voit plus rien tel qu'il est, tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

DE LA DISSIMULATION.

Carême. Sermon du Vendredi de la I. semaine.

RIEN ne couteroit plus à l'homme, que de se montrer tel qu'il est. Comme l'orgueil est le premier de nos panchans, & que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fond de dissimulation sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans presque toutes nos actions le personnage d'un autre, & ce qui paroît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme; né orgueilleux & misérable, il ne peut paroître grand, qu'en ne se montrant pas tel qu'il est; & le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Carême. Sermon du lundi de la sem. de Passion.

Nous entendons quelquefois ceux qui occupent des grand places, se plaindre des agitations infinies, insé-

parables de leurs emplois ; soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille & privé, & redire sans cesse, qu'il seroit tems enfin de vivre pour soi, après avoir vécu si long-tems pour les autres. Mais ce ne sont-là que des discours. Ils paroissent gémir sous le poids des affaires, mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement le poids du loisir & d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois, ils en employent l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité. Ils voudroient paroître supérieurs à la fortune, & ils ne le sont pas au moindre revers, & au plus léger refroidissement qui les menace.

DE LA MÉDISANCE.

Careme. Sermon du Lundi de la IV. Sem.

LA médisance est un vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser ; cependant c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-

même, & à qui le monde & la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'eſt pas que le caractere du médiſant ne ſoit odieux devant les hommes; mais on ne comprend dans ce nombre, que certains médiſans d'une malignité plus noire & plus groſſiére qui médiſent ſans art & ſans ménagement, & qui avec aſſez de malice pour cenſurer, n'ont pas aſſez de cet eſprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur eſt un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce ſa fureur ſur le bon grain comme ſur la paille, ſur le profane comme ſur le ſacré; qui ne laiſſe par tout où il a paſſé que la ruine & la deſolation; qui creuſe juſques dans les entrailles de la terre, & va s'attacher aux choſes les plus cachées; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment ſi précieux & ſi brillant; qui noircit ce qu'il ne peut conſumer, & qui ſait plaire & briller quelquefois avant que de nuire. Il eſt une ſorte de médiſans qui condamnent la médiſance, & qui ſe la permettent; qui déchirent ſans égards leurs freres, & qui s'applaudiſ-

ſent encore de leur modération & de leur réſerve ; qui portent le trait juſqu'au cœur ; mais parce qu'il eſt plus brillant & plus affilé, ne voyent pas la playe qu'il a faite.

La médiſance eſt un aſſemblage d'iniquité ; une envie baſſe, qui bleſſée des talens ou de la proſpérité d'autrui, en fait le ſujet de ſa cenſure, & s'étudie à obſcurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguiſée, qui répand ſur ſes paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face & déchire en ſecret ; une légéreté honteuſe, qui ne ſait pas ſe vaincre & ſe retenir ſur un mot, & qui ſacrifie ſouvent ſa fortune & ſon repos, à l'imprudence d'une cenſure qui fait plaire ; une barbarie de ſang froid, qui va percer un frere abſent ; une injuſtice où nous lui raviſſons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos cenſures portent toujours ſur certaine perſonne en particulier, & que nous ne nous délaſſons jamais plus agréablement, & avec plus d'eſprit, que lorſque nous rappellons ſes défauts ? Ne ſeroit-ce point une jalouſie ſecrete ?

Ses talens, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation ne nous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts ? Le trouverions-nous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de nous ? Serions nous si aises de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux ? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgent ? qu'ailleurs nous excusons tout, & qu'ici tout s'envenime dans notre bouche ? Nous assurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler ; je le veux, mais n'y auroit-il pas peut-être dans nos satyres des motifs encore plus bas & plus honteux ? N'affectons-nous pas de censurer notre frere devant un Grand qui ne l'aime pas ? Ne voulons-nous pas faire notre cour, & nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris ? Ne sacrifions nous par sa réputation à notre fortune ; & ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les Grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aver-

sions injustes; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur deplaît.

Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles, où la réputation de leurs freres est déchirée sans pitié; leur vertu même n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, & les traits les plus sanglans portent sur les plus vertueuses. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté, & qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisoient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infames, pour y voir d'autres hommes qui se faisoient des plaies mortelles, & s'entredonnoient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare! il faut qu'il en coute le sang & la réputation à leurs freres pour les délasser; & celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté & de succès, est celui qui emporte les suffrages publics, & les acclamations de ces assemblées d'iniquité. Paraphr. de Ps. XV.

Carême. Serm. du Lundi de la IV. sem.

La médisance est un mal inquiet, qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cours & dans les villes, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines & des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordre & de confusion; par-tout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse. C'est une source pleine d'un venin mortel, tout ce qui en part est infecté, & infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissemens malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvemens, ses regards, tout a son poison, & le répand à sa maniere.

Le monde familiarisé avec le crime, & qui à force de voir les crimes les plus crians devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légeres les médisances qui roulent sur les foiblesses les plus criminelles & les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage, ne sont plus un décri formel, & une flétrissure essentielle; ce sont des discours de dérision & de plaisanterie. Accuser un courtisan

courtisan de perfidie & de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur ; c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse. Rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincere, ce n'est pas outrager Dieu dans ses Saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, & qui nous attirent ou la disgrace du maître, ou la perte des biens & de la fortune, tout le reste paroît leger, & devient le sujet ordinaire des entretiens & des censures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque chose du nôtre aux vices que nous censurons ; nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils sont. Nous mêlons au récit que nous en faisons, la malignité de nos conjectures ; nous les mettons en un certain point de vûe, qui les tire de leur état naturel. Nous embellissons notre histoire ; & pour faire un héros ridicule qui plaise, nous le faisons tel qu'on le souhaite, & non pas tel qu'il est en effet.

L'orgueil qui n'aime point la dépendance, se dedommage toujours en trouvant des foiblesses & des dé-

fauts dans ceux auſquels il eſt forcé d'obéir. Plus ils ſont élevés, plus ils ſont expoſés à nos cenſures; la malignité même eſt bien plus éclairée à leur égard, on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui ſont les plus accablés de leurs bienfaits, ou les plus honorés de leur familiarité, ſont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections & leurs vices; outre le devoir ſacré du reſpect qu'on viole, on ſe rend encore coupable du crime lâche & honteux de l'ingratitude.

Les confidens infortunés auſquels le médiſant révele les fautes d'autrui, en ont bientôt, à leur tour, inſtruit pluſieurs autres; qui de leur côté ne regardant plus comme un ſecret ce qu'ils viennent d'apprendre, en inſtruiſent les premiers venus. Chacun en les rediſant y ajoutera de nouvelles circonſtances; chacun y mettra quelque trait envenimé de ſa façon; à meſure qu'on le publiera, ils croîtront, ils groſſiront: ſemblable à une éteincelle de feu, qui portée en différens lieux par un vent impétueux, embraſe les forêts & les campagnes: telle eſt la deſtinée de la

détraction. Ce que nous avons dit en secret n'étoit rien d'abord, & paroissoit étouffé & enseveli sous la cendre ; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractere de son esprit & de sa malignité lui représentera comme vraisemblable. La source sera presque imperceptible : mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province ; & ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrette & imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse un décri formel & public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle. Irons-nous nous opposer au déchaînement public, & chanter tout seuls ses louanges ? Mais on nous prendra pour des nouveaux venus qui ignorons ce qui se passe dans le monde, & nos louanges venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires.

Le ſcandale de la médiſance eſt un ſcandale qui nous ſurvivra. Les hiſtoires ſcandaleuſes des cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des Ecrivains laſcifs ont fait paſſer juſqu'à nous, les ſatyres, les déréglemens des cours qui nous ont précedés; & il ſe trouvera parmi nous des auteurs licencieux, qui inſtruiront les âges à venir des bruits publics, des événemens ſcandaleux, & des vices du nôtre.

DE LA VOLUPTE'.

Oraiſ. Funebre de M. de Villeroy.

LE renoncement à la volupté n'eſt ſouvent qu'un de ces mérites que donne la vieilleſſe, qu'une de ces régularités tardives, qui ſont les aſſortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur; qui parent les débris du corps, au-lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienſéance que de grace, & qui n'ont preſque de la vertu, que la ſeule impuiſſance d'être encore des vices.

Panég. de St. Agnes.

La volupté ſe cachoit autrefois; elle fait gloire aujourd'hui de ſe don-

ner en spectacle ; c'étoit autrefois une œuvre de confusion & de ténébres, elle affecte aujourd'hui la lumiere, & semble chercher effrontement le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur deshonneur & leur ignominie ; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas ; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége ; déchirer elles-mêmes sans pudeur, le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le déréglement ; & prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siécles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air, l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégout à ceux à qui elle s'efforce de plaire, & le nom de la pudeur, devenu un nom de mépris & de risée.

Quels troubles n'ont point excité de tout tems les desirs impurs de la chair ! l'homme ne se souvenant plus Avent. Serm. du jour de Noel.

de l'excellence de sa nature, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses panchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels. Un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une espéce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré, pour mettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il par répandu sur la terre? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vû armer les Peuples contre les Peuples, les Rois contre les Rois, le sang contre le sang, les freres contre les freres:

porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'Univers entier ? les ruines des villes, les débris des Empires les plus floriſſans, les Sceptres & les Couronnes renverſés ? devenoient les monumens publics & lugubres que chaque ſiecle élevoit, pour conſerver, ce ſemble, aux âges ſuivans, le ſouvenir & la tradition funeſte des calamités dont ce vice n'avoit ceſſé d'affliger le genre-humain. Il devenoit lui-même un fond inépuiſable de troubles & de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors ſans meſure. Il promettoit la paix & les plaiſirs ; mais les jalouſies, les ſoupçons, les fureurs, les excès, les dégouts, les inconſtances, les noirs chagrins marchoient toujours ſur ſes pas ; juſques-là que les loix, la Religion, l'exemple commun l'autoriſant, le ſeul amour du repos, dans ces ſiécles même de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de ſages.

En vain le monde a donné des noms ſpécieux à la volupté ; en vain l'uſage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des Carême Sermon du Vend. de la II. ſemaine.

ſentimens, & par tout l'art d'une poéſie laſcive, en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens à des apologies criminelles de ce vice ; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel, que les ſcénes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux, c'eſt la paſſion des héros, c'eſt la foibleſſe des grandes ames ; au ſortir de là, c'eſt-à-dire, dans la vérité & dans la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui deshonore l'homme, c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde.

Panégyrique de Ste. Agnès. Nous regardons le déréglement comme une deſtinée de l'âge ; nous pardonnons le vice aux premieres mœurs. Il ſemble qu'il y a une ſaiſon pour les paſſions, & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorſqu'un âge plus avancé nous en fait une néceſſité, ou du moins une bienſéance. On dit tous les jours qu'il faut paſſer quelque choſe à l'âge. La ſaiſon des périls eſt-elle donc celle où il faut le moins les craindre ? Les paſſions plus

vives nous autoriſent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume ? D'ailleurs, nos paſſions finiſſent-elles avec la jeuneſſe ? les premiers déréglemens ne laiſſent-ils pas un fond de foibleſſes qui ſemblent ſe fortifier avec les années ? Et la fragilité d'une vieilleſſe criminelle. n'eſt-elle pas preſque toujours le fruit & la punition de la licence des premieres mœurs ? Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorqu'elle n'en eſt plus que la riſée ou le dégout ? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient ? Ne ranime-t-elle pas encore un viſage flétri & ſuranné, par des artifices qui rappellent plus ſes années que ſes attraits ? Ne ſe donne-t-elle pas encore une jeuneſſe empruntée qui ne trompe que ſes yeux ſeuls ? N'arrache-t-elle pas peut-être des aſſiduités criminelles qu'elle ne ſauroit plus mériter ? des choix honteux ne deviennent-ils pas la reſſource de ſon indigne foibleſſe ? Et l'âge en changeant ſes traits, a-t-il changé quelque choſe à la honte de ſon caractere ?

Que peut-on refuſer à la volupté,

Panég. de St. Jean-Baptiſte.

lorſqu'une fois elle s'eſt rendue maîtreſſe d'un cœur, & qu'on en eſt devenu l'eſclave ? L'honneur, la raiſon, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige ; ce ſont de foibles moniteurs, rien n'eſt écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuſte, onéreuſe au peuple, & dommageable à l'Etat : en vain ſa place, ſa conſcience, ſa reputation l'en détournent ; ſi c'eſt la volupté qui demande, tout cede, & on eſt ſûr d'obtenir. Qu'on ſollicite auprès d'un Grand la diſgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le merite fait tout le crime auprès de nous : en vain le public va ſe récrier contre cette injuſtice, dès que la volupté le demande, on eſt bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une perſonne aimée : en vain ſes talens, ſes ſervices, ſa probité parlent pour lui ; en vain l'Etat ſouffrira de ſon éloignement, c'eſt la volupté qui le démande, il faut qu'il ſoit ſacrifié, & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en ſacrifiant un ſerviteur fidele & utile à l'Etat, que

de contriſter un moment l'objet honteux de ſa paſſion. Mais d'un autre côté, qu'on lui propoſe un ſujet indigne, ſans vertu, ſans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité bleſſeroit la bienſéance publique; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans, dès que la volupté le déſigne. Que l'Etat périſſe entre ſes mains, que le gouvernement en ſoit deshonoré, que les Etrangers s'en moquent, que les ſujets en murmurent; la volupté le portera au faîte des honneurs, & ne craindra point d'augmenter par la ſingularité & l'injuſtice de ce choix, l'éclat & le ſcandale du vice.

Il faut acheter le plaiſir impur au prix des meſures les plus gênantes ou ſi une ſeule vient à marquer, tout eſt perdu. Il faut ſoutenir les diſcours publics & les murmures domeſtiques, ſoutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui nous captive; ſoutenir nos devoirs, nos bienſéances, nos intérêts toujours incompatibles avec nos plaiſirs; ſe ſoutenir ſoi-mê-

Carême. Sermon du Vend. de la II. ſemaine.

me contre soi-même. Les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant & d'agréable ; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que sur des fleurs ; les premieres fureurs de ce vice sur-tout enyvrent la raison, & ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misére ; les idées qu'on se fait alors de la passion, sont encore nobles & flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discretion, l'honneur, la bonne-foi, la distinction du merite, la destinée des panchans ; tout flatte encore la vanité. Mais la passion un peu refroidie, mais le plaisir injuste approfondi, mais les prémiers égards affoiblis par la familiarité & le long usage, mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux, viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégouts, les infidélités, les fureurs.

Petit Carême Ser. du 3. Dim. Un Grand voluptueux est plus à plaindre & plus malheureux, que le

dernier & le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à assouvir son injuste passion, & tout ce qui l'assouvit, la reveille. Ses desirs croissent avec ses crimes; plus il se livre à ses panchans, plus il en devient le jouet & l'esclave. Sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ses propres cendres. Les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, & sa satiété fait elle-même son supplice. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses desirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à desirer, le laissent tristement avec lui-même. L'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vuide; & plus il en goûte, plus ils deviennent tristes & amers.

On se rejette sur le tempérament pour excuser ses foiblesses. C'est un malheur, dit-on d'être né d'une certaine façon : on ne peut se faire un cœur à son gré; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une ame tendre & sensible. Nous trouvons en nous des panchans auxquels on peut à la vérité se refuser quelque tems; mais dont il n'est pres- Paneg. de Ste. Agnes.

que pas possible de fuir toujours la destinée.

Mais quel est le crime qui ne devienne par-là digne d'excuse ? Tous les crimes les plus affreux ne suppose-nt-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables des panchans qui les y portent ? Le vice cesse-t-il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui ? Seroit-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ?

Carême. Sermon du Vend. de II. sem. Tel est le caractere de la volupté ? elle repand un nuage épais sur la raison. Des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur sagesse ; tous les principes de conduite sont effacés en un instant On se fait une nouvelle maniere de penser, où toutes les idées communes sont proscrites ; ce n'est plus la lumiere & le conseil, c'est un panchant impétueux qui décide & qui regle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on se doit à soi même ; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalou-

ſes ; & tandis quon ſe donne en ſpectacle au public, ſeul on ne ſe voit par ſoi-même.

Qu'eſt-ce que le tempérament qui diminue à nos yeux l'horreur de nos crimes ? C'eſt un long uſage de déréglement, qui nous l'a rendu comme néceſſaire ; c'eſt un cœur ſubjugué par les paſſions, & pour qui l'occaſion devient toujours une chute ; c'eſt une fragilité honteuſe, toujours ſûre de périr dès qu'il faut réſiſter ; c'eſt une volonté livrée au crime, & qui à force de ſecouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienſéances. Paneg. de Sainte Agnès.

Si nous approfondiſſions l'hiſtoire des familles ; ſi nous allions juſqu'à la ſource de leur décadence ; ſi nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les titres & les biens ont paſſé en des mains étrangeres ; ſi nous remontions juſqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de ſa poſtérité, nous en trouverions l'origine dans la volupté. Nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue ſuite de malheurs qui ont affligé ſes deſcendans. Et ſans Carême. Sermon du Vend. de II. ſem.

en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? Combien de maisons à demi éteintes, voyent tous les jours finir dans les débauches, & dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, & toute la gloire des titres qu'une longue suite de siécles avoit amassés sur leur tête, & qui avoient causé tant de sang & de travaux à la vertu de leurs ancêtres.

Panég. de Saint Agnès. De quoi n'est pas capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la possède & qui la captive ? Quel courage, quelle force, quels sacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion ; on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées, capables de tenter les plus grandes entrépriſes, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur séxe un courage au-dessus de l'homme ; & qui en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité & la foiblesse.

Il

Il y a dans la volupté je ne sai quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait qu'on se reproche sans cesse à soi-même sa propre foiblesse, & qu'on rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui nous accable. Tel est le caractere de ce vice, de laisser dans le cœur un fond de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrete sur tous ses plaisirs. Le charme fuit & s'envole, la conscience ne peut plus se fuir elle-même! on se lasse de ses troubles; & on n'a pas la force de les finir; on se dégoute de soi-même, & on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, & on se retrouve par-tout. Les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides & fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable, & le fond de toute la vie criminelle. Carême. Sermon du Vendr. de la II. sem.

Qu'est-ce que les occasions qui nous séduisent? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature nous a pourvus? mais c'est cela même qui devroit rendre nos attentions plus ri- Paneg. de Ste Agnès.

goureuſes. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuſe, lorſqu'on les tourne contre lui ? N'y a-t-il que le rebut du monde qui ſoit propre à ſervir Dieu ? De plus, n'ajoutons-nous pas aux graces de la nature, un art dangereux qui les rend funeſtes aux autres & à nous-mêmes ? N'aſſure-t-on pas le ſuccès de ſes déplorables appas, par des ſoins qui ſont déja un crime pour nous, avant que d'être un ſujet de chute pour les autres ? Ne faiſons-nous pas même peut-être ſuppléer aux talens que la nature nous a refuſés, une effronterie qui porte toujours un poiſon plus ſûr dans les cœurs, que toutes les graces d'une beauté chaſte & pudique ? Et n'arrache-t-on pas, par des avances honteuſes, des deſirs criminels, où à peine auroit-on trouvé de ſimples regards.

DE L'AMITIE'.

Carême. Sermon du Vendredi apres les Cendres.

LEs trois principes les plus communs, qui lient les hommes les uns avec les autres, & qui forment

toutes les unions & les amitiés : ſont le goût, la cupidité & la vanité. Le goût ; on ſuit un certain panchant de la nature, qui nous faiſant trouver en quelques perſonnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être auſſi plus de complaiſance pour nos défauts, nous lie à elles, & fait que nous trouvons dans leur ſociété une douceur qui ſe change en un ennui avec le reſte des hommes. La cupidité ; on cherche des amis utiles. Ils ſont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent néceſſaires à nos plaiſirs ou à notre fortune. L'intérêt eſt un grand attrait pour la plupart des cœurs ; les titres qui nous rendent puiſſans ſe changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables ; & l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment.

La vanité ; des amis qui nous font honneur, nous ſont toujours chers. Il ſemble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la diſtinction qu'ils ont dans le monde. Nous cherchons à nous parer, pour ainſi dire, de leur réputation ; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous

nous honorons de leur societé, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos semblables.

Oraison Funeb. du Prince de Conti.

Il est des Grands qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bisarreries de l'humeur au reste des hommes; & renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

Les Princes & les Grands connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié, & ne savent pas goûter le plaisir d'être aimés Ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié; ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs; le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse. Leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne. Ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs. Ils savent se faire aimer, ils

n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

La grandeur ne manque gueres d'adulations; mais les Grands manquent souvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux. L'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, ce doux lien de la societé, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux. Aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes on ne les aime que pour soi. Oraison Funeb. de M. de Villeroy.

L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prevenus que les hommes leur doivent tout, ils croyent eux mêmes ne leur rien devoir, & que c'est assez payer leurs empressemens, que de les souffrir. L'amitié plus sincére, & dès-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec & aride: leur attachement même & leur confiance n'est qu'un goût passager qui les gêne & les ennuie bientôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vi- Oraison Funeb. de Madame.

vant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs, leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Tous les autres biens nous les devons à la fortune ou à la naissance; le plaisir de l'amitié, nous ne le devons qu'à nous mêmes.

DE L'INCREDULITE'.

Avent. Serm. de la Touss.

VIVRE sans Dieu, sans culte, sans principes, sans espérances; croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures ne sont que des noms; regarder tous les hommes comme ces figures viles & bisarres qu'on fait parler & mouvoir sur un théâtre comique, & qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs; se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard, & la possession éternelle du néant: ces pensées ont je ne sai quoi de sombre & de funeste que l'ame ne peut envisager sans horreur; & il est vrai que l'incrédulité

est plutôt le désespoir du pécheur, que la ressource du péché.

L'incrédule est un homme sans mœurs, sans probité, sans caractere; qui n'a plus d'autre régle que ses passions, d'autre loi que ses injustes panchans, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même: enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des peres; ami infidéle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bisarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort & le plus heureux qui a toujours raison: les crimes les plus affreux, & les vertus les plus pures, tout est égal selon lui, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste & l'impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Car. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Le monde est plein de ces hommes insensés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paroît suspect. Ils se font au-dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appel- Paraphr. du Pf. xxv.

lent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuſe ſociété, où ils vomiſſent en ſecret leurs blaſphêmes. Rien n'eſt ſacré pour leurs langues impures. Le joug reſpectable de la foi leur paroît une ſervitude puérile, que la foibleſſe & la ſuperſtition du genre humain s'eſt impoſée. Ils veulent eux ſeuls être les arbitres de leur religion & de leurs devoirs, comme de leur deſtinée. Hommes dignes de l'exécration de l'Univers, & cependant honorés ſouvent comme des ſages & des génies ſublimes : eſprits foibles & extravagans, trouvant encore moins de fonds & de ſolidité dans les ténébres & les abîmes incompréhenſibles de l'impiété, que dans les vérités de la foi.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

Ce n'eſt pas le peu de certitude qu'on trouve dans la Religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaiſir : c'eſt l'abandonnement au plaiſir qui jette dans l'incertitude ſur la Religion. La foi ne devient donc ſuſpecte que lorſqu'elle commence à devenir incommode : & juſqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a preſque fait

fait tous les incrédules.

Qu'y a-t-il de plus insensé de croire, ou que le hasard seul a produit toute la race des hommes sur la terre, & que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit & bisarre de la matiere ; ou que si Dieu lui-même les a tirés du neant, il les a jettés sur la terre, comme des ouvrages de rebut, sans vouloir se mêler de ce qui les regarde, les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérances ; guidés par la seule impétuosité de leurs passions, & n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal, & la liberté universelle de les satisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obstacle ? Paraph. du Pſ. xxv.

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité : que de la rappeller à son origine : elle porte un faux nom de science & de lumiere, & c'est un enfant de crime & de ténébres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a amené là les prétendus incrédules ; c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses panchans les plus honteux ; c'est Car. Ser. du Mardi de la IV. semaine.

même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tâche de s'étourdir en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout seul dans les ténébres, pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble, & il veut se rassurer contre lui-même ; il ne peut pas soutenir en même tems la vue de ses crimes, & celle du supplice qui les attend : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure.

Carême Sermon du lundi de la 1. sem.

L'impie porta en naissant les principes de la religion naturelle communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans son cœur, une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, & tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même. L'éducation fortifia ces sentimens de la nature ; on lui apprit à connoître un Dieu,

à l'aimer, à le craindre. On lui montra la vertu dans les régles, on la lui rendit aimable dans les exemples; & quoiqu'il trouvât en lui des panchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse. Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre; il adora, avec le reste des hommes, un Etre suprême, il respecta ses loix, il redouta ses châtimens, il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu? que ses crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avénir une chimere, l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles & si surprenantes? A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les régles lui ont paru suspectes; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête.

On se fait mauvais gré d'être né avec une conscience trop foible & trop craintive. On envie la destinée de ceux qu'on croit fermes & iné- Carême. Serm. du Mardi de la VI. sem.

branlables dans l'impiété : lesquels peut être livrés à leur tour en secret aux remords les plus tristes, & se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous leur tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes pas, & pour ce qu'eux & nous voudrions être.

Avent. S. du jour de Noel. Il est des hommes encore parmi nous, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse & aussi vaine qu'en avoient autrefois les Philosophes payens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie ; qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidoient de toutes les choses d'ici-bas : & qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, & qui préfident à tout ce qui se passe sur la terre : des hommes qui loin d'adorer les secrets de l'avénir dans les conseils profonds & impénétrables de la Providence,

vont les chercher dans des prédictions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul ; attendent avec une folle persuasion sur les reveries d'un faux prophéte, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la destinée des Peuples & des Empires; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruspices, ou l'impiété de la Pythonisse de Saül, & des Oracles de Delphes & de Dodone.

Il faut appeller l'incrédulité au secours des passions ; elles sont trop foibles pour se soutenir toutes seules. Nos lumieres, nos sentimens, notre conscience, & tout les combat au-dedans de nous : il faut donc leur chercher un appui & les défendre contre nous-mêmes. On ne veut pas que des passions qui nous sont chéres soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs, contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, & se délivrer d'un censeur importun qui prend sans cesse le parti

Carême. Serm. du Mardi de la IV. semaine.

de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'eſt jouir qu'à demi de ſes paſſions, tandis que les remords nous en diſputent le plaiſir; c'eſt acheter trop chérement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut ou finir ſes débauches, ou tâcher de s'y calmer; & comme il en couteroit trop de les finir, & qu'on ne ſauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on ſe les donne a ſoi-même comme douteuſes; & pour parvenir à être tranquille, on s'éfforce de ſe perſuader qu'on eſt incrédule, c'eſt à dire, que le grand effort du déréglement eſt de nous conduire au deſir de l'incrédulité.

Oraiſon Funeb. de M. le Dauphin.

On voit tous les jours des hommes, qui trop foibles pour ſervir Dieu, croyent paroître forts en faiſant ſemblant de ne le pas connoître: des hommes qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent; qui ont appris à être incrédules, avant que d'apprendre à croire; qu'ils ne ſont impies que par oſtentation, & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

L'impie tâche de se persuader qu'il n'y a point de Dieu, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conscience & sa raison se soulévent en secret contre cette impiété ; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur : mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, & un reste de vaine terreur que l'éducation, plutôt que la nature, a laissé dans son ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion ; quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, & jouir tranquillement du fruit de ses crimes. La Religion ne sauroit s'allier avec une vie dissolue ; ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels Il faut ou abandonner ses plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords & des frayeurs qui nous troublent & qui nous déchirent : le choix est bientôt fait ; on ne croit plus rien, & on vit tranquille dans le crime. Paraphr. du Ps. IX.

Carême. Serm. du Mardi de la IV. semaine.

Pourquoi nos prétendus incrédules souhaitent-ils si fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété? qu'ils en cherchent; qu'ils en attirent même des païs étrangers, comme un Spinosa, qu'on appella en France pour le consulter & pour l'entendre? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, & voudroient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parut véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité, des ressources & des défenses contre leur propre conscience; & n'osant tout seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple, ce que leur raison & leur cœur même leur refusent: & par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile & plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidéle. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes Religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermit dans le parti de l'irréligion & de l'athéisme; il s'étoit formé à lui même ce cahos

impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion & de ténébres, où le seul desir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui & le dégoût de ceux qui le lisent; où, hors l'impiété, tout est intelligible: & qui, à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre suprême: cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses, & n'avoit besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter, c'étoient des insensés qui souhaitoient de devenir impies, & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siécles assez d'autorités pour demeurer fidéles, cherchoient dans le témoignage d'un seul homme obscur, d'un transfuge de toutes les Religions, une autorité qui les affermit dans l'impiété, & qui les défendit contre leur propre conscience.

On voit des personnes, dans un sexe même où l'ignorance sur cer-

Car. Ser. du Jeudi après les Cendres.

tains points devroit être un mérite ; où la politeſſe & la bienſéance du moins voudroient qu'en ſachant on affectât d'ignorer ; des perſonnes qui ne ſavent pas même de la Religion ce qu'il faudroit en ſavoir pour régler leurs mœurs, & qui font les difficiles, craignent d'en trop croire, ont des doutes ſur tout, & n'en ont point ſur leur miſére, & ſur l'égarement viſible de leur vie.

Il ſeroit trop triſte & trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de ſe dire en ſecret à lui-même : Je ſuis encore trop foible, & trop abandonné au plaiſir pour en ſortir ; ce prétexte lui laiſſeroit encore tous ſes remords. C'eſt bien plutôt fait de ſe dire à ſoi-même : il eſt inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte eſt bien plus commode, parce qu'il finit tout ; il nous laiſſe dans un certain état d'indolence, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, & de faire des réflexions trop triſtes ſur nos paſſions. Nous avons peu de remords, parce que nous nous ſuppoſons incrédules, & que cette ſuppoſition nous laiſſe

preſque la même ſécurité que l'impiété véritable : du moins c'eſt une diverſion qui émouſſe & qui ſuſpend la ſenſibilité de la conſcience ; & en faiſant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne ſommes pas, elle fait que nous vivons comme ſi nous étions en effet ce que nous deſirons être. C'eſt une eſpéce de neutralité que nous gardons entre la foi & l'irréligion ; dont notre indolence s'accommode ; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, & que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penſer & vivre d'habitude. L'impiété ferme & déclarée a je ne ſai quoi qui fait horreur ; mais la Religion d'un autre côté offrant des objets qui allarment, & qui n'accommodent pas les paſſions, que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raiſon & l'autre les ſens ? On demeure indécis & chancelant ; on jouit en attendant du calme que cet état d'indéciſion & d'indifférence nous laiſſe ; on vit ſans vouloir ſavoir ce qu'on eſt, parce qu'il eſt plus commode de n'être rien, & de vivre ſans penſer & ſans connoître.

Avent. Serm. du jour de Noel.

Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus foible & de plus insensé à la foi ; qui sont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propose ; qui sembleroient être ravis que la Religion fût fausse ; & qui sont moins touchés de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité : que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux, que la hardiesse de l'impiété & du blasphême : des hommes qui renvoyent au peuple, la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la Religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu : & qui refusent les miracles à une Religion qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Les incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, ils se vantent sans cesse de

ne rien croire ; & à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité & à la roture de leurs ancêtres, & veulent pourtant qu'on les croye d'une naissance illustre, & descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, & de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes : il en est ainsi de nos prétendus incrédules. Ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, & qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une maniere de roture & de bassesse dont ils rougissent. A force de dire qu'ils ne croyent rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croyent ne rien croire ; ils en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes, parce que cette profession déplorable d'incrédulité, suppose des lumieres non communes, de la force & de la supériorité d'esprit, & une singularité qui plaît & qui flatte. On a oui dire que certains

grands hommes fameux & fort estimés dans leur siécle, ne croyoient pas ; on se fait honneur de ces grands exemples : il paroît glorieux de ne rien croire après de si illustres modéles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche. C'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité, que de vanité risible, & de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit ni si mépriſable, que de se donner pour ce qu'on n'est pas, & se faire honneur du personnoge d'un autre.

Car. Ser. du Jeudi après les Cendres.

L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous, mais la simplicité de la foi ne l'est gueres moins. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mysteres, mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses peres, mais on veut rafiner sur leur bonne foi. Notre siécle sur-tout est plein de ces demi-fidéles, qui sous prétexte de dépouiller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de la soumission.

Souvent c'eſt une ſociété de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paroître tel que ceux à qui les plaiſirs & la débauche nous lient. On croit qu'il ſeroit honteux d'être diſſolu, & de paroître croire encore devant les témoins & les complices de nos déſordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, eſt un parti foible & vulgaire : afin que la débauche ſoit du bon air, il faut y ajouter l'impiété & le libertinage ; autrement ce ſeroit être débauché en novice, un reſte de Religion paroîtroit ſe ſentir encore un peu trop de l'enfance & du collége. Carême Serm. du Mardi de la IV. ſem.

Ce que la Religion a de plus auguſte, eſt devenu le ſujet des converſations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractere ſuperficiel; n'ayant pour toute connoiſſance de la Religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple ; n'apportant pour toute ſcience que des doutes vulgaires & uſés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés, des doutes tant de fois éclaircis, & qui ne ſemblent ſub- Car. Ser. du Jeudi après les Cendres.

ſiſter encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes, qui dans des mœurs diſſipées, n'ont jamais donné une heure d'attention ſérieuſe aux vérités de la Religion, tranchent, décident ſur des points qu'une vie entiere d'étude pourroit à peine éclaircir.

Carême. Serm. du Mardi de la IV. ſemaine. Si notre incrédulité avoit ſon fondement dans des incertitudes réelles ſur la Religion, tant que ces incertitudes ſubſiſteroient, l'incrédulité ſeroit toujours la même. Mais comme nos doutes ne naiſſent que de nos paſſions, & que nos paſſions ne ſont pas toujours les mêmes, ni également vives & maitreſſes de notre cœur, nos doutes changent ſans ceſſe comme nos paſſions. Ils croiſſent, ils diminuent, ils s'éclipſent, ils reparoiſſent ils ſont dans la même volubilité, & toujours dans le même degré que nos paſſions ; en un mot, ils ſuivent la deſtinée des paſſions, parce qu'ils ne ſont que les paſſions elles-mêmes.

Paraphr. du Pſeau. XIII. Il en eſt peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient gueres de la dépravation impie de la raiſon. Les années

années meurissent les passions, mais l'orgueil de l'incrédulité renaît & se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses; plus elles donnent du crédit & une sorte de bon air à la philosophie de l'impieté; & la vieillesse est le tems où l'impie s'en fait plus d'honneur, & où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs.

Si la Religion ne proposoit que des mysteres qui passent la raison, sans y ajouter des maximes & des vérités qui gênent les passions, on peut assurer hardiment, que les incrédules seroient rares. Les vérités ou les erreurs abstraites qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. On trouvera peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans & défenseurs zelés de certains points de pure spéculation, & qui n'ont rapport à rien, seulement; parce qu'ils les croyent vrais. Les vérités abstraites. des Mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zelés & estimables, qui se sont devoués à développer ce qu'il y a de plus impenétrable dans les se- Car. Ser. du Mardi de la IV. semaine.

crets infinis, & dans les abîmes profonds de cette ſcience. Mais ces ſectateurs ont été quelque hommes rares & uniques. La contagion n'étoit pas à craindre; auſſi n'a-t-elle pas gagné. On les admire, mais on ſeroit bien faché de les imiter. Si la Religion ne propoſoit que des vérités auſſi abſtraites, auſſi indifferentes à la felicité des ſens, auſſi peu intéreſſantes pour les paſſions & pour l'amour-propre, les impies ſeroient encore plus rares que les Mathématiciens. On en veut aux vérités de la Religion, parce qu'elles nous menacent; on ne s'éleve point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fauſſeté ne decide de rien pour nous.

Lorſque l'on approfondit la plupart de ces hommes qui ſe diſent incrédules, qui ſe recrient ſans ceſſe contre les prejugés populaires; on trouve qu'ils n'ont pour toute ſcience que quelques doutes uſés & vulgaires qu'on a debités dans tous les tems, & qu'on debite encore tous les jours dans le monde; qu'il ne ſavent qu'un certain jargon qui paſſe de main en main, qu'on recoit ſans l'examiner, & qu'on répete ſans l'entendre. On

trouve que toute leur capacité se réduit à certains discours de libertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rébattues, qui à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Ceux qui tiennent ces discours sont des hommes dissipés par les plaisirs, & qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître : des hommes d'un caractere leger, superficiel, incapables d'attention & d'examen ; & qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux, & de modération tranquille & rassise. Ils ne savent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés ; ils répétent ce qu'ils ont oui : c'est une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont recue. Aussi ils ne doutent pas ; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irreligion & des doutes : ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité : en un mot ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

DE L'ENNUI.

Petit Carême Ser. du III. Dimanche.

L'ENNUI qui paroît être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, réfugié que chez les Grands; c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout. Les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité, qui endort ou qui laſſe; ils ont beau les diverſifier, ils diverſifient leur ennui. En-vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques; c'eſt une vivacité d'oſtentation, le cœur n'y prend preſque point de part. Le long uſage des plaiſirs les leur a rendu inutiles; ce ſont des reſſources uſées qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes: ſemblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides, ils eſſayent de tout, & rien ne les pique & ne les réveille; & un dégoût affreux ſuccéde à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir dont leur ame s'étoit d'abord flattée.

Rien n'eſt plus triſte pour la plupart des hommes, que de ſe trouver avec eux ſeuls, & de retomber ſur leur propre cœur. Comme des paſſions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous ſouillent; que mille deſirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant dans nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, & des réflexions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes. Nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui; & nous croyons trouver dans le dérangement, & dans la multiplicité des ſoins extérieurs, cette yvreſſe heureuſe, qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes. Carême. Sermon du Lundi de la Paſſion.

Toute la vie des Grands n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui, & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même, en ſe hatant de multiplier les plaiſirs: tout eſt déja uſé pour eux, à l'entrée même de la Petit Carême Serm. du III. Dimanche.

vie ; & leurs premieres années éprouvent déja les dégouts & l'insipidité, que la lassitude & le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

Carême. Sermon du Lundi de la Passion. L'ennui ne se trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées ; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, & que nous nous portons par tout nous-mêmes : en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié pour éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde & la plus universelle.

Petit Car. Sermon du III. Dim. Plus les Grands sont élevés, plus ils sont malheureux. Comme rien ne les contraint, rien aussi ne les

fixe. Moins ils dépendent des autres, plus ils sont livrés à eux-mêmes. Leurs caprices naissent de leur indépendance : ils retournent sur eux leur autorité ; leurs passions ayant essayé de tout, & tout usé, il ne leur reste plus qu'à se devorer eux-mêmes. Leurs bisarreries deviennent l'unique ressource de leur ennui & de leur satiété : ne pouvant plus varier les plaisirs déja tous épuisés, ils ne sauroient plus trouver de varieté que dans les inegalités éternelles de leur humeur ; & ils s'en prennent sans cesse à eux-mêmes, du vuide que tout ce qui les environne laisse sans cesse au-dedans d'eux-mêmes. Ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, & où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance.

Approchons des Grands ; jettons les yeux nous mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, & que le long usage de plaisirs a rendu également inhabiles & au vice & à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fond de chagrins & de caprices ! Rien ne plaît, parce qu'on ne sauroit plus soi-même se plaire.

On se venge sur tout ce qui nous environne, des chagrins secrets qui nous déchirent. Il semble qu'on fait un crime au reste des hommes, de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux. On leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, & l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

DU BONHEUR.

Careme. Sermon du Lundi de la I. Sem.

L'HOMME ne trouve nulle part son bonheur sur la terre. Les richesses l'inquiétent, les honneurs le fatiguent, les plaisirs le lassent, les sciences le confondent, & irritent sa curiosité, loin de la satisfaire, la réputation le gêne & l'embarrasse: tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, & lui laisse encore quelque chose à desirer. Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux à leur maniere, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés. Les astres tran-

tranquilles dans le firmament, ne quitte pas leur sejour, pour aller éclairer une autre terre; la terre réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes sans envier la destinée de l'homme, qui habite les villes & les palais somptueux: les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux; pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature; l'homme seul est inquiet & mécontent; l'homme seul est en proie à ses desirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste & malheureux au milieu de ses plaisirs: l'homme seul ne rencontre rien icibas, où son cœur puisse se fixer.

Nous nous lassons à courir sans cesse après un fantôme de bonheur, qui au moment que nous croyons le tenir, nous échappe & s'évanouit, ne nous laissant que la honte & le désespoir de nous être laissé tromper tant de fois, sans pouvoir jamais nous détromper. Si nous obtenons Paraphr. du Pseau. XXXI.

ce que nous avons désiré avec le plus d'ardeur, le dégoût suit de près la jouissance ; soit parce qu'il s'éléve quelque nouveau desir dans notre cœur, soit parce que nous n'y trouvons pas ce que nous espérions ; ou bien que la crainte de le perdre nous cause plus de chagrin & d'inquiétude, que la joie de le posséder ne nous cause de plaisir. Nous paroissons quelquefois nager dans l'abondance de toutes choses, & n'avoir rien à souhaiter, & nous nous trouvons miserables, parce que nous ne pouvons pas réunir tous les plaisirs en même-tems, & que nous ne jouissons d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre ; & notre cœur est déchiré par une basse jalousie, de voir que d'autres jouissent de ce dont, par une sotte vanité, nous voudrions jouir tout seuls. Il ne faut que la moindre altération dans la santé, pour nous jetter dans la mélancolie la plus noire : ah ! que nous sentons alors l'incertitude & le néant de tous les biens de la terre ! Cependant nous craignons de les perdre, parce que notre cœur y est attaché, & que nous n'avons rien

à mettre à leur place, pour remplir le vuide qu'ils y laissent.

Chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. L'élevation a ses assujettissement & ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations & ses mépris; le mariage, ses antipathies & ses fureurs; l'amitié, ses pertes & ses perfidies. Le trône est le siége des chagrins comme la derniere place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur: & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous sentons toujours par mille endroits, qu'il manque quelque choses à notre bonheur. Avent. Ser. du II. Dimanc.

Toutes les créatures que l'homme veut faire servir à ses plaisirs deviennent l'instrument de ses peines: tous les desirs les plus flatteurs, & qu'il ne forme que pour soulager son cœur, en deviennent les tyrans & le supplice: tous ses projets les plus spécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir ses peines, les reveillent & les aigrissent: tous les plaisirs les plus vifs, Tome des Oraiſ. Funeb. I. Ser. d'une Prof. Religieuse.

& qui auroient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent que la satiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. En-vain se forme-t-il un plan de felicité dans le crime; son cœur dement bientôt cette espérance, & il ne lui reste rien de plus réel que cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de se l'être en-vain formée. En-vain, par une vaine philosophie, détache-t-il des passions, ce qu'elles ont d'extrême & de fatigant, pour se ménager des plaisirs modérés & tranquilles; les plaisirs modérés par la raison ne sont pas loin de l'ennui, & ceux qu'elle ne conduit plus, ne sont plus que des fureurs & des gouffres.

Carême. Sermon du Jeudi de la Passion.

C'est un désordre d'aimer pour lui même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conséquent notre repos. Car aimer, c'est chercher sa felicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'est l'appeller au secours de ce vuide affreux que nous sentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il sera capable de le remplir; c'est le regarder comme la ressource de nos be-

soins, le remède à nos maux, l'auteur de nos biens. C'est un désordre & un avilissement de notre cœur, de chercher tout cela dans la créature. Nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour. Quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bien-tôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts & des foiblesses qui les en rendent indignes : plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-memes, que notre cœur s'est trompé, & que ce n'est pas là ce qu'il cherchoit. Notre raison rougit tout-bas de la foiblesse de nos panchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine ; notre passion devient notre ennui & notre suplice. Mais punis de notre erreur sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remede de notre mépriſe : nous errons d'objets en objets ; & s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contens de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Pour être heureux, il faut que l'homme ne pense point, qu'il se laisse mener comme les animaux muets, Avent. Ser. de la Toussaint

par l'attrait des objets préſens, & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut conſerver ſa tranquillité : & telle eſt ſa deſtinée. Ce n'eſt que l'yvreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon qui le rend heureux ; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme, & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit, & l'homme ſe trouve ſeul avec ſes paſſions & ſes inquiétudes.

Myſteres Serm. de la Viſitat.

Nous ſentons tous le vuide du plaiſir ; il eſt des momens de réflexion qui nous tuent. Le cœur fait pour une felicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire : il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer : il porte par-tout un fond d'inquiétude & d'ennui qui le réveille même au milieu des joies & des amuſemens. Enfin, on trouve ſon remède dans le mal même ; le dégoût dans la jouiſſance ; & l'on ne ſent de vivacité pour le plaiſir, que dans le moment qui le précede.

Myſteres. Serm. de la Purific.

Les hommes, avec toute leur puiſſance, ne ſauroient nous faire à nous-mêmes, une felicité plus entiere que celle dont ils jouiſſent ; & com-

me ils ne ſont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils faſſent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes. Ils cherchent ſouvent à nous nuire, en faiſant ſemblant de nous favoriſer ; nous ne leur ſommes chers, qu'autant que nous leur ſommes utiles ; & ils veulent plutôt nous faire ſervir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Le bonheur que nous cherchons, n'eſt qu'un poids qui nous accable dès que nous y ſommes parvenus. Nous ſentons multiplier nos ſoucis, à meſure que le monde nous multiplie ſes faveurs. De nouveaux deſirs naiſſent de ceux que nous venons de voir accomplis. Le monde nous croit heureux ; mais la jalouſie ; mais la proſpérité d'autrui ; mais ce qui manque encore à notre ambition ; mais le vuide même de tout ce que nous poſſédons ; mais le dégoût même qui ſuit toujours la poſſeſſion de ce qu'on avoit le plus deſiré ; mais la penſée même que tout s'enfuit, & que la vie, la plus longue n'eſt qu'un inſtant

Paraphr. du Pſeaume IV.

rapide, mais tout cela enſemble empoiſonne toute cette vaine félicité qui trompe les ſpectateurs : tandis qu'elle ne peut nous rendre heureux, & nous ſéduire nous-mêmes, lorſque nous y faiſons attention.

Petit Car. Serm. du III. Dim. Nous nous promettons tous ici-bas une injuſte félicité. Nous courons tous après un bonheur & un repos que nous ne ſaurions trouver. A peine détrompés par la poſſeſſion d'un objet, du bonheur qui ſembloit nous y attendre, un nouveau deſir nous jette dans la même illuſion : & paſſant ſans ceſſe de l'eſpérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'eſpérance, tout ce qui fait ſentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue. Il ſemble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple : la baſſeſſe de ſa fortune laiſſant toujours une eſpace immenſe au-deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées où il ne peut atteindre, & qu'il crût ; car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui eſt le bonheur qu'il cherche. Mais l'éclat du

rang, des titres & de la naissance dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter, & être porté sur les aîles de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes ; plus on s'éléve, plus elle semble s'éloigner de nous.

Tout ce qui environne les Grands ne les rend point heureux. Tout ce qui est hors de nous, ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors, le dedans est toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à desirer ; c'est perdre le plaisir de l'erreur : & le plaisir n'est que dans l'erreur qui l'attend & qui le desire. La grandeur elle même est un poids qui lasse ; les chagrins & les noirs soucis montent & vont s'asseoir avec le Souverain sur le trône. Le diadéme qui orne le front auguste des Rois, n'est souvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent ; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les

Oraison Funéb. de Mgr. le Dauphin.

triſtes témoins qu'on ne peut l'être ſur la terre. Le monde étale des proſpérités ; le monde ne fait point d'heureux : les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas.

DE L'HERESIE.

L'ORIGINE de l'héréſie a toujours quelque choſe de honteux. Comme l'orgueil & la licence en forment les premieres ſources ; il faut tirer le voile ſur les premiers tems qui les établirent parmi les hommes. On y voit les paſſions les plus honteuſes préſider à la naiſſance de ces ouvrages de ténébres, leur donner la forme, l'accroiſſement & les progrés : & ſemblables à ces enfans infortunés qui ſont le triſte fruit du crime de leurs peres, il ne faut pour les couvrir de confuſion, que les rappeller à leur origine.

Paraph. du Pſ. IX. Dieu permet que les cenſeurs téméraires de ſa Doctrine, ſe jettent eux-mêmes dans des contradictions inexplicables, où ils ſe trouvent pris comme dans un piége d'où ils ne

fauroient se tirer. C'est la destinée de l'erreur, de former de ses propres mains, le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même ; toutes les machines qu'elle éléve à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi, tombent enfin sur sa tête orgueilleuse, & achévent de l'écraser.

L'héréſie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours en croissant, & ne garde plus de mesure dans ses progrés. Elle n'en vouloit d'abord parmi nous, qu'aux abus du culte ; elle a depuis attaqué le culte même : elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, par n'en plus avoir, & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres saints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort, & ses faux Prophétes y ont puisé un fanatisme & des visions sur l'avenir, que l'évenement a démenties, & dont elle a rougi elle-même. Petit Carême. S. du Vendredi St.

Ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coute : cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos pan- Mysteres. Serm. de l'Assomption.

chans, ni notre soumission, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au dessous de nous; c'est de porter le poids d'une autorité qui paroit mal-placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élevation, par nos censures; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leus défauts; & il est rare que nos supérieurs & nos maîtres ayent sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Paraph. du Ps. IX. La liberté, que les sectateurs de l'hérésie nous vantent tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de nos pasteurs, comme une crédulité aveugle & superstitieuse; cette liberté les a rendus elle même esclaves d'une doctrine toujours changeante & incertaine, & qui n'a plus de régle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendoient à la foi des simples, se sont tournés con-

tre eux-mêmes ; leur conjuration unanime contre l'Eglise les a divisés ; & du même principe, qui avoit formé leur désobéissance & leur revolte, est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité, & qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ces faux Apôtres, & à se faire une religion selon le caprice & les égaremens déplorables de son esprit. C'est par-là que Dieu détruit enfin les ennemis de son culte, & qu'il emploie pour anéantir l'erreur, la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

Les troubles de l'Etat ne sont jamais loin de ceux de l'Eglise. On ne respecte gueres le joug des Puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi ; & l'héresie a beau se laver de cet opprobre, elle a par tout allumé le feu de la sédition ; elle est née dans la revolte. En ébranlant les fondemens de la foi, elle ébranle les trônes & les Empires ; & par-tout en formant des sectateurs, elle forme des rébelles. Petit Carême Ser. du 11. Dimanche

L'illusion dont l'héresie se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux Paraph. du Pf. IX.

ſeuls uſent de leur raiſon & de leur liberté, en ſecouant le joug des Paſteurs auſquels nous ſommes aſſujettis. Mais comment ne s'appercoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change ſur les choſes qui les intéreſſent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraiſemblances qui les determinent ? Toujours diviſés entre eux, de langage, de ſentimens, de principes ſur les dogmes eſſentiels qui nous ſont révelés, ils refuſent à l'Egliſe une autorité qu'ils ne rougiſſent point de s'attribuer à eux-mêmes.

Petit Carême Ser. du II. Dimanche.

L'héreſie a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en mains les armes d'une juſte défenſe ; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſecutions, que la patience & la fermeté : la foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis qu'elle multiplia ſes diſciples ; le ſang de ſes Martyrs tout ſeul, fut la ſemence de ſes fidéles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers, comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des

agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvérent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission. On devoit les trainer devant les Juges pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables. Ils respectoient le sceptre dans des mains même profanes & idolâtres; & ils auroient cru deshonorer l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir à des ressources humaines.

DE L'IDOLATRIE.

Avent. Sermon du jour de Noel.

Quels excès l'idolâtrie n'a-t-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chere l'érigeoit bientôt en divinité, & ses viles cendres sur lesquelles son néant étoit écrit en caracteres si ineffacables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire & de son immortalité.

L'amour conjugal se fit des dieux, l'amour impur l'imita, & voulut

avoir ſes autels. L'épouſe & l'amante, l'époux & l'amant criminel eurent des prêtres, des temples & des ſacrifices. La folie, ou la corruption générale, adopta un culte ſi biſarre & ſi abominable : tout l'Univers en fut infecté. La majeſté des loix de l'Empire l'autoriſa, la magnificence des temples, l'appareil des ſacrifices, la richeſſe immenſe des ſimulacres rendirent cette extravagance reſpectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ſes dieux ; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures ; les villes, les montagnes, les champs, les déſerts en furent ſouillés, & virent des édifices ſuperbes conſacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des paſſions ; les dieux furent preſque auſſi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme, & le Dieu véritable fut le ſeul que l'homme ne connut point.

Paneg. de Ste Agnés. Rome, cette capitale de l'Univers qui avoit trouvé le ſecret de réunir toute la ſageſſe de la philoſophie & de la politique humaine avec toutes

toutes les extravagances du culte : Rome adopta tous les dieux les plus bisarres, & toutes les superstitions des Nations qu'elle avoit vaincues ; & de toutes les folies de l'Univers, forma, pour ainsi dire, la majesté de sa religion & de ses céremonies.

Les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'Univers, adorerent d'abord l'air qui les faisoit vivre, la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit, la lune qui présidoit à la nuit. C'étoient-là leur Cibelle, leur Junon, leur Apollon, leur Diane. Ils adorérent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les Princes bienfaisans & équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle : & Jupiter & Hercules furent placés au rang des dieux ; l'un par le nombre de ses victoires, & l'autre par le bonheur & la tranquillité de son régne. Les hommes, dans ces siécles de superstition & de crédulité, ne connoissoient point d'autres dieux que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractere de l'homme, sa religion n'est souvent que son amour

Avent. Ser. de la Circonc.

& sa reconnoissance.

Avent. Sermon du jour de Noel.

Les Philosophes forcés par les lumiéres seules de la raison de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se representoient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices ; & laissant au hasard, le cours des siécles & des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entiere de ce vaste Univers, & toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faisoient un Dieu sans liberté & sans puissance ; & en le regardant comme le maître des hommes : ils le croyoient l'esclave des destinées Les égaremens de la raison étoient alors la seule régle de la religion & de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés & les plus sages.

DES ESPRITS FORTS.

Paraph. du pſ. XIII.

DEs que l'homme s'eſt livré aux paſſions les plus honteuſes, & qu'il les a pouſſées juſqu'aux excès les plus énormes, il cherche à ſe les juſtifier à lui-même, en ſe diſant en ſecret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'eſt pas dans ſa raiſon que naiſſent ſes doutes; Dieu y a mis un rayon de lumiere qui le montre par-tout à l'homme, & qui lui fait porter par-tout avec lui le témoignage intime & ineffaçable de la Divinité: c'eſt dans la dépravation de ſon cœur. Il deſire que Dieu ne ſoit point, il s'efforce de ſe le perſuader; il ſe fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu; il inſulte avec dédain à la credulité de ceux qui ſont effrayés de ſes blaſphêmes: mais c'eſt un impoſteur, ſa bouche toute ſeule renonce Dieu, & publie qu'il n'exiſte point, tandis que ſa raiſon le reconnoît & lui rend hommage.

Les eſprits forts proteſtent que c'eſt

ſans intérêts qu'ils ont ſecoué le joug de la religion, & que la vérité ſeule les à forcés à ſe défaire des erreurs communes ; mais leurs mœurs découvrent l'artifice & la fauſſeté de leurs diſcours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroiſſe adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété, alors ils ſe démaſquent, ils ſe montrent au naturel : on decouvre en eux un fond de mœurs abominables, une vie dont les déreglemens du commun des hommes rougiroient ; une ſingularité de débauches encore plus affreuſe que celle de leur doctrine ; un abandonnement qui ne connoit plus ni régle, ni pudeur, ni bienſéance ; une façon de penſer ſur le détail de la conduite, qui fait que ne reſpectant plus ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes, on ne ſe reſpecte plus ſoi-même.

L'impiété dont toute l'attention devroit être de ſe dérober aux regards publics, ſe montre avec oſtentation : elle a enfin accoutumé les yeux & les oreilles à voir & à entendre, ſans indignation, ſes horreurs

& ſes blaſphêmes. Ce n'eſt pas aſſez, elle ſe fait des ſectateurs ; elle oſe répandre le venin de ſa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morſure contagieuſe de l'aſpic. Ils s'en font une ſupériorité de raiſon & une diſtinction, où ils ne croyent pas la plupart des hommes capables d'atteindre ; & la vanité toute ſeule fait & multiplie des incrédules que la honte devroit cacher dans les ténébres les plus profondes & les plus impénetrables.

Malheur aux maiſons & aux familles qui donnent accès chez elles aux eſprits forts. Les troubles, les calamités, les diſſenſions domeſtiques y entrent bientôt : elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage ſont enſeignées. L'épouſe fidéle regarde bientôt la fidélité d'un lien ſacré, comme un vain ſcrupule que la tyrannie des hommes ſur ſon ſexe a établi ſur la terre. Il n'y a plus dans ces maiſons infortunées, ni ordre, ni ſubordination, ni confiance. L'enfant ſe croit autoriſé à ſecouer l'autorité paternelle : le pere croit que laiſſer agir

les panchans de la nature, c'eſt toute l'éducation qu'il doit donner à ſes enfans; l'épouſe ſe perſuade que ſon goût doit décider de ſon devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage ſeul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent? quel cahos! quel théâtre d'horreur & de confuſion deviendroit la ſociété générale des hommes, ſi les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, & étoient érigées en loix publiques! Quelle affreuſe république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute compoſée d'Impies, & où les hommes ne puſſent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyens!

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-deſſus eux, que plus d'adreſſe & de ménagement pour dérober leurs déſordres ſecrets aux yeux du public. Il faut bien, pour ſe calmer ſur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de ſe perſuader que tous les hommes, & ceux qui paroiſſent les plus ſaints, leur reſſemblent. Quelle idée faut-il qu'ils ſe faſſent du genre humain, pour

n'être pas effrayés de ce qu'ils ſont eux-mêmes ? Il faut que tous les hommes qui ont paru ſur la terre avec le plus de dignité, de ſainteté & d'édification, ayent été des ſcélérats & des monſtres, pour que l'impie puiſſe ſe juſtifier à lui-même ſes abominations & ſes crimes ; c'eſt cependant ce qu'il oſe penſer. Que faudroit-il pour guérir l'incrédule de ſon impiété, que l'abîme d'extravagances & de contradictions où il eſt obligé de ſe jetter, pour ſe cacher l'horreur de ſa doctrine ?

Les eſprits forts prennent les remords & les terreurs ſecretes de leur conſcience, pour des reſtes de préjugés vulgaires que l'éducation a laiſſés en eux, & que les réflexions ne peuvent plus effacer ; & leur impiété les rend comme inutiles à leurs freres, puiſqu'ils ont ſecoué le lien de la Religion qui les uniſſoit à eux. Inutiles à la ſociété, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le haſard a raſſemblées, & où chacun n'a point d'autres loix que ſoi-même : inutiles à la patrie, puiſqu'ils enviſagent l'autorité publique, comme une uſurpation ſur la liberté des hom-

mes : inutiles à leurs proches, puiſqu'ils croyent que les titres de pere, d'enfant, de frere, d'époux, ſont des titres qui n'engagent à rien, à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs : enfin inutiles à eux-mêmes, puiſque leur raiſon eſt la lumiere même dont ils abuſent. Hommes inutiles & inhabiles à tout bien ; hommes contagieux, l'oppobre de la Religion & de la ſocieté, qui ne devroient trouver aucun aſyle ſur la terre, & qui trouvent cependant des apologiſtes & des admirateurs.

En-vain les impies veulent nous perſuader que la force & la ſupériorité ſeule de la raiſon les a élevés au-deſſus des prejugés vulgaires, & fait prendre le parti affreux de l'incrédulité ; c'eſt la foibleſſe & la dépravation ſeule de leur cœur Leur vie deshonnore, non-ſeulement la Religion ; mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne ſont pour eux que des panchans innocens, que la nature nous tranſmet, & que la nature juſtifie : les deſirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas beſoin d'autre

d'autre titre pour être légitimes : les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule regle infaillible & immuable que la premiere institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, & une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle.

L'esprit fort voudroit anéantir l'idée de l'Etre divin dans l'esprit des autres hommes, & il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impieté, & il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie : il s'érige en docteur de l'Athéisme, & il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi il ne peut soutenir long tems ce contraste, où éclatent l'extravagance & l'impieté. Il est effrayé de se révolter tout seul contre le genre-humain, & de se trouver seul dans l'Univers ; qui ne veuille & ne reconnoisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes : il confesse que Dieu est ; mais en lui laissant son être, il en ôte tout

ce qui le rend souverainement sage, juste & adorable. Il se fait un Dieu de sa façon ; il lui dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, & le soin de le gouverner. Il le laisse comme une idole, oisif sur le trône de sa majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'Univers, & abandonnant au hasard & au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes.

Toute la vertu des impies se borne à se livrer sans reserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas. affectent quelquefois les dehors de la sagesse & de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs ; mais ils se mocquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence & de la vertu. On nous vante souvent leur probité, & les maximes sevéres dont ils se piquent : mais quelles vertus, même humaines, peuvent rester dans des hommes qui se croyent permis tout ce qu'ils desirent ; qui regardent les

crimes les plus honteux, comme des panchans innocens ; qui ne croyent rien devoir qu'à eux-mêmes ; qui sont persuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices & les vertus ; & qui ne connoissent point d'autres regles de leurs mœurs, que les passions mêmes qui en font tout le déréglement & tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres, si elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération & de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société ; ils veulent passer pour amis fidéles, rigides observateurs de leurs promesses ; ils ont une vaine ostentation de droiture & de sincérité ; mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure & trompeur, quand il peut l'être surement, & sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Un esprit fort regarde toutes les

religions comme le fruit des préjugés & de la superstition des peuples. L'Histoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien Peuple, pour y conserver la connoissance de son nom, ne lui paroît qu'un recit fabuleux; inventé pour flatter la vanité, ou amuser la crédulité d'une Nation grossiere & superstitieuse. L'établissement même de l'Evangile, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'Univers, les travaux des hommes Apostoliques, & de tant de Martyrs qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, tant d'évenemens merveilleux, où la puissance de Dieu se manifeste d'une maniere si visible, ne sont, selon lui, que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules ou imposteurs. Des hommes crédules ou imposteurs! qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage & de plus éclairé sur la terre; de changer la face de l'Univers; de rendre témoignage par les tourmens les plus affreux, & par leur mort, à la vérité & au Dieu qui les envoyoit; de corriger les hommes des vices & des déreglemens

publics ; & d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sublime & la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions ; en un mot ; la plus digne de l'Etre souverain, dont on eût jamais oui parler sur la terre. Voilà la sagesse tant vantée, c'est-à-dire, le délire le plus mépriſable, de ce que le monde appelle esprits forts.

DE L'HEROISME.

LE bonheur, ou la témerité ont pu faire des héros, mais la vertu toute seule peut former de grands-hommes Il en coute bien moins de remporter des victoires, que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces, & de dompter des peuples, que de dompter une passion. Les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; & quand il ne faut être Grand que certains mo-

Petit Carême Ser. jour de Pâques.

mens, la nature ramaſſe toutes ſes forces, & l'orgueil, pour un peu de tems, peut ſupléer à la vertu. Mais un Prince, maître de ſes paſſions, apprenant ſur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité, que les ſoins & les peines que le devoir y attache; plus touché de ſes fautes, que des vaines louanges qui les lui déguiſent en vertus; regardant comme l'unique privilége de ſon rang, l'exemple qu'il eſt obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein, ni d'autre regle que ſes deſirs, & faiſant pourtant à tous ſes deſirs un frein de la regle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à ſervir à ſes paſſions, & ne ſe croyant fait lui-même que pour ſervir à leurs beſoins; pouvant abuſer de tout, & ſe refuſant même ce qu'il auroit eu droit de ſe permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu. Un Prince de ce caractere eſt le plus grand ſpectacle que Dieu puiſſe donner à la terre: une ſeule de ſes journées compte plus d'actions glorieuſes, que la longue carriere

d'un Conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'eſt de toute la vie.

Les grands-hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le ſpectacle. Dans ces occaſions rares, les yeux du public, & la gloire du ſuccès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangere : l'orgueil emprunte les ſentimens de la vertu : l'homme ſe ſurmonte, & ne ſe montre pas tel qu'il eſt. Combien de Conquérans fameux dans l'Hiſtoire, à la tête des armées, où dans un jour d'action, paroiſſoient au-deſſus des héros, & dans le détail des mœurs & de la ſociété, à peine étoient-ils des hommes. C'eſt que dans les occaſions d'éclat, l'homme eſt ſur le théâtre : il repreſente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il eſt, pour ainſi dire, rendu à lui-même ; c'eſt lui qu'on voit, il quitte le perſonnage, & ne montre plus que la perſonne.

Oraiſon Funeb. du Prince de Conty.

DE L'AFFABILITE'.

Oraison Funeb. de M. de Villars.

IL est des hommes enfoncés, impénetrables, sur le cœur desquels un voile fatal est toujours tiré; qui ne s'attirent qu'en se cachant, le respect des peuples, qu'on ne révére, que parce qu'on ne les a jamais vus, & qui, comme ces autres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable, que leur obscurité. On les voit affecter des momens sacrés de solitude, inventés pour honorer la paresse. Leurs maisons sont des maisons d'orgueil & de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit & leur justice; où dans un silence profond, & avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre, & où mille malheureux souffrent moins de leur misére, que de leur ennui. Auprès d'eux, un simple oubli est un crime, qu'à peine mille soins & de longues assiduités peu-

vent expier : vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion ; & qui, comme l'Arche d'Israël, frapperoient de mort, si pour trop penser même à les secourir, on n'avoit pas assez pensé à les respecter.

L'humanité & l'affabilité seroient les vertus naturelles des Grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les peres de leurs peuples. Le dédain & la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus & l'opprobre ; & ils ne méritent plus d'être les maîtres de leurs sujets, dés qu'ils oublient qu'ils en sont les peres. Panég. de S. Louis.

Ceux qui se parent d'une antiquité douteuse, & à qui on dispute tout-bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croyent en assurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur ; mettent la fierté à la place des titres ; & en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font Petit Car. Serm. du IV. Dim-

qu'on leur conteſte même ce qu'on devroit leur rendre. On eſt moins touché de ſon élevation, quand on eſt né pour être Grand. Quiconque eſt ébloui de ce degré éminent où la naiſſance & la fortune l'ont placé, fait aſſez voir qu'il n'étoit pas fait pour monter ſi haut. Les plus hautes places ſont toujours au-deſſous des grandes ames; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'eſt plus haut qu'elles.

Careme. Serm. du IV. Dim. Il y en a qui accompagnent la miſéricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main ſecourable, on leur montre un viſage ſi dur & ſi ſévére, qu'un ſimple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité ſi ſeche & ſi farouche: car la pitié qui paroît touchée de nos maux, les conſole preſque autant que la liberalité qui les ſoulage.

Panég. de S. Louis. Souvent on laiſſe à l'autorité un front ſi ſévére & un abord ſi difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur, la neceſſité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élevent ſur les peu-

ples, ne ſont établies que pour eux : ce ſont les beſoins publics, qui ont formé les dignités publiques ; & ſi l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent, & qui en ſont revêtus ; & non pas pour ceux qui l'implorent, & qui viennent y chercher un aſyle. Il eſt vrai que la bonté toute ſeule ſeroit dangéreuſe dans les ſoins publics, ſi elle n'étoit tempérée par une juſte ſéverité ; & que comme les Princes portent le ſceptre pour marquer qu'ils ſont les paſteurs de leurs peuples, & qu'ils doivent pourvoir à leurs beſoins ; ils portent auſſi le glaive, pour ſe ſouvenir qu'ils ſont établis pour en corriger ou punir les abus.

Souvent, c'eſt l'humeur toute ſeule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette ſerenité qui les rend acceſſibles & affables. C'eſt une inégalité de caprices, plus que de fierté. Occupés de leurs plaiſirs, & laſſés des hommages, ils ne les recoivent plus qu'avec dégoût. Il ſemble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur eſt à charge. A

Petit Carême Ser. du IV. Dimanche.

force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend; & ils se derobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur; pour se faire même une peine de paroître humain? N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui, les marques d'amour & de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? N'est ce pas déclarer tout-haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les momens d'humeur & de chagrin que les soins de la grandeur & de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilege des Grands, pour être l'excuse de leur vices? S'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bisarre, chagrin, à charge aux autres & à soi-même; ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misére, les calamités, les nécessités domestiques, & tous les plus noirs soucis environnent: ils seroient bien plus dignes d'ex-

cuſe, ſi portant déja le deuil, l'amertume, le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en laiſſoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, & que les joies & les plaiſirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même, un privilége qui excuſe leurs chagrins biſarres, & leurs caprices; qu'il leur ſoit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils ſont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la proſpérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémiſſent déja ſous le joug de leur autorité & de leur puiſſance: ſeroit ce donc là le privilége des Grands, ou la punition du mauvais uſage qu'ils font de la grandeur?

Il eſt des hommes frivoles qui croyent que les Princes ne ſont dignes de nos éloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour; qu'un cœur tendre & compatiſſant deshonore le rang & la naiſſance; que l'humanité degrade l'homme, & qu'il faut être né dur & biſarre, Oraiſon Funéb. de Madame.

Pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les Grands à la terre, puniſſoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fuſſent ſemblables! Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur, que l'humanité? Les Princes ne ſont puiſſans que pour être bons: ils doivent, ſi je l'oſe dire, leur puiſſance & leur grandeur à nos beſoins; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des Maitres à la terre.

Carême. Sermon du IV. Dim. On donne dans un ſpectacle profane, des larmes aux avantures chimériques d'un perſonnage de théâtre; on honore des malheureux feints, d'une véritable ſenſibilité; on ſort d'une repréſentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux: & un malheureux que nous rencontrons au ſortir delà, couvert de plaies, & qui veut nous entretenir de l'excès de ſes peines, nous trouve inſenſibles. Avons-nous donc laiſſé toute notre ſenſibilité ſur un théâtre? & faut-il faire revivre, pour nous toucher, l'ambition, la vengeance, la volup-

té, & toutes les horreurs des siécles payens ?

Il y a dans l'affabilité une espéce de confiance en soi-même qui sied bien aux Grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, & qui est comme une espéce de valeur & de courage pacifique. C'est être foible & timide, que d'être inaccessible & fier. En quoi les Princes qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévére & dédaigneux, sont plus inexcusables ; c'est qu'il leur en coute si peu de se concilier les cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude ; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne du prix à tout : & peut-on aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix ? N'est-ce pas s'avilir soi-même, que de mépriser à ce point toute l'humanité ? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne fait pas même sentir ce que valent les hommes ? La nature n'a-t-elle pas imposé déja une assez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'esclavage ? Petit Car. Serm. du IV. Dim.

n'eſt-ce pas aſſez que la baſſeſſe ou le malheur de leur condition leur faſſe un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en eſt ſi digne elle-même ? Ne ſuffit-il pas que leur dépendance ſoit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? & ſi quelqu'un devoit être honteux de ſon état, ſeroit-ce le pauvre qui le ſouffre, ou le Grand qui en abuſe ?

Car. Ser. du IV. Diman.che

On reproche ſouvent aux malheureux leur force, leur pareſſe, leurs mœurs errantes & vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence & de leur miſére ; & en les ſecourant on achéte le droit de les inſulter. Mais s'il étoit permis à ces malheureux que l'on outrage, de nous répondre ; ſi l'abjection de ſon état n'avoit pas mis le frein de la honte & du reſpect ſur ſa langue : Que me reprochez-vous, nous diroit-il, une vie oiſeuſe ; & des mœurs inutiles & errantes ? mais quels ſont les ſoins qui vous occupent dans votre opulence ! les ſoucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens

des

des passions, les rafinemens de la volupté. Je puis être un serviteur inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidéle ? Si les plus coupables étoient les plus pauvres & les plus malheureux ici bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois pas manger, parce que je ne travaille pas ; mais vous-même êtes-vous dispensé de cette loi ? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? & vos profusions sont-elles plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines ?

Un Prince véritablement affable, laisse à l'auguste éclat de sa naissance la dignité qui la fait respecter ; mais il en ôte l'humeur & la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands. Il ne retient de son rang que ce qu'il en faut pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en fait descendre ; & il rassure si fort ou le respect ou la timidité, par un attrait inséparable

Oraison Funeb. du Prince de Conti.

de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûte toujours à la fois, & le plaisir d'être charmé de lui, & le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Petit Car. Serm. du IV. Dim. La fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture & de l'obscurité Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, & de tâcher de se mettre par l'enflure secrette de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance.

Nos Rois ne perdent rien à se rendre accessibles; l'amour des peuples leur repond du respect qui leur est dû. Le Trône n'est élevé que pour être l'asyle de ceux qui viennent implorer la justice ou la clémence du Prince; plus il en rend l'accès facile à ses sujets, plus il en augmente l'éclat & la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'Univers qui aime le plus ses Maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher!

Rien ne revolte plus les hommes

d'une naissance obscure & vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mis entr'eux & les Grands. Ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a reservé l'éclat du sang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils se trouvent bas, moins ils se trouvent à leur place. Aussi l'insolence & la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens régnes de la Monarchie l'ont vue se soulever ; vouloir secouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entiere. Les Grands au contraire placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant. Ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang & de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité : & s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis ; c'est celui de se rendre humains & accessibles.

Sa fierté prend sa source dans la

médiocrité, ou n'eſt plus qu'une ruſe qui la cache C'eſt une preuve certaine qu'on perdroit en ſe montrant de trop près. On couvre de la fierté, des défauts & des foibleſſes que la fierté trahit & manifeſte elle-même. On fait de l'orgueil le ſupplément, ſi j'oſe parler ainſi, du mérite; & on ne ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Les Princes inviſibles & effeminés, devant leſquels c'étoit un crime digne de mort que d'oſer paroître ſans ordre, & dont la ſeule préſence glacoit le ſang dans les veines des ſupplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, ſans ame, ſans vie ſans courage, ſans vertu. Livrés dans le fond de leurs palais à de vils eſclaves; ſeparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de ſe montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux, n'euſſent pas été dignes de les voir; l'obſcurité & la ſolitude en faiſoient toute la majeſté.

L'affabilité eſt comme le caractere inſéparable, & la plus ſure marque de la grandeur. Les deſcendans de

ces races illustres & anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance; ils la laisseroient ignorer, si elle pouvoit l'être. Les monumens publics en parlent assez, sans quils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; & parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse & l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent.

DE LA GLOIRE.

IL y a long-tems que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent, la plupart en la cherchant; & croyent l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité, les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu. Petit Car. Serm. du Dim. de la Passion.

La gloire qui finit avec les Grands est toujours fausse : elle est donnée

Petit Car. Sermonde l'incarn.

à leurs titres plus qu'à leur vertu ; c'eſt un faux éclat qui environne leurs places, mais qui ne ſort pas d'eux-mêmes : ils ſont ſans ceſſe entourés d'admirateurs, & vuides au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire eſt le fruit de l'erreur & de l'adulation, & il n'eſt pas étonnant de la voir finir avec elles ? telle eſt la gloire de la plupart des Princes & des Grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reſte d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funébre : mais tout s'éclipſe & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données. C'eſt un langage ſuranné & inſipide, qu'on n'oſeroit plus parler ; on en voit preſque rougir les monumens publics où elles ſont encore écrites, & où elles ne ſemblent ſubſiſter, que pour rappeller publiquement un ſouvenir qui les déſavoue. Ainſi les adulations ne ſurvivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliſer la gloire des Princes, n'immortaliſent que la baſſeſſe, l'intérêt, la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Les succès éclatans & les grands événemens qui les suivent, ne donnent pas toujours droit de prétendre à la gloire. Je sais que le monde y attache de la gloire, & que d'ordinaire chez lui, ce ne sont pas les vertus, mais les succès qui font les grands hommes. Les Provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées; le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inscriptions, & à quoi le monde consacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliser la mémoire. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoissance publique; tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnoissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux Empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, & que les succès voyent toujours marcher après-eux les récompenses. Petit Car. Serm. du Dim. de la Passion.

Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? où sont les victoires qui n'ayent une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Petit Car. Serm. du jour de Pâques.

Quels sont les succès où les uns ne

prêtent au hasard, les mêmes événemens dont les autres font honneur aux talens & à la sagesse ? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans ? En un mot, où sont les héros dont la malignité, & peut-être la vérité, ne fasse des hommes.

Petit Car. Serm. du Dim. de la Passion.

Il n'est point de Prince ni de Grand, malgré la bassesse & le déréglement de ses mœurs & de ses panchans, à qui des vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité, & qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, & où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, & qu'il se venge à loisir dans les âges suivans, par la liberté de ses censures, de la contrainte & de l'injustice de ses éloges. Il n'attend pas même si tard ; les applaudissemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugemens & les discours secrets :

crets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il est permis de parler ainsi, expirer dans le cœur qui les désavoue.

Les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices des héros : on loue les actions, & l'on mépriſe la perſonne. C'eſt de tout tems qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes. Le monde qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne reſpecte pourtant qu'elle. Il éleve des monumens ſuperbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homére ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre : l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité : l'admiration ſecrette & les louanges réelles & ſinceres, on ne les donne qu'à la vertu. Petit Car. Serm. du jour de Pâques.

Percez juſques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens ; tout en eſt bril- Petit Car. Sermon du Dim. de la Paſſion.

lant au dehors ; vous voyez le héros : entrez plus avant ; cherchez l'homme lui-même ; c'eſt là que vous ne trouverez plus que de la cendre & de la boue. L'ambition, la témérité, le haſard, la crainte ſouvent, & le déſeſpoir ont donné les plus grands ſpectacles & les évenemens les plus brillans à la terre. Ce ſont ſouvent les plus vils reſſorts qui nous font marcher vers la gloire, & preſque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Petit Car. Serm. du jour de Pâques.

Un Prince vertueux qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a rien à craindre des diſcours des hommes : ſa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux ; ſa vertu rendra ſa gloire même reſpectable : ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs ; ſa vertu ſera l'apologie de ſa conduite : ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins ; il en deviendra par ſa vertu l'aſyle & l'arbitre : ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parce qu'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice : on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parce que ſon ambi-

tion sera toujours reglée par ses droits : il n'attirera pas sur ses Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers : il réconciliera les Peuples & les Rois ; loin de les diviser pour les affoiblir, & élever sa puissance sur leur division & sur leur foiblesse : sa moderation sera le plus sûr rempart de son Empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais : les cœurs de ses sujets entoureront son trône, & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent : son autorité lui sera inutile pour se faire obéir. Les ordres les plus surement accomplis, sont ceux que l'amour exécute ; & la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte : toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples ; par sa vertu, il deviendra l'arbitre même des Souverains.

Ecoutons ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avoit rendu célébres ; souvent, ils ne leur trouvoient de grand que le nom. L'homme désa- Petit Car. Serm. du Dim. de la Passion.

vouoit le héros ; leur réputation rougiſſoit de la baſſeſſe de leurs mœurs & de leurs penchans : la familiarité trahiſſoit la gloire de leurs ſuccès ; il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions, pour ſe perſuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainſi ces décorations ſi magnifiques, qui nous éblouiſſent & qui embelliſſent nos hiſtoires, cachent ſouvent les perſonnages les plus vils & les plus vulgaires. La droiture du cœur, la vérité, l'empire ſur les paſſions ; voilà la véritable grandeur : & la ſeule gloire réelle que perſonne ne peut nous diſputer. Un régne ſeroit plein de merveilles ; un Prince porteroit la gloire de ſon nom juſqu'aux extremités de la terre ; ſes jours ne ſeroient marqués que par ſes triomphes ; il ajouteroit de nouvelles Couronnes à celles des Rois ſes ancêtres ; l'Univers entier retentiroit de ſes louanges : ſi l'orgueil plutôt que la juſtice étoit l'ame de ſes entrepriſes, il ne ſeroit pas un grand Roi ; ſes proſpérités ſeroient des crimes ; ſes triomphes des malheurs publics : il ſeroit l'effroi & la terreur de ſes voiſins ; mais il ne ſe-

roit pas le pere de son peuple : ses passions seroient ses seules vertus : & malgré les éloges que l'adulation, la compagne éternelle des Rois, lui auroit donnés ; aux yeux de la postérité, elle ne paroitroient plus que de véritables vices.

DES BIENFAITS.

Petit Car. Sermon de l'Incarn.

IL faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle ; & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres qu'on éléve au-dessus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher : & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection publique. Les louanges que nous donnons aux autres, se rapportent toujours par quelques endroits à nous-mêmes. C'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrettes ; car tous les hommes sont vains, & n'agissent presque que pour eux ; & d'ordinaire ils n'aiment pas à don-

ner à pure perte des louanges qui les humilient, & qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnoissance l'emporte sur la vanité ; & l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en mêmetems & nos supérieurs & nos maîtres.

Carême. Serm. du IV. Dim. Quel plaisir ne doit-on pas sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations & de leurs actions de graces ! Quand il ne nous reviendroit que le seul plaisir de nos largesses, ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? Et qu'a de plus délicieux la Majesté du Trône, que le pouvoir de faire des graces ? Les Princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur & de leur puissance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout seuls ? Faisons servir tant qu'il nous plaira, nos biens à nos plaisirs, à nos profusions, à nos caprices ; nous n'en ferons jamais d'usage qui nous laisse une joie plus pure & plus digne du cœur, qu'en soulageant les malheureux.

Il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'eſt la reconnoiſſance qui les porta autrefois à ſe faire des dieux même de leurs bienfaiteurs. Ils adoroient la terre qui les nouriſſoit, le ſoleil qui les éclaroit, des Princes bienfaiſans, un Jupiter Roi de Créte, un Oſiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets; qui avoient été les peres de leurs peuples, & les avoient rendu heureux pendant leur régne. L'amour & le reſpect qu'inſpire la reconnoiſſance fut ſi vif, qu'il dégénera même en culte. Petit Car. Sermonde l'Incarn.

Quel uſage plus doux & plus flatteur les Grands peuvent-ils faire de leur élevation & de leur opulence, que de faire des heureux! S'attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en laſſe. Commander aux hommes, & leur donner des loix? mais ce ſont-là les ſoins de l'autorité, ce n'en eſt pas le plaiſir Voir autour d'eux multiplier à l'infini leurs ſerviteurs & leurs eſclaves? mais ce ſont des témoins qui les embarraſſent & qui les gênent, plutôt qu'une pompe qui les décore. Petit Car. Serm. du IV. Dim.

Habiter des palais ſomptueux ; mais ils édifient des ſolitudes ou les ſoucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y raſſembler tous les plaiſirs ; ils peuvent remplir ces vaſtes édifices, mais ils laiſſent toujours leur cœur vuide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles reſſources à leurs caprices ; la variété des reſſources tarit bientôt, tout eſt bientôt épuiſé ; il faut revenir ſur ſes pas, & recommencer ſans ceſſe ce que l'ennnui rend inſipide & ce que l'oiſiveté a rendu néceſſaire. Qu'ils employent tant qu'il leur plaira leurs biens & leur autorité à tous les uſages que l'orgueil & les plaiſirs peuvent inventer ; ils ſeront raſſaſiés, mais ils ne ſeront pas ſatisfaits ; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laiſſeront pas dans leur cœur. Qu'ils les employent à faire des heureux, à rendre la vie plus douce & plus ſupportable à des infortunés que l'excès de la miſére a peut-être réduits mille fois à ſouhaiter que le jour qui les vit naître, eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau ; ils ſentiront alors le plaiſir d'être nés

Grands ; ils goûteront la véritable douceur de leur état : c'eſt le ſeul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui les environne, eſt pour les autres ; ce plaiſir eſt pour eux ſeuls : tout le reſte a ſes amertumes ; ce plaiſir ſeul les adoucit toutes.

La joie de faire du bien eſt tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir. Revenons-y encore ; c'eſt un plaiſir qui ne s'uſe point ; plus on le goûte, plus on ſe rend digne de le goûter. On s'accoutume à la proſpérité, & on y devient inſenſible : mais on ſent toujours la joie d'être l'auteur de la proſpérité d'autrui Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & ſecret dans notre ame : le long uſage qui endurcit le cœur à tous les plaiſirs, le rend ici tous les jours plus ſenſible.

Les perſonnes nées dans une fortune obſcure & privée, n'envient dans les Grands, que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité d'autrui. On ſent qu'à leur place on ſeroit trop heureux de repandre la joie & l'allégreſſe dans

les cœurs, en y répandant des bienfaits, & s'assurer pour toujours leur amour & leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre, on forme quelque fois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places; le premier usage qu'on se propose de cette élevation, c'est d'être bienfaisant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la premiere lecon de la nature, & le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux.

DE LA CONSCIENCE.

Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

PAR-tout nous rendons hommage par nos troubles & par nos remords secrets, à la sainteté de la loi que nous violons; par-tout un fond d'ennui & de tristesse inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui nous étoit destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité: la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Des terreurs cruelles marchent par-

tout devant nous. La solitude nous trouble, les ténébres nous allarment, nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrettes de notre ame ; des songes funestes nous rempliſſent d'images noires & sombres ; & le crime après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, & s'attache à nous pour nous déchirer le cœur, & nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

Nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'equité, de pudeur, de droiture. Nous naiſſons avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. Avent. Serm. de la Touſſ.

Dés que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformement à la volonté de son Auteur ; & dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, & son ouvrage le plus parfait ; il n'a pu le laiſſer vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté ; c'est-à-dire, Carême. Serm. du Dim. de la Paſſion.

ſans lui preſcrire ce qu'il devoit à ſon Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il ſe devoit à lui-même : auſſi en le tirant de la boue ; il imprima dans ſon être une lumiere vive, ſans ceſſe montrée à ſon cœur, qui régloit tous ſes devoirs.

Avent. Serm. du Jour de Noël. En-vain la paſſion entreprend quelquefois de nous perſuader que nous ſommes nés pour le plaiſir, & qu'au fond, des penchans que la nature a mis en nous, que chacun trouve en ſoi, ne ſauroient être des crimes ; cette perſuaſion étrangere ne ſauroit jamais raſſurer l'homme criminel. C'eſt un deſir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime ; mais ce n'eſt pas une conviction réelle : c'eſt un diſcours, car on ſe fait honneur de paroître au deſſus des maximes vulgaires ; mais ce n'eſt pas un ſentiment.

Carême. Sermon du Diman. de la Paſſion. Nous ſentons que l'ordre demande que toutes nos paſſions ſoient réglées par le frein de la loi. Tous nos penchans, corrompus dans leur ſource, ont beſoin d'une régle qui les rectifie & qui les redreſſe. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage ; nous ſentons que notre corruption ſe

repand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses ; que l'amour-propre infecte toutes nos demarches, & que partout nous nous retrouvons foibles, & toujours opposés à l'ordre & au devoir. Nous sentons donc que la régle ne doit nulle part être favorable à nos penchans ; que par-tout nous devons la trouver sévére, parce que par-tout elle doit nous être opposée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne sauroit être le remède destiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos desirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer : en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainsi ; par un sentiment secret & inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchans de ses régles, nos plaisirs de ses devoirs ; & dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévére que nous-mêmes.

Nous n'avons pas besoin, pour nous éclaircir sur la plupart de nos doutes, de consulter des hommes habiles, ni de chercher hors de nous des éclaircissemens & des réponses. Ne sortons point de nous-mêmes, pour savoir ce que nous avons à faire; écoutons les décisions de notre cœur; suivons le premier mouvement de notre conscience, & nous nous déterminerons toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu. La premiere impression du cœur est toujours pour la séverité de la régle, contre l'adoucissement de l'amour propre. Notre conscience ira toujours plus loin, & sera toujours plus sévére que nous-mêmes; & si nous avons besoin de décision, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence.

Avent. Serm. de la Touss. Tel est l'état d'un homme dont la conscience est criminelle; il est l'accusateur secret & continuel de lui même: il traîne par-tout un fond d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchans déreglés; plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer

ſes remords importuns. Emporté par ſa foibleſſe ; rappellé par ſes lumieres, il ſe diſpute le crime même qu'il ſe permet ; il ſe reproche le plaiſir injuſte dans le moment même qu'il le goûte.

Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

En-vain emportés par le charme des ſens, ſecouons-nous le joug des régles ſaintes ; nous ne pouvons réuſſir à nous juſtifier à nous-mêmes nos propres déſordres. Nous prenons toujours en ſecret les intérêts de la loi contre nous-mêmes. Nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions. Nous ne ſaurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu. Nous ſentons toujours une méſintelligence ſecrette entre nos penchans & nos lumieres. La loi de Dieu née dans notre cœur, s'y éléve toujours contre la loi de la chair, étrangere à l'homme : elle y maintient malgré nous, ſa vérité, ſi elle ne peut y maintenir ſon autorité ; elle nous ſert de cenſeur, ſi elle ne peut nous ſervir de régle : en un mot, elle nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles.

Avent Serm. de la Touss. Nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchans; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir, & qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaisirs & de notre abondance.

DE L'AGITATION ET DE L'INCONSTANCE

De la Vie humaine.

Mysteres. Prem. Ser. de la Purification. QU'EST-CE que la vie humaine? qu'une mer furieuse & agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, & où chaque instant change notre situation, & nous donne de nouvelles allarmes? Que sont les hommes eux-mêmes? que les tristes jouets de leurs passions insensées, & de la vicissitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes; ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel: semblables

à

à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, & sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & sans cesse forcés de recommencer leur course. lassés de leur agitation, & cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des évenemens ; ni le monde qui le cause ; ni leur conscience, qui le rend plus amer. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre ; se consoler d'une passion, par une autre passion nouvelle ; d'une perte, par un nouvel attachement ; d'une disgrace, par de nouvelles espérances ; l'amertume les suit par-tout ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice.

L'inconstance est le vrai caractere

de notre cœur. Chaque instant & chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions. Si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoissons plus il se forme au-dedans de nous une succession si continuelle & si rapide de desirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joie, de chagrins, de haines & d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses & secrettes de nos passions, nous n'en voyons plus, ni les principes, ni les suites; elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité; & notre cœur devient un abîme, que nous ne pouvons approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la surface.

Paraph. du Pseau. XVIII. Les hommes ne se ressemblent jamais d'un moment à l'autre; ils n'ont point de route fixe & assurée; ils se démentent sans cesse dans leur voies; tous les jours ne sont marqués que par des changemens & des inégalités qui les font perdre de vue. leur course ressemble à celle d'un insensé qui va, revient & retourne sans savoir où ses pas doivent le guider: ils se fatiguent, ils

s'épuiſent, & n'arrivent jamais au but. Leur inconſtance leur eſt elle-même à charge, & ils ne peuvent la fixer. Elle devient un poids qui les accable, & dont ils ne ſauroient ſe debarraſſer : elle fait tout leur crime, & elle fait auſſi tout leur malheur, & le plus cruel ſupplice.

Les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine ; & les hommes ne ſont malheureux, que parce qu'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis ; ils vont chercher dans l'avénir de quoi ſe rendre malheureux ; comme ſi le préſent ne ſuffiſoit pas à leurs inquietudes. ils ſe forment des chimeres, pour ſe faire peur à eux-mêmes ; comme s'ils n'avoient pas aſſez de chagrins réels. ils n'ont plus de lumieres que les autres, que pour ſe former plus d'inquietudes. Ils ne voyent plus loin, que pour voir plutôt leur malheur. Ils ne ſont plus ſages, que pour être plus inquiets & plus timides. Ils ne ſont plus prévoyans, que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les inſenſés. Myſtéres-prem. Ser. de la Pur.

Tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux : un nouveau monde s'eleve insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant. Une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premieres années ont vue : de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre ; de nouvelles scénes occupent tous les jours l'univers. Nous nous trouvons presque seuls & étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vû naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu. Tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant. Nous tenous encore aux débris d'un monde qui s'est deja à demi écroulé entre nos mains ; nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en est échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus ; nos premieres années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs & injustes nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel ; nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu pour la vertu. Nous ne voyons dans

le passé que les revolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut ; & nous vivons comme si le hasard conduisoit l'univers, & qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'évenement lui-même.

Rappellons sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout, qui est comme le théâtre des révolutions humaines ; tant de changemens soudains ; des morts si terribles & si peu attendues, des accidens si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'Etat ; l'élevation ou la décadence de ceux qui occupoient les premieres places ; tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou dans l'aggrandissement des familles : nous y verrons la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, & qui éleve ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, & nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-tems, & qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Nous ne nous rappellons les événemens fâcheux de nôtre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir. Nos pertes passées nous tourmentent encore, par les reflexions inutiles, sur les mesures qui auroient pu nous les épargner. Nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise, nous eût épargné bien des larmes & des chagrins : nous ajoutons à nos malheurs, de les attribuer à nos imprudences. Nous nous représentons après coup les moyens de les éviter trés-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés.

Rien n'arrive presque jamais dans la vie selon nos desirs. Ce que nous aimons nous échappe, ce que nous souhaitons nous fuit, ce que nous craignons nous arrive. Nous ne sommes jamais heureux de tout point. Si la fortune nous rit, la santé nous abandonne ; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque ; si la faveur du maître nous éleve, l'envie du courtisan nous flétrit &

nous dégrade ; si l'envie nous épargne, & que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige : & ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui, sur mille plaisirs ? & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

DES OCCASIONS

Dangereuses.

L'Insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangéreuses, & qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocens, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible. Le long usage des plaisirs leur a ôté à notre égard le privilége de nous toucher vivement, sans leur oter celui de nous corrompre : ils nous

Carême Serm. du jour de Pâques.

souillent & nous infectent, sans nous piquer; comme un corps déja engourdi par le venin de la premiere piqueure que lui a fait le serpent, reçoit la seconde sans en ressentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur. L'insensibilité qui nous rassure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de la corruption, qu'une force qui naisse de la vertu; c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence. Les impressions en sont d'autant plus dangéreuses, qu'elles sont plus insensibles: on se défie des sentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même; mais on s'endort sur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentimens vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées & lascives: & souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver

conſerver libre de paſſion particuliere, n'eſt qu'une corruption du cœur plus dangéreuſe & plus univerſelle.

Nous nous en prenons ſouvent à la providence, de nous avoir placés en certaines ſituations, où notre foibleſſe trouve des écueils inévitables : nous la blamons de nous avoir fait une deſtinée incompatible avec les devoirs qu'elle nous impoſe. Mais la plupart des dangers & des occaſions dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places. La même foibleſſe qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même. Nous portons par-tout avec nous la ſource de nos crimes & de nos malheurs ; & ainſi il ne faut pas attendre notre ſureté des déhors & de la ſituation, mais de la ſeule vigilance que nous devons avoir ſur nous-mêmes. Notre imagination ne nous promet une ſureté dans les états où nous ne ſaurions être, que pour nous calmer ſur les infidélités où nous vivons dans notre état préſent. Notre amour-propre nous donne

Myſteres. premier Serm. de la Purific.

ſans ceſſe le change ; & pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre ſituation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

DES JUGEMENS DES HOMMES.

Carême. Serm. du Mardi de la II. ſem.

PLAÇONS-NOUS dans telle ſituation qu'il nous plaira, ſoyons hommes de bien, ſoyons hommes de plaiſirs, choiſiſſons de la Cour ou de la retraite ; vivons en philoſophes, ou en libertins ; jamais nous ne ferons de tous les hommes, les approbateurs de notre conduite, ni ne réunirons tous les ſuffrages en notre faveur. Ici on eſt homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincere & déſintereſſé, eſprit orné & élevé ; là on nous accuſe de perfidie, on nous taxe de mauvaiſe foi, on avilit l'éclat & le mérite de nos talens & de nos ſervices, on nous range parmi les

eſprits vulgaires, on nous prête des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de notre gloire. Eſſayons de toutes les ſituations, & voyons ſi nous pourrons parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de notre réputation & de notre conduite. Le zéle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des cenſeurs. Faiſons convenir, ſi nous le pouvons, tous les hommes ſur notre ſujet; & alors on nous permettra, à la bonne-heure, de nous faire de la vanité de leurs opinions, la régle de notre conduite. Nous déplaiſons toujours aux uns, par les mêmes endroits que nous avons ſû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parce que les paſſions ſont la régle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Un bon cœur; un cœur droit; ſimple & ſincere, ne peut preſque comprendre qu'il y ait des impoſteurs ſur la terre. Il trouve dans ſon propre fond, l'apologie de tous les autres, & meſure, par ce qui lui en

Car. Serj du Mer. de la IV. Iem.

couteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit couter aux autres. Auſſi, examinons ceux qui forment des ſoupçons affreux & téméraires contre les gens de bien ; nous trouverons que ce ſont d'ordinaire des hommes déréglés & corrompus, qui cherchent même à ſe calmer dans leurs diſſolutions, en ſuppoſant que leurs foibleſſes ſont des foibleſſes de tous les hommes ; que ceux qui paroiſſent les plus vertueux, n'ont par-deſſus eux que plus d'habileté pour ſe cacher ; & qu'au fond, ſi on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils ſont faits comme les autres hommes. Ils font de cette penſée une reſſource à leurs débauches ; & ils s'affermiſſent dans le déſordre, en y aſſociant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien. Ils ſe font une idée affreuſe du genre-humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils ſont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; & tâchent de ſe perſuader qu'il n'y a point de vertu, afin que le vice plus commun, leur paroiſſe plus excuſable.

Le monde toujouts inexplicable,

a de tout tems attaché également de la honte au vice & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juſte ; Il perce de mille traits l'homme diſſolu. Les paſſions & les œuvres ſaintes fourniſſent la même matiere à ſes dériſions & à ſes cenſures ; & par une biſarrerie que ſes caprices ſeuls peuvent juſtifier, il a trouvé le ſecret de rendre en même tems, & le vice mépriſable, & la vertu ridicule. Petit. Carême Sermon de la Purific.

On a beau mépriſer les hommes, on veut être eſtimé de ceux mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres ; l'élevation nous expoſe eocore plus aux regards & aux diſcours de la multitude : & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne doit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics ; les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger des cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes ; la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur ; & d'ailleurs, on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Avent. Ser. de la Touſſaint

Myſteres. Ser. de la Viſitat.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en eſt pas de moins contagieuſe, que celle qui attache de la gloire au vice, & de la honte à la vertu. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique. On ne voit gueres de ces ames déſeſpérées qui ſe faſſent honneur de leur confuſion, & qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après ſoi certaine baſſeſſe dont on eſt bienaiſe de dérober le ſpectacle au public; & je ne ſais par quel reſte de droiture, le ſiécle lui-meme ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que ſa corruption lui fait autoriſer en ſecret.

Les hommes nous diſputent preſque toujours tout ce que la vérité ou la vanité nous attribue. Si nous portons un grand nom, on le diſpute à nos ancêtres: ſi nous échouons, on s'en prend à notre peu d'habileté: ſi nous réuſſiſſons, on en fait honneur au haſard, ou au mérite de nos ſubalternes: ſi nous jouiſſons d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire aux juge-

mens des plus ſenſés : ſi nous avons tous les talens pour plaire, on dit bientôt que nous avons ſu en faire uſage, & que nous avons trop plu : ſi la conduite eſt hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant ſur notre humeur, Enfin, qui que nous ſoyons, Grand, Peuple, Prince Sujet ; la ſituation la plus à ſouhaiter pour notre vanité, c'eſt d'ignorer ce que le monde penſe de nous. Les mêmes paſſions qui nous lient, nous deſunifſent ; l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaiſirs trouvent des cenſeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Si nous y prenons garde, nous comptons les jugemens des hommes pour beaucoup ; nous ne vivons preſque que pour les autres. Ce que nous ſommes à nos yeux nous intereſſe peu ; nous ne paroiſſons touchés, occupés que de ce que nous ſommes aux yeux des autres ; & toute notre attention ſe borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes qui eſt dans l'eſprit des autres. Il ne nous arrive gueres de nous demander à nous-mêmes ce que nous ſommes réellement ; mais

Myſteres. Serm. de l'Incarn.

nous nous demandons ſans ceſſe ce qu'on croit que nous ſommes : ainſi toute notre vie eſt imaginaire & fantaſtique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne ſommes pas flatte notre orgueil. Nous nous laiſſons toucher par des louanges que notre cœur déſavoue ; nous nous faiſons honneur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité qui nous fait ſentir nos défauts & nos miſéres véritables.

Myſteres. Serm. de la Viſitation

Il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, des crimes plus polis, ſi je l'oſe dire, que le ſiécle place honorablement parmi les vertus ; & qui tout-à-coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, ſans en retenir la honte & les horreurs. Or c'eſt par cette fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui ne ſont que des vices trop réels, qu'il arrive que nous faiſons tant d'actions malgré le cri ſecret de la conſcience, & que nous en omettons d'autres dont nous ſentons au-dedans de nous la

néceſſité ; le tout pour ne pas choquer le monde. Eh ! n'étoit-ce pas aſſez, que la foibleſſe & la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible & dégoutante ; falloit-il que le déréglement de l'eſprit y attachât encore de la honte & du mépris ?

Carême. Serm. du Jeudi de la Paſſion.

Le monde qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Il approuve, il juſtifie les maximes, les uſages, les plaiſirs qui corrompent le cœur ; & il veut pourtant q'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur. Il inſpire toutes les paſſions, & il en blâme toutes les ſuites : il veut qu'on s'étudie à plaire, & il nous mépriſe dès que nous y avons réuſſi. Ses théâtres laſcifs rétentiſſent des éloges inſenſés de l'amour profane ; & ſes entretiens ne ſont que des ſatyres ſanglantes de celles qui ſe livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures ; & il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui en paroiſſent embraſés.

Carême. Serm. du Mercredi de la IV. semaine.

Les hommes auſquels les paſſions ont gâté le cœur, ſont capables de toute duplicité & de toute baſſeſſe. Comme ils nont rien de droit, rien de noble, rien de ſincere; ils ſoupçonnent aiſement les autres d'être ce qu'ils ſont : ils ne ſauroient ſe perſuader qu'il y ait encore des cœurs ſimples, ſinceres & généreux ſur la terre : ils croyent voir par-tout ce qu'il ſentent en eux-mêmes : ils ne peuvent comprendre que l'honneur, la fidélité, la ſincerité, & tant d'autres vertus toujours fauſſes dans leur cœur, ayent quelque choſe de plus vrai, & de plus réel dans le cœur des autres hommes. C'eſt le malheur des Cours ſur-tout. Comme on y eſt né & qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu, auſſi-bien que dans le vice. Comme c'eſt une ſcéne où chacun joue un perſonnage emprunté, on croit qne l'homme de bien ne fait que jouer le perſonnage de la vertu ; la ſincérité rare ou inutile, y paroît toujours impoſſible.

DES SOUVERAINS.

UN Prince n'eſt pas né pour lui ſeul, il ſe doit à ſes ſujets. Les peuples en l'élevant, lui ont confié la puiſſance & l'autorité, & ſe ſont réſervés en échange, ſes ſoins, ſon tems, ſa vigilance. Ce n'eſt pas une idole qu'ils ont voulu ſe faire pour l'adorer; c'eſt un ſurveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre. Ce n'eſt pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, & ne voyent point; une langue, & ne parlent point; des mains, & n'agiſſent point: ce ſont de ces Dieux qui les précedent pour les conduire & les défendre. Ce ſont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont fait tout ce qu'ils ſont; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont, que pour les peuples. Oui, c'eſt le choix de la Nation qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de leurs ancêtres; c'eſt elle qui les éleva ſur le bouclier militaire, & les proclama Souverains Le Royaume devint enſuite l'héri-

Petit Car. Serm. du Dim. des Rameaux.

tage de leurs successeurs ; mais ils le dûrent originairement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachérent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la premiere source de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs leur rediront sans cesse, qu'ils sont les maîtres, & qu'ils ne sont comptables à personne de leurs actions : il est vrai que personne n'est en droit de leur en demander compte, mais ils se le doivent à eux-mêmes : ils sont les maîtres de leurs sujets ; mais ils n'en auront que le titre, s'ils n'en ont pas les vertus : tout leur est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : ils peuvent négliger les soins de la royauté ; mais comme ces Rois fainéans ; si deshonorés dans nos histoires, ils n'auront plus qu'un vain nom de Roi, dès qu'ils n'en rempliront pas les fonctions augustes.

Le plus grand éloge d'un Prince,

c'eſt d'être bon ; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain ; la bonté fait le bonheur de ſes peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs. C'eſt pour lui qu'il eſt conquerant ; c'eſt pour nous qu'il eſt bon : & la gloire des armes n'ira pas loin, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle. Oraiſon Funeb. de Mgr. le Dauphin.

Un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes. Le choix des ſujets eſt la premiere ſource du bonheur public ; & pour les choiſir : il faut les connoître. Nul n'eſt à ſa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui même. Le mérite eſt négligé, parce qu'il eſt ou trop modeſte pour s'empreſſer, ou trop noble pour devoir ſon élevation à des ſollicitations & à des baſſeſſes : l'intrigue ſupplante les plus grands talens ; des hommes ſouples & bornés s'élevent aux premieres places, & les meilleurs ſujets demeurent inutiles. Petit Car. Serm. du Dim. des Rameaux

L'onction ſainte répandue ſur les Rois, conſacre leur caractere & ne Oraiſ. fun. de Louis le Grand.

sanctifie pas toujours leur personne. L'étendue de leur devoir répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins & de leur servitude, que de leur autorité : ils ne sont Rois que pour être les peres & les pasteurs des peuples. Ils ne sont pas nés pour eux seuls ; & les vertus privées qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

Petit Carême Ser. Dim. des Rameaux.

Rien n'est plus grand dans le Souverain que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir soi-même de sa mépriſe. C'est un mauvais orgueil, de croire qu'on ne peut avoir tort : c'est une foiblesse, de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramenent au vrai, affermissent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa mépriſe : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement, c'est leur en étaler l'équité & la droiture. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort, & qui se condamne elle-même ; leur respect ne s'affoiblit qu'envers

celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris. Rien n'eſt plus beau dans le Souverain qui ne dépend de perſonne; que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

Quel malheur, quand le Souverain, peu content de ſe livrer au déſordre, ſemble le conſacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en ſont ou les imitateurs ou les honteux miniſtres! Quel opprobre pour un empire! Quelle indécence pour la majeſté du gouvernement! Quel découragement pour une Nation & pour les ſujets habiles & vertueux, à qui le vice enleve les graces deſtinées à leurs talens & à leurs ſervices! Quel décri & quel aviliſſement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangeres! & de-là quel déluge de maux dans le peuple! Les places occupées par des hommes corrompus? les paſſions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs & de la gloire; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix, meritée par les excès qui les violent; les mœurs corrom-

Petit Car. Serm. de la purific.

pues dans leur source ; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en de feux errans qui nous égarent ; les bienséances mêmes publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées, comme des usages surannés, à l'antique gravité de nos peres ; le désordre debarrassé de la gêne même des ménagemens ; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Petit Car. Serm. du Dim. des Rameaux

Il ne faut pas que les Souverains se jettent dans une multitude de soins & de détails inutiles. Ils se croyent quelquefois obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains ; les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zéle. Ils ont les sollicitudes de l'homme privé ; ils n'ont pas celles de l'homme public. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail, pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sureté publique : leurs mains sont premiérement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats qui font mouvoir toute la machine ; tout doit être grand dans la conduite des Grands.

Ce ne sont pas les statues & les inscriptions qui immortalisent les Princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps, & de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome & la Grece avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Césars, & épuisé toute la science de l'art, pour les rendre plus précieuses aux siécles suivans ; de tous ces monumens superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre & sur l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours. Petit Car. Serm. de l'Incarn.

Si la justice dans le Souverain prend la place des passions, quelle source de bonheur pour les peuples ! c'est la vertu qui distribue les graces ; c'est elle qui les reçoit. Les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite & qui les fuit ; & fuient l'homme vendu à l'iniquité, qui court après. Les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public ; le crédit & l'intrigue ne ménent à rien ; le mérite & les services n'ont besoin que d'eux-mêmes. Le goût même du Souverain Petit Car. Ser. de la Purificat.

ne décide pas de ſes largeſſes ; rien ne lui paroît digne de récompenſe dans ſes ſujets, que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le ſuivent de près. Il n'y a de mécontens dans l'Etat, que les hommes oiſeux & inutiles : la pareſſe & la médiocrité murmurent toutes ſeules contre la ſageſſe & l'équité des choix. Les talens ſe développent par les récompenſes qui les attendent : chacun cherche à ſe rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition ſe réduit à ſe rendre digne des places auſquelles on aſpire. Et ſi l'envie de plaire peut former des hypocrites, outre que le maſque tombe tôt ou tard, & que l'ypocriſie ſe trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'eſt du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ſes apparences.

Petit Car. Serm. de l'Incarn. Un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets, qui a préferé la paix & la tranquillité, qui ſeule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'auroient abouti qu'à flatter ſa vanité : Un Prince

qui ne s'eſt regardé que comme l'homme de ſes peuples, qui a cru que ſes tréſors lés plus précieux étoient les cœurs de ſes ſujets : Un Prince, qui par la ſageſſe de ſes loix & de ſes exemples a banni les déſordres de ſes Etats, corrigé les abus, conſervé la bienſéance des mœurs publiques, maintenu chacun à ſa place, réprimé le luxe & la licence, toujours plus funeſtes aux Empires que les guerres & les calamités les plus triſtes ; rendu au culte & à la Religion de ſes peres l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples ; qui a regardé ſes ſujets comme ſes enfans, ſon Royaume comme ſa famille ; & qui n'a uſé de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractere ſera toujours grand, parce qu'il l'eſt dans le cœur des peuples. Les peres raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre ſous un ſi bon Maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux & dans chaque famille, ce ſouvenir conſervé d'âge en âge, deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'encein-

te des murs paternels, qui perpétuera la memoire d'un si bon Roi dans tous les siécles.

Oraison Funèb. de M. le Dauphin.

Le caractere perpétuel de notre Nation, a toujours été d'aimer ses Maîtres. Elle compte un seul de leurs regards comme un bienfait ; & dans les tems même de ses miséres les plus tristes, elle n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies, & oublier à l'instant ses malheurs & ses peines.

Petit Car. Serm. de l'Incarn.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains, il faut la chercher dans les siécles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de nos plus vaillans Rois, les éloges magnifiques que son siécle lui a donnés à l'envi ; & malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont régné avec moins de ces talens brillans qui font les héros, mais avec plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois : son prédécesseur sera toujours grand dans nos

hiſtoires, parce qu'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le pere. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur régne, s'ils ne ſont repetés ſous les régnes ſuivans. C'eſt là que la poſtérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puiſſance & à leur rang, ou leur conſerve un rang qu'ils dûrent à leur vertu, bien plus qu'à leur puiſſance.

Quelle félicité pour le Souverain, de regarder ſon Royaume comme ſa famille, ſes ſujets comme ſes enfans; de compter que leurs cœurs ſont encore plus à lui, que leurs biens & que leurs perſonnes; & de voir, pour ainſi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la Nation qui éleva ſes ancêtres ſur le trône! La gloire des conquêtes & des triomphes, a-t-elle rien qui égale ce plaiſir? Ah! ſi les hommes ſe donnoient des Maîtres, ce ne ſeroient ni les plus nobles ni les plus vaillans qu'ils choiſiroient, ce ſeroient les plus tendres, les plus humains; des Maîtres qui fuſſent en même tems leurs peres. Petit Car. Serm. du IV. Dim.

Un Prince qui n'a eu que des ver-

Petit Car. Serm. de l'Incarn. tus militaires, n'eſt pas aſſuré d'être grand dans la poſtérité : il n'a travaillé que pour lui. Il n'a rien fait pour ſes peuples ; & ce ſont les peuples qui aſſurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra paſſer pour un grand conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets : il aura conquis des Provinces étrangeres ; mais il aura épuiſé les ſiennes en un mot, il aura conduit habilement des armées ; mais il aura mal gouverné ſes peuples.

Petit Car. Serm. du IV. Dim. Ce n'eſt pas regner, de ne vivre que pour ſoi-même. Les Rois ne ſont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naiſſance ; mais ils ne le méritent que par les ſoins & l'application. Auſſi les régnes oiſifs forment un vuide obſcur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans : il ſemble que n'ayant pas regné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'eſt un cahos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer

nos hiſtoires, ils ne ſont que les obſcurcir & les embarraſſer ; & ils ſont plus connus par les grands-hommes qui ont vécu ſous leur régne, que par eux-mêmes.

Ce n'eſt pas le rang, les titres, la puiſſance, qui rendent les Souverains aimables : ce n'eſt pas même les talens glorieux que le monde admire. La valeur, la ſupériorité du génie, l'art de manier les eſprits & de gouverner les peuples ; ces grands talens ne les rendent aimables à leurs ſujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaiſans : on n'eſt grand qu'autant qu'on leur eſt cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment gueres dans les Souverains, que les vertus qui rendent leur regne heureux. Petit Car. Serm. du IV. Dim.

Les ſentimens de la nature perdent ſouvent leurs droits dans le cœur des Princes. Elevés au-deſſus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penſer & de ſentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur reſſembler par l'humanité : & deſtinés par leur naiſſan- Oraiſon Funéb. de Madame.

ce à être les peres des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable, à l'égard même de leurs enfans.

Est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante, que celle de regner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage & la mort qui nous y conduisent, & il faut faire des malheureux, pour se l'assurer : l'appareil qui l'environne, est funeste & lugubre, & souvent le Conquerant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires. Mais la gloire d'être à son peuple & de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de statues & de colonnes superbes pour l'immortaliser ; elle s'éléve dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que le bronse & l'airain, parce que l'amour dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort. Le titre de Conquérant n'est écrit que sur le marbre ; le titre de pere du peuple est gravé dans les cœurs.

DE

DE LA COUR.

LA Cour eſt un ſejour où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entrechoquer & ſe détruire. Les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts : il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire. Les liens mêmes du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont reſſerrés par des liens communs ; il ſemble qu'on ſoit convenu que la bonne foi ne ſeroit pas une vertu, & que l'amitié ne ſeroit plus qu'une bienſéance. L'art de tendre des pieges n'y deshonore que par le mauvais ſuccès. Enfin la vertu elle-même, ſouvent fauſſe, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit ſouvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour reſerver plus ſûrement le cœur à l'amertume de la jalouſie, & au deſir inſatiable de la fortune : & comme dans ce Temple de Babylone, en public tout paroît

Oraiſon Funeb. de Mgr. le Dauphin.

pour la Divinité, en secret, & par des voies souterreines, on reprend tout pour soi-même.

Oraison Feneb. de Madame. Les Cours sont orageuses. Les intérêts y décident toujours des affections; & comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée. Tout y forme des nuages; les jours ne s'y ressemblent jamais: les mêmes flots qui vous élevent, vous ouvrent le gouffre à l'instant; & la vicissitude éternelle des événemens; est comme le seul événement, & le seul point qu'on y voit de fixe.

Mysteres. Serm. de la Purific. Qu'est-ce que la vie de la Cour? qu'une agitation éternelle sur l'avenir, qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances? De craintes: tous les événemens nous offrent presque de nouvelles terreurs; l'élevation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée; un air moins gracieux du Maître nous fait déja comme entrevoir notre oubli & notre ruine: De précautions; nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des

graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront : Enfin d'espérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le repos & toutes les douceurs du présent. La félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet ; les assujetissemens & les peines sont dans le cœur qui les sent & qui les dévore.

DES PRINCES.

LA naissance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au Souverain. La désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat ; dans les Princes, c'est un outrage qu'ils se font à eux-mêmes. Les Princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie : l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres ; ils doivent en maintenir la tranquillité, comme celle de leur propre famille ; & les premiers regards du Prince tombant sur eux, ils doi-

Oraison Funeb. du Prince de Conty.

vent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers exemples de ſoumiſſion au reſte du peuple.

Oraiſon Funeb. de Madame. Les Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes. Plus ils ſont grands, plus ils doivent de grands exemples. Ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premieres obligations de leur rang, ſont le zele pour l'Etat, dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modeles; la fidélité aux devoirs de la Religion, que leurs ancêtres placerent ſur le trône.

Oraiſon Funeb. du Prince de Conti. Qu'un Prince du ſang de nos Rois ait de la valeur, c'eſt un privilege de la naiſſance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu. Le courage & l'intrépidité ſont parmi eux des biens héréditaires, ainſi que les ſceptres & les couronnes; & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans. Mais une louange qui les honore, c'eſt que la vie paiſible & privée, l'écueil des

réputations les plus brillantes, laisse voir en eux encore plus de vertus estimables ; c'est qu'en les voyant tous les jours, nous les voyons toujours plus grands.

Les Princes sont exposés à plus de dangers que les autres hommes ; & les inclinations les plus heureuses & le plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne ? Nos vices se cachent sous l'obscurité de notre destinée ; mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, si elle étoit en spectacle comme la leur ? C'est un malheur de leur rang, que souvent avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous, de l'impunité d'un seul de leurs vices. Oraison Funeb. de Mgr. le Dauphin.

Rien n'est plus rare pour les Grands, que les vertus domestiques. La vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au-dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes. Toujours en spectacle, ils représentent ; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfer- Oraison Funeb. de Madame.

més avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques & accoutumés, le personnage cesse, & l'homme prend sa place & se développe.

DE LA NAISSANCE.

Petit Car. Sermon de l'Incarn.

UNE haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout tems des distinctions d'honneur & d'hommages. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne, c'est une leçon domestique, & un motif honorable de grandeur ; mais ce n'est pas ce qui nous fait Grand : c'est une succession d'honneur & de mérite ; mais elle manque, & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom, sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux : la noblesse n'est plus que pour notre nom, & la roture pour notre personne.

Que les Grands se vantent d'avoir des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres ; s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs ayeux, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeller les siecles passés pour les trouver dignes de nos hommages, si toute leur grandeur est dans leur nom ; leur naissance les avilit & les deshonore. On oppose sans cesse leur nom à leur personne ; le souvenir de leurs ayeux devient leur opprobre ; les Histoires où sont écrites les grandes actions de leurs peres, ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs ; on redemande à leur nom les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; & cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit, & qui les accable. Petit Car. Sermonde l'Incarn.

Il en est qui portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrès de leur grandeur, par des siecles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possedent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des ayeux dont il ne reste

plus rien qu'une vile pouſſiere, par des monumens que les tems ont effacés, & ſe croient au-deſſus des autres hommes, parcequ'il leur reſte plus de débris domeſtiques de la rapidité des tems, & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres, de la vanité des choſes humaines.

DE L'EDUCATION.

Oraiſ. Funebre de Mr. de Villars.

ON ne peut trop déplorer la vanité de ces perſonnes d'un rang diſtingué, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers, le ſoin de l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; qui confient à des mains étrangeres, le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfans; & pour ſe trop ſouvenir de leur grandeur, laiſſent après eux des ſucceſſeurs qui ne s'en ſouviennent pas aſſez.

Quel ſoin, que celui d'être chargé

de former la jeuneſſe des Souverains ; de jetter dans ces ames deſtinées au trône, les premieres ſemences du bonheur des peuples & des Empires ; de régler de bonne-heure des paſſions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices, ou d'inſpirer des vertus, qui doivent être, pour ainſi dire, les vices & les vertus publiques ; de leur montrer la ſource de leur Grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laiſſer auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation uſurpe toujours ſur elle ; de leur faire ſentir qu'ils ſont Grands, & de leur apprendre à l'oublier ; de leur élever les ſentimens, en leur adouciſſant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération ; de tourner à la piété, des penchans, à qui tout va préparer le poiſon du vice ; en un mot, d'en former des maîtres & des peres ? Oraiſon Funeb. de M. la Dauphine.

On aime aſſez à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité ; on ſe fait honneur même de leur débiter les maximes les plus ſéveres & les plus héroïques de la ſageſſe ; mais la conduite domeſtique ſoutient mal le faſte & la vanité de Panég. de S. Louis.

ces inſtructions. On leur propoſe les vertus de leurs ancêtres, & on affoiblit, en les démentant ſoi-même, par des mœurs oppoſées, l'impreſſion qu'auroit pu faire le ſouvenir de ces anciens modeles. Auſſi, loin de leur inſpirer des ſentimens de vertu, par ces impreſſions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penſer de bonne heure, que la vertu n'eſt qu'un nom, que les maximes qu'on nous en débite, ne ſont qu'un langage & une façon de parler qui a paſſé des peres aux enfans, mais que l'uſage a toujours contredit : & qu'enfin, ceux qui en ont paru dans tous les tems les plus zélés défenſeurs, ont toujours été au fond, ſemblables au reſte des hommes.

On publie ſouvent que la jeuneſſe des Rois doit avoir de plus nobles amuſemens que des pratiques journalieres de piété ; que ſous prétexte de préſerver ſon innocence, on amollit ſon courage ; qu'il faut laiſſer plus de carriere à des penchans, qui dans la ſuite ne trouvant plus de frein dans l'autorité ſouve-

raine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin, une vertu si rigoureuse & si exacte, peut former de bons solitaires, mais qu'elle n'a jamais formé de grands Princes. Ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande tous les jours à ceux qui y préſident, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu & de la sageſſe ; mais ce ſont les ſeules impreſſions qu'on craint toujours qui ne ſoient pouſſées trop loin. L'amour de la gloire, le deſir de parvenir, l'art de plaire, ſont les plus ſérieuſes & les plus importantes leçons qui cultivent la jeuneſſe de ceux que leur naiſſance deſtine à de grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre, les premieres lueurs de toutes ces dangéreuſes paſſions. Les ébauches naiſſantes des grands vices, on les appelle de grandes eſpérances. On regarde les inclinations heureuſes & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu, comme des préſages moins favorables ; on craint tout d'une enfance moins do-

cile aux leçons de la vanité. On y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies ; & il arrive souvent que ces impressions étrangeres prévalent, & que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse & de vertu, deviennent trop licentieux pour le monde même.

DE LA JEUNESSE.

Oraiſ. Funéb. de M. de Villeroy.

QU'EST-CE que la jeunesse des personnes, sur-tout d'un certain rang ? C'est une saison périlleuse, où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, & où elles sont facilitées par son autorité. C'est une conjoncture fatale où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le plaisir est autorisé par l'usage, soutenu par des exemples qui tiennent lieu de la loi ; les exemples facilités par la puissance, & la puissance mise en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Aussi dans les éloges qu'on entre-

prend de la plupart des hommes extraordinaires, on eſt obligé de tirer le rideau ſur les premieres années de leur vie : on laiſſe dans un ſage oubli, un tems où ils ſe ſont oubliés eux-mêmes. On ne leur donne, ni enfance ni jeuneſſe, & on ne commence leur hiſtoire, que par où l'on peut commencer leur éloge. On les produit tout-à-coup ſur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produiſit le premier homme, c'eſt-à-dire, dans la perfection de l'âge & de la raiſon.

DES LOIX.

CE n'eſt point le Souverain, ce ſont les Loix qui doivent regner ſur les peuples. Le Prince n'en eſt que le miniſtre, & le premier dépoſitaire. Ce ſont elles qui doivent régler l'uſage de l'autorité ; & c'eſt par elles que l'autorité n'eſt plus un joug pour les ſujets ; mais une regle qui les conduit, un ſecours qui les protege, une vigilance paternelle qui ne s'aſſure leur ſoumiſ-

Petit Car. Serm. de l'Incarn.

sion, que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croyant être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les loix; leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs & ambitieux que les Princes méchans mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent. Ils deviennent moins puissans, dès qu'ils veulent l'être plus que les Loix. Ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste & odieuse, l'énerve & la diminue. La source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; & quelqu'absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

Petit Car. Serm. du Dim. des Rameaux

La Religion souffre toujours de la foiblesse des Loix; & l'Eglise ne doit compter sur rien, dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puissance avec le Souverain, sont sans cesse exposés à des révolu-

rions ; se départant aussi facilement des Loix, que du culte de leurs peres : les soulévemens y sont aussi impunis que les erreurs ; & c'est-là où l'héréſie a toujours trouvé son premier asyle. Elle se fortifie au milieu de la confusion des Loix, & de la foiblesse de l'autorité. Elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles & aux dissensions publiques. Les regnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les regnes funestes de son accroissement & de sa puissance ; & dès que l'harmonie civile se dément, toute la Religion elle-même chancelle.

Il n'y a point de bonheur pour les peuples, que dans l'ordre & la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de regle. Chacun veut être à lui-même sa loi : la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance ; & les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, & leur rendant en même

Petit Car. Sermonde l'Incarnat.

tems l'aſſujetiſſement doux & aimable.

Tome des Oraiſ. Funeb. II. Ser. d'une Prof. Religieuſe.

Les hommes ſont trop legers, trop inconſtans, trop foibles, pour ſe conduire tout ſeuls. Il leur a fallu des Loix pour les fixer dans la ſociété, il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes. Ce que nous regardons comme la ſouveraine félicité, cette liberté, cette indépendance que nous vantons tant, c'e préciſement la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous nos plaiſirs. C'eſt un ſupplice continuel de vivre ſans regle & au haſard, de ne conſulter que le goût & les inégalités de l'imagination, d'être incapable de ſuite & d'uniformité, de mener une vie qui ne ſe reſſemble jamais à elle-même : où chaque jour amene de nouveaux goûts & de nouvelles occupations, où preſque jamais rien n'eſt à ſa place, où l'on ſe porte ſoi-même par-tout, & où par-tout on eſt à charge à ſoi-même : une vie incertaine, inégale, oiſeuſe dans ſon agitation ; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous peſe, qui nous embarraſſe, dont nous ne ſavons ſouvent quel uſage faire ; où l'on

l'on essaye de tout, & où l'on s'ennuie de tout.

La liberté que les Princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des Loix. Ils sont les maîtres de la vie & de la fortune de leurs sujets, mais ils ne peuvent en disposer que selon les Loix. Ils ne connoissent que Dieu seul au-dessus d'eux, mais les Loix doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes. Nos Rois ne commandent pas à des esclaves; ils commandent à une Nation libre & belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidelité; & dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses Rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse & sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité; & que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses Rois n'exigent de sa soumission, que ce que les Loix leur permettent d'en exiger: autrement, ils ne sont plus les peres & les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis & les oppresseurs; ils ne Petit Carême Ser. de l'incar.

regnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

Petit Carême Ser. du Vendredi St. Les Empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes Loix qui les ont formés. L'injustice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Ministres qui ont outré la puissance des Rois, l'ont toujours affoiblie : ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats ; & leur zele n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les loix de l'empire.

DU TEMS.

Carême. Serm. au Lundi de la sem. de la Passion. LA source de tous les désordres qui regnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste qu'ils font du tems. Les uns passent toute leur vie dans l'obscurité & dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes ; les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne semblent être nés sur la terre, que pour y jouir d'un indigne répos ; & se dérober par la diversité des plaisirs, à l'en-

nui qui les suit par-tout, à mesure qu'ils le fuient ; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le Tems soit un ennemi commun, contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer. Toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abregent la longueur des jours & des momens, & nous en débarrassent sans que nous nous appercevions presque qu'ils sont passés.

Où sont nos premieres années ? que laissent-elles de réel dans notre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui nous en reste. Tout cet intervale qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide, qu'à peine nous avons vu passer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le passé ne

Carême. Serm. du Jeu. de la IV. sem.

nous paroîtroit pas plus long, ni plus réel. Tous les siecles qui ont coulé jusqu'à nous, nous les regarderions comme des instans fugitifs ; tous les peuples qui ont paru & disparu dans l'Univers, toutes les révolutions d'Empires & de Royaumes, tous les grands événemens qui embellissent nos histoires, ne seroient pour nous que les différentes scenes d'un spectacle que nous aurions vu finir en un jour. Rappellons seulement les victoires, les prises des places, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux du dernier regne ; nous y touchons encore, nous en avons été la plupart les spectateurs ; ils passeront dans nos annales, jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour nous, ce n'est déja plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, & que chaque jour efface même de notre souvenir.

Carême. Serm. du Lundi de la sem. de la Passion.

Le Tems, ce dépôt précieux qui nous a été confié, est devenu pour nous un fardeau qui nous pése & nous fatigue. Nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons presque comme un malheur égal, d'en porter l'ennui

& la durée. C'eſt un tréſor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons ſouffrir entre nos mains. Toute notre vie n'eſt qu'un art continuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le diſſiper, il nous en reſte toujours aſſez pour ne ſavoir encore qu'en faire.

Car. Ser. du Jeudi de la IV. ſemaine.

Les années paroiſſent longues, quand elles ſont encore loin de nous ; arrivées, elle diſparoiſſent, elles nous échappent en un inſtant ; & nous n'avons pas tourné la tête, que nous nous trouvons comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroiſſoit encore ſi loin, & ne devoit jamais arriver. Regardons le monde tel que nous l'avons vu dans nos premieres années, & tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle Cour a ſuccédé à celle que nos premiers ans ont vue ; de nouveaux perſonnages ſont montés ſur la ſcene ; les grands rôles ſont remplis de nouveaux acteurs ; ce ſont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles paſſions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le ſujet des louanges, des dériſions,

des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, & sans que nous nous en soyons apperçus, sur les débris du premier.

Carême. Serm. du Lundi de la sem. de la Passion. Notre tems est la chose dont nous faisons le moins de cas. Nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits pour nos créatures; nos biens pour nos proches & pour nos enfans; notre crédit & notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes: notre tems, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes; on nous fait même plaisir de nous en décharger. C'est un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage; il fait tout l'ennui, tout l'embarras, & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. sem. Tout passe avec nous, & comme nous: une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayerent hier le chemin, & nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; les morts & les vivans se rem-

placent & se succedent continuellement. Rien ne demeure : tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, & dans le tems que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs cotés sous le fer des ennemis ; se chargent avidement de leurs habits, & à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Loin de nous détromper par l'exemple de ceux que nous voyons disparoître, il sort de leurs cendres des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs.

DES ANCIENS PHILOSOPHES.

LA Philosophie payenne ne détruisoit les vices que par le vice, elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde. Elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les au-

Carême. Serm. du Jeu. après les Cendr.

tres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leur ruines, je veux dire l'orgueil. Semblable à ce Prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des Nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, & ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il vouloit faire adorer à toute la terre.

Platon qui avoit si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage : & permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms & les droits paternels que la nature elle-même a toujours respectés le plus, jusque parmi les animaux ; & donne à la terre des hommes incertains de leur origine, tous venant au monde sans parens, pour ainsi dire, & par là sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité ; tous en état de devenir incestueux, ou parricides sans le savoir.

Carême. Sermon du Dim. de la Passion. Il n'étoit pas étonnant que la morale n'eut rien de fixe dans les Ecoles païennes. Livrées à l'orgueil & aux variations de l'esprit humain, c'étoit la vanité, & non pas la vérité qui faisoit les Philosophes. Les

regles

régles changeoient avec les siecles ; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs, c'étoit le changement des mœurs qui entraînoit toujours celui de la doctrine. Comme ils ne puisoient leurs lumieres que dans la corruption de leurs cœurs, & dans la variété de leurs pensées, ils qualifioient le bien & le mal selon leurs caprices ; & les vices & les vertus étoient presque parmi eux des noms arbitraires.

Il y a eu des Philosophes qui vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien ; & quelle que pût être l'intention du premier Auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne chercherent point d'autre félicité que celle des bêtes. Les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athenes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés ; on leur dressa des temples & des autels. L'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, & des crimes encore plus honteux, fu-

Carême Serm. du Jeu. apres les Cend.

rent érigés en divinités. Le culte devint une débauche & une prostitution publique, & des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes.

Carême. Serm. du Lundi de la I. sem.

Les siecles payens ont reconnu la necessité d'une philosophie, c'est-à-dire, d'une lumiere supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, & fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les a conduits à cette vérité, & leur a appris que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme. Il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la premiere institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement; puisque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siecles ont eu la réputation de sages & de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres, & l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livroient sans reserve & sans pudeur à la brutale sensualité; & que cette maxime une fois établie, que

nos penchans & nos desirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, vivre seuls comme des bêtes.

Que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les Ecoles de la Philosophie païenne ! Les uns doutoient de tout, les autres croyoient tout savoir ; les uns ne vouloient point de Dieu, les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, & laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur, & incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées, & soumis à des loix qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'Univers, l'ame de ce vaste corps, & faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Autant d'Ecoles, autant de sentimens sur un point si essentiel : autant de siecles, autant de nouvelles extrava- Carême. Sermon du Jeu. après les Cend.

gances ſur l'immortalité & la nature de l'ame. Ici c'étoit un aſſemblage d'atômes ; là, un feu ſubtil ; ailleurs, un air délié : dans une autre Ecole, une portion de la divinité : les uns la faiſoient mourir avec le corps ; d'autres la faiſoient vivre avant le corps ; quelques autres la faiſoient paſſer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval ; de la condition d'une nature raiſonnable à celle des animaux ſans raiſon. Il s'en trouvoit qui enſeignoient que la véritable félicité de l'homme eſt dans les ſens ; un plus grand nombre la mettoit dans la raiſon ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire ; pluſieurs dans la pareſſe & dans l'indolence : & tous ces points ſi eſſentiels à la deſtinée de l'homme, étoient devenus des problêmes qui de part & d'autre n'étoient deſtinés qu'à amuſer le loiſir des Ecoles, & la vanité des Sophiſtes : des queſtions oiſeuſes où l'on ne s'intéreſſoit pas pour le fond de la vérité ; mais ſeulement pour la gloire de l'avoir emporté.

DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

Carême. Serm. du Lundi de la I. sem.

REMONTONS jusqu'à la naissance des siecles : lisons l'histoire des Royaumes & des Empires : écoutons ceux qui reviennent des Isles les plus éloignées ; l'immortalité de l'ame a toujours été, & est encore la croyance de tous les peuples de l'Univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur & dans l'esprit des hommes : des peuples entiers & sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir ; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer dans leur cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort ; & en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Si tout meurt avec le corps, qu'est-

ce qui a pu perſuader à tous les hommes, de tous les ſiecles, & de tous les pays, que leur ame étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre-humain cette idée étrange d'immortalité ? Un ſentiment ſi éloigné de la nature de l'homme, puiſqu'il ne ſeroit né que pour les fonctions des ſens, auroit-il pu prévaloir ſur la terre ? Car ſi l'homme, comme la bête, n'eſt fait que pour le tems ; rien ne doit être plus incompréhenſible pour lui, que la ſeule idée d'immortalité. Des machines paîtries de boue, qui ne devroient vivre, & n'avoir pour objet qu'une félicité ſenſuelle, auroient-elles jamais pu, ou ſe donner, ou trouver en elles-mêmes de ſi nobles ſentimens, & des idées ſi ſublimes ? Cependant cette idée ſi extraordinaire eſt devenue l'idée de tous les hommes : cette idée ſi oppoſée même aux ſens, puiſque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'eſt établie ſur la terre : ce ſentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'Univers, a trouvé une docilité univerſelle parmi tous les peuples ; les plus ſauvages comme les plus cultivés ; les plus po-

lis, comme les plus groſſiers ; les plus infideles, comme les plus ſoumis à la foi.

La ſociété univerſelle des hommes, les loix qui nous uniſſent les uns aux autres, les devoirs les plus ſacrés & les plus inviolables de la vie civile ; tout cela n'eſt fondé que ſur la certitude d'un avenir. Ainſi, ſi tout meurt avec le corps, il faut que l'Univers prenne d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres uſages, & que tout change de face ſur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoiſſance, ne ſont plus que des erreurs populaires ; puiſque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous ſont rien, auſquels aucun nœud commun de culte & d'eſpérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, & qui ne ſont déja plus. Les doux noms d'enfant, de pere, d'ami, d'époux, ſont donc des noms de théâtre, & de vains titres qui nous abuſent ; puiſque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'eſt plus un lieu durable, que nos peres, qui nous ont précédés, ne ſont plus que nos enfans ne ſeront point nos ſucceſ-

seurs, car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sacrée des noces, n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bisarre & fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

D'où vient que des hommes si différens d'humeurs, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, & qui à peine paroissent entr'eux de même espece, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'ame, & veulent tous être immortels ? Ce n'est pas ici une collusion ; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays & de tous les siecles ? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur ; les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plu-

tôt la nature le leur a appris ſans le ſecours des maîtres ; & ſeul, depuis le commencement des choſes, il a paſſé des peres aux enfans, & s'eſt toujours maintenu ſur la terre.

Les annales domeſtiques & la ſuite de nos ancêtres, n'eſt donc plus qu'une ſuite de chiméres, puiſque nous n'avons plus d'ayeux, & que nous n'aurons plus de neveux. Les ſoins du nom & de la poſtérité ſont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illuſtres, une erreur puérile, puiſqu'il eſt ridicule d'honorer ce qui n'eſt plus : la religion des tombeaux, une illuſion vulgaire ; les cendres de nos peres & de nos amis, une vile pouſſiere qu'il faut jetter au vent, & qui n'appartient à perſonne : les dernieres intentions des mourans, ſi ſacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier ſon d'une machine qui ſe diſſout. Et pour tout dire, en un mot, les loix ſont donc une ſervitude inſenſée ; les Rois & les Souverains, des fantômes que la foibleſſe des peuples a élevés ; la juſtice, une uſurpation ſur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain ſcrupule ; la

pudeur, un préjugé ; l'honneur & la probité, des chimères ; les inceſtes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, & des noms que la politique des legiſlateurs a inventés.

Quel monſtre de divinité, ſi tout finit avec l'homme, & s'il n'y a point d'autres maux & d'autres biens à eſpérer que ceux de cette vie ! eſt-elle donc la protectrice des adulteres, des ſacrileges, des crimes les plus affreux ; la perſécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures ? ſes faveurs ſont donc le prix du crime, & ſes châtimens la ſeule récompenſe de la vertu ? Quel Dieu de ténebres, de foibleſſe, de confuſion & d'iniquité ſe forme l'impie ! Quoi ! il ſeroit de ſa grandeur de laiſſer le monde qu'il a créé, dans un déſordre ſi univerſel ! de voir l'impie prévaloir preſque toujours ſur le juſte ; l'innocent détrôné par l'uſurpateur ; le pere devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant ſous les coups d'une épouſe barbare & infidéle ! Du haut de ſa grandeur, Dieu ſe feroit un délaſſement

bisarre de ces tristes événemens, sans y prendre part ! parce qu'il est grand, il seroit ou foible ou injuste, ou barbare ! parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolu, sans crime, ou vertueux sans mérite ?

S'il n'y a point d'avenir, quel dessein digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes ? Quoi ! il n'auroit point eu d'autres vues en les formant, qu'en formant la bête ! L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes desirs, de si grands sentimens ; susceptible d'amour, de vérité, de justice ; l'homme seul, de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connoître & d'aimer l'Auteur de son être : cet homme ne seroit fait que pour la terre ; pour passer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels ! il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si mépriſable ! il n'auroit paru sur la terre, que pour y donner un spectacle si risible & si digne de pitié ! & après cela il retomberoit dans le néant, sans avoir fait

aucun usage de cet esprit vaste & de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avoit donné. Où seroit ici la sagesse du Créateur, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le tems; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de sa puissance; & délasser son loisir par cette variété de spectacles? Le Dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux, & plus méprisable que l'homme?

Convenons des maximes des impies sur l'immortalité de l'ame; & l'Univers entier retombe dans un affreux cahos; & tout est confondu sur la terre; & toutes les idées du vice & de la vertu sont renversées; & les loix les plus inviolables de la société s'évanouissent; & la discipline des mœurs périt; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de regle; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule; & le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que

leurs passions, & la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien que l'irréligion & l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; & si ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il est bien digne d'y occuper une place.

DU SACERDOCE.

Tome I. des Conf. De l'ambition des Clercs.

QU'est-ce que l'honneur du Sanctuaire ? C'est une servitude honorable, qui nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous : c'est une sollicitude laborieuse & universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins, les foiblesses, & tout le détail des miseres humaines : c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein, tout un peuple, comme une nourrice porteroit son enfant ; d'essuyer sans nous rebuter, ses inquiétudes & ses caprices ; de souffrir sans l'abandonner, ses ingratitudes & ses murmures ; de réunir aux devoirs & à l'observance des loix, cette différence infinie d'hu-

meurs, d'esprits, d'intérêts, de talens, de conditions qui le composent; & de redoubler nos soins, à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles : c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics : c'est une inspection pénible, qui devient plus difficile & plus périlleuse, à mesure que les mœurs des siecles se corrompent; qui en nous confiant le dépôt des regles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus que par les graces, & nous expose à la haine de ceux même que nous voulons sauver : c'est-à-dire, c'est un état dont les soins sont infinis & ingrats; dont les seuls privileges, sont des exemples qui puissent servir de modele; dont toute l'autorité, & les plus sages ménagemens du zele, se bornent à faire des murmurateurs & des mécontens.

Tome I. des Conferences de l'Excell. du Sacerd.

Qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés ? Les uns exclus par les circonstances de leur naissance, des bénédictions temporelles, & des prérogatives du premier né; tristes peut-être comme Esaü, de n'y pouvoir

plus rien prétendre, se consolent sur ce que le pere de famille a des bénédictions de plus d'une sorte & regardent le plus saint & le plus sublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, & un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes : les autres destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élevation, accoutumés par des discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du Sacerdoce, que sous les idées flatteuses de poste & de dignité, y courent comme à des biens & des honneurs assurés ; semblables à ce profane Heliodore, ils n'entrent dans le Temple que parce qu'ils ont oui dire, qu'ils y trouveroient des trésors immenses, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts sacrés, destinés, non à nourrir leur faste & leur mollesse, mais à la nourriture des orphelins & des veuves.

Tome I. des Conférences de l'ambition des Clercs.

On ne souhaite souvent les fonctions du sacerdoce, que pour les rétributions qui y sont attachées : les

mieux payées, ſont les plus courues ; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu & du ſalut de nos freres, ont peu de ſolliciteurs. Un eſprit d'intérêt ſordide entre dans les Miniſteres les plus ſaints : on apprécie les fonctions ſublimes du Sacerdoce, comme les ouvrages vils & méchaniques ; & on eſt plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainſi, ſous prétexte qu'il eſt permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit ſon artiſan ; & l'on accoutume les peuples à ne pas diſtinguer le ſalaire d'un Prêtre du Très-Haut, du ſalaire du vigneron & du laboureur qui défriche la terre.

Oraiſon Funeb. de M. de Villeroy.

Il en eſt qui ne doivent qu'à des baſſeſſes profanes une élévation toute ſainte ; qui ne ſont montés qu'en rampant ſur le Trône Sacerdotal, qu'on ne voit aſſis dans le ſanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-tems debout dans les antichambres des Grands, & qui n'auroient jamais été placés ſur la tête des hommes, s'ils n'avoient été mille fois lâchement à leurs pieds.

Le Sacerdoce eſt pour la plupart le

le terme fatal de leurs études. On ne s'étoit proposé que d'en savoir assez pour soutenir les épreuves légeres de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres. Est-on revêtu du saint & dernier caractere ? on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité. Les livres sont devenus des meubles de rebut ; souvent même on n'en a pas, & c'est beaucoup quand le Presbitere de certains pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

Tome III. des Conf. De l'etude necessaire aux Ministres.

Le caractere sacré qui fait le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme ; & un Prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bisarre, se voyant établi sur un peuple ; loin de trouver dans sa nouvelle qualité de pere & de pasteur, un frein à son humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesses, de bisarrerie & d'emportemens. On étoit doux & paisible dans un état dépendant & subalterne ; le desir d'être en place étoit plus fort que l'humeur,

Tome III. des Conf. Discours XV.

& la contraignoit ; on obéiſſoit avec docilité : à peine eſt-on placé, que l'on commande avec rudeſſe ; & que l'on ne ſe contraint plus dans une nouvelle ſituation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. Ce n'eſt pas le peuple ſeul qui ſe plaint, les Seigneurs eux-mêmes des Paroiſſes, qui avoient cru trouver dans leur Curé une ſociété douce & édifiante, un conſeil dans leurs perplexités, une conſolation dans leurs peines, un ami ſolide & chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes, & de tous les autres ſecours de la religion & de la ſociété, n'y trouvent ſouvent qu'un paſteur féroce ; livré à lui-même, à ſon humeur bruſque & ſolitaire, ſans communication, ſans prévenance, ſans autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ſes paroiſſiens, de le contredire ; & par-là, de le révolter & contre le Miniſtre de la Religion, & contre la Religion elle-même.

Tome I. des Conf. de l'amb. des Clercs

Une dignité ſacrée eſt un miniſtere qui nous fait un devoir eſſentiel de conſerver le goût de la retraite &

du recueillement au milieu des soins & des embarras ; de conserver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur sacerdotale ; parmi les passions & les secrettes foiblesses dont nous sommes les témoins & les dépositaires ; qui nous mêle parmi les hommes, & quelquefois dans les Palais des Rois, & nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, & d'y condamner par notre exemple, la mollesse & l'ambition de ceux qui les habite. C'est un poste de vigilance où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte : le glaive de la parole, le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui alterent le dépôt sacré, contre les préjugés & les maximes du siecle, qui corrompent les regles ; de sorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, & que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Est-il sur la terre une condition plus péril-

leuse ? Un état, qui dans l'affoiblissement presque universel des regles & de la loi, met sur nous les abus publics, & ne compte notre innocence personnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs.

Tome I. Conf. De l'excellen. du Sacerd.

Quelques-uns détrompés des plaisirs, & rébutés des injustices du monde qui les néglige ; lâssés même des passions par le vuide seul & l'amertume qui les suit, dépouillent l'ignominie de l'habit séculier, entrent dans la Cléricature, simplement comme dans une voie plus sûre de salut, & où la bienséance les met à couvert des occasions de chûte qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes passés, un état sublime & divin dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'envisage le Sacerdoce que par rapport à soi ; nul ne le regarde comme un état à suites, & qui lie nos destinées à celle des peuples, comme si nous n'étions Prêtres que pour nous-mêmes.

Tome I. des Conf. De l'am

Si les dignités de l'Eglise n'étoient comme autrefois, que des ministeres

pauvres & labourieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort; les trouveroit-on dignes de nos empressémens? S'il ne falloit que vaquer à la priere, & au ministere de la parole, & porter le poids du jour & de la chaleur; si l'honneur du Sanctuaire n'offroit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieroit-on beaucoup le partage apostolique? Hélas! on verroit bientôt nos empressemens rallentis, nos brigues & nos poursuites changées en frayeurs, en resistances, en vaines allégations sur notre indignité & sur notre foiblesse. En un mot, s'il ne falloit être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne nous paroîtroit pas fort digne de nos recherches. Mais nous savons que la mer où nous allons entrer, cache des trésors dans son sein; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poisson; sur cette espérance nous voulons gouverner le vaisseau & succéder à son ministere.

Ambition des Clercs.

Il n'en est pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du

l'uſage des revenus Eccleſiaſtiques.

ſiecle. Celles-ci fondées ſur la crainte, ſur un frein néceſſaire aux paſſions des hommes, ſur une autorité extérieure qui doit parler & impoſer aux yeux & aux ſens, ont beſoin d'une pompe extérieure pour ſe ſoutenir. La majeſté des loix tire preſque toute ſa force de la majeſté du Souverain & de celle de ſes miniſtres. Il faut du ſpectacle & de l'appareil pour rendre les titres, qui élevent les hommes les uns ſur les autres, reſpectables. La puiſſance des Souverains vient de Dieu ſeul ; mais c'eſt l'orgueil qui a inventé enſuite la plupart des titres ſubalternes, qui mettent une ſi grande différence parmi leurs ſujets. Ainſi c'eſt à l'orgueil à ſoutenir ce que l'orgueil ſeul a inventé : ce ſont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une ſorte de réalité. Mais c'eſt l'innocence, la ſainteté, la juſtice, la modeſtie, la pauvreté, le zele, le travail, qui ſont l'éclat des dignités du ſanctuaire. Elles ne ſont fondées que ſur le mépris du monde, & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des ſens, puiſqu'elles ne ſont

fondées que pour en donner l'exemple, & l'inſpirer aux fideles. La magnificence n'eſt pas l'état de l'Egliſe ſur la terre : elle eſt ici-bas étrangere, déſolée de l'abſence de ſon Epoux, affligée des ſcandales qui la deshonorent, des perſécutions qui la troublent, des ſchiſmes qui la déchirent, des plaies domeſtiques qui la percent d'un glaive de douleur ; & tandis qu'elle eſt couverte de deuil & d'amertume, ſes Miniſtres ne doivent pas venir lui inſulter par une pompe déplacée, & éloignée de ſon eſprit.

Que produit-on aujourd'hui, comme un titre qui donne droit aux honneurs & au miniſtere redoutable du Temple ? Le nom & la naiſſance : comme ſi le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé que par les crimes & l'ambition de nos ancêtres, devoit nous donner avec leur ſang, l'humilité, la pudeur, le zele, l'innocence, la ſainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes ; comme ſi une diſtinction toute humaine, qui traîne après ſoi l'orgueil, la moleſſe, le luxe, les profuſions, des mœurs toujours oppoſées à l'eſprit de notre miniſtere, devoit elle-même nous

Tome I. des Conférences de l'ambition des Clercs.

en rendre dignes. La nobleſſe que demande la ſublimité de nos fonctions, eſt une nobleſſe d'ame, un cœur héroïque, un courage ſacerdotal, que les menaces, les promeſſes, la faveur ou la diſgrace du monde trouvent également inébranlable. La ſeule roture qui deshonore le Miniſtere, c'eſt une vie ſouillée, des mœurs profanes, des penchans mondains, un cœur lâche & rampant, qui ſacrifie la regle & le devoir à des faveurs humaines. Depuis que les Céſars & les Maîtres du monde ſe ſont ſoumis au joug de la foi, l'Egliſe a aſſez d'éclat extérieur; elle n'a pas beſoin d'en emprunter de ſes Miniſtres: la protection des Souverains aſſure ſa tranquillité, & lui conſerve le reſpect & l'obéiſſance des peuples. Voilà à quoi les Puiſſances de la terre lui ſont utiles; mais la nobleſſe & la grandeur humaine de ſes Miniſtres lui ſont à charge: il faut qu'elle en ſoutienne le faſte & l'orgueil, & qu'un bien conſacré à des uſages ſaints, & deſtiné à ſoulager des miſeres réelles, ſoit employée à décorer le fantôme du nom & de la naiſſance. Auſſi ſes Fondateurs & ſes plus

plus illuſtres Paſteurs furent d'abord pris d'entre le peuple ; les ſiécles de ſa gloire furent les ſiécles où ſes Miniſtres n'étoient que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer, depuis que les Puiſſans du ſiécle ſe ſont aſſis ſur le Trône ſacerdotal, & que la pompe ſeculiere eſt entrée avec eux dans le Temple.

Par l'Onction ſacerdotale, nous ceſſons en un ſens d'être citoyens & membres de la République. Unis avec les autres hommes, par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une Nation ſainte, un Sacerdoce royal, Nous commençons à vivre ſous d'autres loix : à contracter de nouveaux rapports ; à prendre des engagemens plus ſaints. Ce n'eſt pas que nous ceſſions d'être membres de l'Etat, du côté de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion que nous devons aux Puiſſances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple au reſte des Fidéles, A rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar : nous ne ceſſons d'être membres de la République, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ſes membres.

Tome I. des conférences de la ſuite du monde.

Les Myſteres ſaints deviennent nos ſeules fonctions ; les Temples , nos maiſons ; les Autels ſacrés , nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité , nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques , nos plaiſirs publics. C'eſt ſur ce fondement que les loix ne comptent point ſur nous pour les ſervices & les beſoins communs de l'Etat. Elles ne nous renferment point dans le corps de la ſociété Elles nous regardent comme détachés du reſte des citoyens , déchargés des devoirs & des aſſujettiſſemens ſur leſquels roule la vie civile. Elles ſe départent pour ainſi dire , du droit qu'elles avoient ſur nous , & nous laiſſent tout entiers à des uſages plus ſaints & plus auguſtes. Elles reſpectent le recueillement profond que demandent nos fonctions ; & nous laiſſent pour partage un loiſir ſacré , afin que nous rempliſſions par nos prieres & par nos offrandes , les ſervices que nous manquons de rendre à la République. Toute la perſonne d'un Prêtre eſt comme un ſpectacle de Religion , qui doit toujours être environné de reſpect , de gravité & de décence , &

qu'on ne devroit plus regarder qu'avec une eſpéce de culte.

Le monde, tout corrompu qu'il eſt, blâme en ſecret dans les Paſteurs & les Miniſtres de l'Egliſe, ce faſte & ces profuſions dont il ſemble leur faire honneur. Il eſt le premier & le plus rigide cenſeur d'un abus qui paroit ſon ouvrage. Tout aveugle & injuſte qu'il eſt, il reſpecte encore aſſez la majeſté de la Religion, pour comprendre que ſes Miniſtres doivent l'honorer plutôt par la ſainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne. Il ſent le ridicule & l'indécence d'un faſte attaché à un état ſaint, & à l'uſage d'un bien conſacré à la piété & à la miſéricorde. Les plus mondains eux-mêmes ſont indignés, ſcandaliſés, de voir ſervir au luxe, à la ſenſualité, & à toutes les pompes du ſiécle, des richeſſes priſes ſur l'autel. Ils blâment la ſimplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laiſſé des biens ſi conſidérables aux Egliſes, pour nourrir la molleſſe, la vanité & le faſte des Miniſtres; & de n'avoir diminué les poſſeſſions & les héritages de leurs maiſons, que pour aug-

Tome I. des Conf. de l'uſage des revenus eccl.

menter les abus & les ſcandales de l'Egliſe. Ils diſent que ces biens ſortis de leurs maiſons auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mettre en état de ſervir la patrie, qu'à nourrir le faſte & l'oiſiveté d'un Clerc inutile à l'Egliſe & à l'état. Ils ſe plaignent que les Clercs tout ſeuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états ſouffrent, & que le malheur des tems ſe fait ſentir au reſte des citoyens. L'héréſie, en uſurpant le ſiécle paſſé, les biens conſacrés à l'Egliſe, n'allegua point d'autres prétextes. L'uſage profane que la plupart des Miniſtres faiſoient des richeſſes du Sanctuaire l'autoriſa à les arracher de l'Autel, & à rendre au monde des biens que les Clercs n'employent que pour le monde.

Tome I. des Conferences. De l'ambition des Clercs.

On allégue comme des titres qui donnent un droit inconteſtable aux dignités de l'Egliſe, les plaies & les ſervices de ſes proches. On veut que l'innocence, la douceur & la tranquilité du Sanctuaire, ſoient le prix des incendies & des carnages; que l'Egliſe, qui a tant d'horreur pour le ſang, en ſouille pour ainſi dire, ſes

dignités & ſes places ; que les guerres & les calamités dont elle gémit, ſoient payées d'un honneur & d'un miniſtere de paix & de réconciliation ; que les plaies qui ont pu honorer la patrie, ayent droit d'en faire une honteuſe à l'Egliſe, & que la valeur dans les combats, donne des Miniſtres de charité & d'humilité aux Fidéles. Les ſervices militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du ſiécle, mais non dans celle de Jeſus-Chriſt. Ils peuvent donner des chefs aux armées, & des gouverneurs aux Provinces; mais non des Paſteurs aux Egliſes. On peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois ſont revêtus ; mais non de l'ordre & de l'honneur du Sacerdoce. Les guerres où nos proches ſe ſont diſtingués, ſont-elles devenues pour nous des marques de vocation à un état dont la principale fonction eſt d'annoncer la paix à la terre; Qu'y a-t-il de commun entre les honneurs des armes & l'innocence du Sanctuaire ; entre les victoires quon remporte ſur les hommes avec un glaive de mort & de fureur, & celles que l'on doit

remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de salut.

Tome I. des conférences. De l'usag. des revenus ecclésiast.

Un Pasteur peut-il alléguer son nom & sa naissance, & excuser là-dessus son faste & ses profusions ? Mais eût-il trouvé dans un partage domestique, dequoi soutenir la vanité de son nom dont il fait monter si haut les dépenses inévitables ; Le dernier peut être d'une famille nombreuse, ou du moins exclus des droits & des prérogatives de l'aînesse, il se seroit vu reduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet, toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Quoi ! L'Eglise s'est-elle obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance, ceux que le monde auroit laissés dans une honnête médiocrité ; Ils seroient plus à leur aise du patrimoine des pauvres, qu'ils ne l'eussent été de la succession de leurs ancêtres ; Leur nom n'eût pas souffert dans le monde, de l'obscurité & de la modicité de leurs biens & de leur fortune, & il souffriroit dans l'Eglise, de leur frugalité & de leur modestie ! Quoi ! le monde qui a

formé le fantôme de la vanité, du nom & de la naissance, n'eût pas soutenu en eux son ouvrage, & l'Eglise qui la condamne, cette vanité, qui la combat, seroit elle-même obligée de la soutenir! Les bienséances du monde ne seroient point blessées, lorsque leur fortune ne répondroit point à leur nom; & celles de l'Eglise le seroient, lorsque l'innocence, la simplicité, la temperance, la piété de leur vie répondroit à la sainteté de leur caractere!

DES PREDICATEURS.

LEs Prédicateurs sont obligés de respecter nos ennuis & nos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité, des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent. Il semble qu'ils viennent nous parler pour eux, & nous les écoutons comme des importuns qui viendroient nous demander des graces. Carême. Ser. du I. Dimanch.

On se sait quelquefois bon gré d'être insensible aux vanités qu'on

entend ; on se fait une espéce de force & de vanité de les écouter de sang froid ; on regarde peut - être comme un bon air & une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres, nous laisse tous seuls calmes & tranquilles. On fait peut-être ostentation de son insensibilité ; il semble que ce soit une foiblesse à nous, d'être sensibles à des vérités qui triomphérent autrefois des Philosophes & des Césars. Mais la marque la plus sure d'un esprit frivole & léger, d'une raison mediocre & bornée, d'un cœur mal fait, & incapable de grandeur & d'élévation ; c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse, dans les vérités si sages & si sublimes de notre morale.

Au milieu d'un spectacle profane, nous n'avons point de regret aux momens que des plaisirs si frivoles occupent. C'est-là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; & que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'avantures chimériques. C'est de-là qu'on sort toujours plein, occupé,

transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangéreuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds, des Autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au sortir de la parole sainte, tout ce qu'on a retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui l'a annoncée.

Combien est-il de ces hommes, sages à leurs propres yeux, qui se piquent de force & de raison, & qui ne viennent entendre les Prédicateurs qu'avec un esprit preparé, & comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte. Ils ne font pas gloire d'être insensibles à toute vérité ? mais ils regardent le Ministere Evangélique comme un art d'exagération & d'hyperbole. Les plus saints mouvemens du zéle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain, & les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence : les maximes les plus inconteſtables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité ; les arrêts les plus capa-

bles d'allarmer les consciences, des facons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. On oppose sans cesse tout bas à la vérité, les maximes du monde qui la contredisent. On vient combattre la vérité, & non pas céder à sa force & à sa lumiere; & être les apologistes secrets du monde & des passions, dans le lieu même destiné à les condamner & à les combattre.

Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. On a beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis, qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même; je ne suis pas cet homme: & tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes; seuls, ou nous réussissons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos freres. Nous cherchons à nos propres portraits, des ressemblances étrangeres? nous sommes ingénieux à détourner sur les autres, le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous.

La malignité des applications eſt l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la Chaire fait de nos vices, & nous jugeons téméraire-ment de nos freres, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes.

Les Prédicateurs ne ménagent peut-être que trop notre foibleſſe ; ils reſpectent peut-être trop des coutumes qu'un long uſage a conſacrées, de peur de paroître cenſurer les grands exemples qui les autoriſent. Ils n'oſent preſque parler de certains déſordres, de peur que leurs cenſures ne paroiſſent plutôt tomber ſur les perſonnes que ſur les vices. Ils ſe contentent de nous montrer de loin, des vérités qu'il faudroit nous mettre ſous l'œil. La foibleſſe leur arrache ſouvent des éloges, où le zéle devroit placer des anathêmes & des cenſures : Ils ſe laiſſent, comme le monde, éblouir par les noms & par les titres ; & parce qu'ils nous doivent du reſpect, ils nous refuſent ſouvent la vérité, qu'ils doivent encore reſpecter davantage.

Parmi tous ceux qui viennent entendre les Prédicateurs, il en eſt peu anjourd'hui qui ne s'érigent en juges

& en censeurs de la parole sainte. On n'y vient que pour décider du mérite de ceux qui l'annocent, pour faire des paralléles insensés, pour prononcer sur la différence des jours & des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, & qui seroient d'un plus grand usage pour soi : & tout le fruit, qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre.

FIN.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON Pere.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date due

a39003 009525220b